

Max WEBER (1864-1920)

Essais sur la théorie de la science

**Deuxième essai :
“Études critiques pour servir à la logique
des sciences de la culture” (1906)**

Traduction de l'Allemand et introduit
par Julien Freund

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
Professeure retraitée du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>
Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Max WEBER

Essais sur la théorie de la science

[Un recueil d'articles publiés entre 1904 et 1917]

Deuxième essai :
"Études critiques pour servir à la logique
des sciences de la culture" (1906)

Une édition numérique réalisée à partir de l'ouvrage [Essais sur la théorie de la science](#). Traduit de l'Allemand et introduit par Julien Freund. Paris : Librairie Plon, 1965, 539 pages. Collection : Recherches en sciences humaines.

Un recueil d'essais publiés entre 1904 et 1917.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.
Pour les citations : Times 10 points.
Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 2 août 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Table des matières

Introduction du traducteur, Julien Freund

Premier essai : “L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales ” (1904)

- I.
- II.

Deuxième essai : “ Études critiques pour servir à la logique des sciences de la culture ” (1906)

- 1. [Éléments pour une discussion des idées d'Édouard Meyer](#)
- 2. [Possibilité objective et causalité adéquate en histoire](#)

Troisième essai : “ Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive ” (1913)

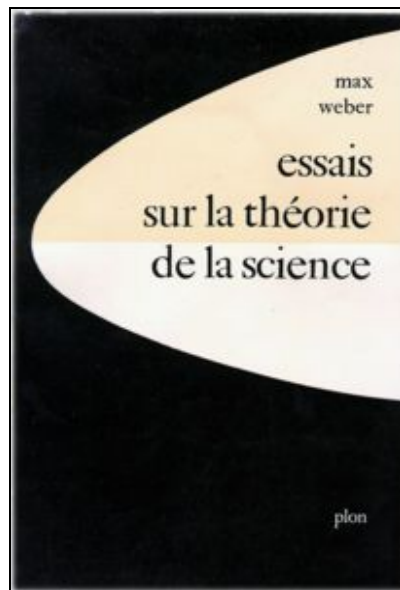
- 1. Signification d'une sociologie « compréhensive ».
- 2. Rapport entre la sociologie compréhensive et la psychologie.
- 3. Rapport entre la sociologie compréhensive et la dogmatique juridique
- 4. L'activité communautaire
- 5. Socialisation et activité sociétaire
- 6. L'entente
- 7. Institution et groupement

Quatrième essai : “ Essai sur le sens de la « neutralité axiologique » dans les sciences sociologiques et économiques ” (1917)

MAX WEBER

ESSAIS SUR LA THÉORIE DE LA SCIENCE

TRADUITS DE L'ALLEMAND ET INTRODUIITS PAR JULIEN FREUND



Paris, *Librairie Plon*, 1965, 539 pp. Collection : *Recherches en sciences humaines*, no 19.

Les essais publiés ici sont tirés des
Gesammelte Aufsätze zur *Wissenschaftslehre*
2. Aufl. (Tübingen, Mohr, 1951).

Deuxième essai ¹

Études critiques pour servir à la logique des sciences de la « culture » ([37](#))

Par Max Weber
[1906]

[Retour à la table des matières](#)

¹ Les appels de notes avec des lettres en minuscules (a, b, c...) sont celles de Max Weber, les autres, en chiffres arabes (1, 2, 3), sont celles du traducteur. JMT.

1. Éléments pour une discussion des idées d'Édouard Meyer.

[Retour à la table des matières](#)

[215] Quand un de nos meilleurs historiens éprouve le besoin de rendre compte à lui-même et à ses confrères des buts et des méthodes de son travail, il ne peut qu'éveiller un intérêt qui déborde les cercles des spécialistes, déjà pour la simple raison qu'il dépasse ainsi le domaine de sa propre discipline et aborde celui des considérations d'ordre épistémologique. Il en découle, certes, d'abord un certain nombre de conséquences de nature négative. À la suite de leur développement actuel, les catégories logiques sont devenues l'objet d'une discipline spécialisée pareille à d'autres. Aussi, quand on veut les manier avec une réelle sûreté, convient-il d'entretenir avec elles un commerce quotidien à l'image de ce qui se passe dans les autres disciplines. Bien entendu, Édouard Meyer (38), l'auteur de l'ouvrage *Zur Theorie und Methodik der Geschichte* (Halle 1902) dont nous allons nous occuper, ne peut et ne veut avoir la prétention d'entretenir ce constant commerce intellectuel avec les problèmes de la logique, pas plus d'ailleurs que l'auteur de ces lignes. Les réflexions d'ordre épistémologique qu'il nous propose dans ce livre ne constituent donc pas pour ainsi dire le bulletin de santé du médecin, mais celui du patient, et c'est comme telles qu'il faut les apprécier et les comprendre. Le spécialiste de la logique et de la théorie de la connaissance trouvera pour cette raison à redire à maintes formulations d'É. Meyer et peut-être n'y découvrira-t-il au fond rien de neuf pour ses propres fins. Mais cela ne nuit point à l'importance de cet écrit pour les *disciplines* particulières voisines de l'histoire ². Précisément [216] les travaux les plus importants des spécialistes de la théorie de la connaissance utilisent des tableaux formés « idéaltypiquement » portant sur les buts et les méthodes de la connaissance dans les différentes sciences et

² J'espère que pour cette raison on ne mettra pas cette critique, qui de propos délibéré se propose justement de débrouiller les faiblesses des formulations de cet historien, sur le compte de la « manie de celui qui croit tout mieux savoir » [*Besserwisserei*]. Les erreurs que commet un écrivain éminent sont plus instructives que les exactitudes d'une nullité en science. Nous n'avons donc aucunement l'intention de rendre compte de l'oeuvre positive d'É. Meyer : au contraire nous désirons justement apprendre, grâce à ses imperfections, comment il a essayé de régler avec plus ou moins de bonheur certains problèmes importants de la logique de l'histoire.

planent de ce fait si haut, au-dessus des têtes des praticiens, que ceux-ci ont du mal à se reconnaître à l'œil nu au milieu de ces discussions. Pour cette raison les discussions méthodologiques provenant de leur propre milieu peuvent parfois les aider à prendre plus aisément conscience des problèmes qui leur sont propres, en dépit et, en un certain sens, à *cause* de la formulation imparfaite du point de vue de la théorie de la connaissance. En raison de sa clairvoyance pénétrante, l'exposé d'É. Meyer offre justement aux spécialistes des disciplines voisines la possibilité de prendre appui sur toute une série de points afin de régler quelques questions de logique qui leur sont communes avec les « historiens » au sens étroit du terme.

Tel est le but des discussions qui suivent. Nous commencerons par élucider l'un après l'autre un certain nombre de problèmes logiques particuliers, en référence à l'ouvrage de Meyer, pour examiner ensuite sur la base du point de vue auquel nous serons parvenu un certain nombre d'ouvrages récents sur la logique des sciences de la culture. Nous commencerons à dessein par des problèmes purement *historiques*, et ce ne sera qu'au cours des discussions ultérieures que nous nous élèverons jusqu'aux disciplines sociales en quête de « règles » et de « lois », à la suite des tentatives si fréquentes faites jusqu'ici pour délimiter la nature particulière des sciences sociales par rapport aux sciences de la nature. Il s'y mêlait toujours la présupposition tacite que l'« histoire » ne serait qu'une pure compilation de matériaux ou du moins une simple discipline « descriptive » qui, en mettant les choses au mieux, accumulerait avec peine des « faits » destinés à servir de pierres à bâtir au « véritable » travail scientifique qui dès lors s'amorcerait. Il est vrai, les historiens de profession ont malheureusement contribué pour beaucoup à consolider ce préjugé par la manière dont ils ont cherché à fonder l'originalité de l'« histoire » au sens *spécialisé* du terme, en insistant sur le fait que le travail « historique » serait quelque chose de qualitativement [217] distinct du travail « scientifique », pour la raison que l'« histoire » n'aurait que faire des « concepts » et des « règles ». Étant donné que sous l'influence persistante de l'« école historique », on donne aussi d'ordinaire de nos jours un fondement « historique » à l'économie politique et que, tout comme il y a vingt-cinq ans, le rapport avec la théorie continue à rester problématique, il semble judicieux de se demander une bonne fois ce qu'il faut entendre au fond par « travail historique » au sens logique. Il est bon de régler cette question tout d'abord sur le terrain de ce que sans discussion et par consentement universel on appelle travail « historique », question dont précisément l'ouvrage qui fait l'objet de cette critique s'occupe en premier lieu. Édouard Meyer commence par nous mettre en garde contre la surestimation de la signification des études méthodologiques pour la *pratique* de l'histoire. Les connaissances méthodologiques les plus vastes ne font encore de personne un historien; les conceptions méthodologiques inexactes ne déterminent pas nécessairement une pratique historique erronée, mais prouvent en premier lieu seulement que l'historien a formulé et interprété faussement les maximes correctes de son propre travail. Sur ce point il faut en substance donner raison à Meyer. La méthodologie ne peut jamais être autre chose qu'une réflexion sur les moyens qui se sont vérifiés dans la pratique, et le fait d'en prendre expressément cons-

science ne saurait pas plus être la présupposition d'un travail fécond que la connaissance de l'anatomie n'est la présupposition d'une démarche « correcte ». Tout comme l'individu qui voudrait sans cesse contrôler sa façon de marcher d'après ses connaissances anatomiques risque finalement de trébucher, le spécialiste pourrait connaître la même mésaventure s'il cherchait à déterminer les buts de son travail sur des bases extérieures en se fondant sur des considérations méthodologiques ³. Si le travail méthodologique - obéissant ainsi à ce qui est vraiment son but - peut venir en aide directement en un point ou, un autre à la pratique de l'historien, c'est justement parce qu'il lui donne la force de ne pas s'en laisser imposer une fois pour toutes par un dilettantisme bariolé de philosophie. Une science ne se laisse fonder et ses méthodes ne progressent qu'en soulevant et en résolvant des problèmes qui se rapportent à des faits [*sachlich*], mais jamais encore les spéculations purement épistémologiques et méthodologiques n'y ont joué un rôle décisif. Ces sortes de considérations ne prennent habituellement de l'importance pour l'entreprise [*Betrieb*] scientifique qu'au [218] moment où, à la suite de déplacements [*Verschiebungen*] considérables des « points de vue » sous lesquels une matière devient l'objet d'une étude, on en arrive à penser que les nouveaux « points de vue » exigent également une révision des formes logiques dont l'« entreprise » traditionnelle s'était jusqu'alors contentée et qu'il en résulte une certaine insécurité à propos de la « nature » de son propre travail. Il est incontestable que l'histoire se trouve présentement dans cette situation. C'est pourquoi l'opinion de Meyer sur l'insignifiance [*Bedeutungslosigkeit*] de principe de la méthodologie pour la « pratique » ne l'a pas empêché, avec raison, de faire lui-même de la méthodologie.

Il consacre d'abord son exposé aux théories qui ont cherché récemment à transformer la science historique à partir de points de vue méthodologiques et il formule ainsi la conception qu'il soumet tout spécialement à la discussion critique (pp. 5 et suivantes) :

1. Il faudrait considérer comme insignifiants pour l'histoire et par conséquent comme étrangers à un exposé scientifique :

- a) l'« accidentel »,
- b) la « libre » décision de personnalités concrètes,
- c) l'influence des « idées » sur l'activité des hommes;

par contre

2. il faudra « il considérer comme objet véritable de la connaissance scientifique :

³ Cela pourrait également arriver à Meyer s'il voulait - comme on le montrera encore - prendre trop sérieusement à la lettre certaines de ses assertions.

- a) les «manifestations de masse » à l'opposé de l'activité individuelle,
- b) le « typique » à l'opposé du « singulier »,
- c) le développement des « communautés, » spécialement des « classes sociales » ou des « nations », à l'opposé de l'activité politique des individus;

et enfin

3. il faudrait concevoir le développement historique comme un processus qui obéit à des « lois », vu qu'il n'est scientifiquement intelligible que par la recherche de causes, de sorte que le but véritable du travail historique consisterait en la découverte des « étapes du développement » des sociétés humaines qui se succèdent d'une manière nécessairement « typique » et en l'intégration de la diversité historique dans ce développement.

Dans les lignes qui suivent nous laisserons provisoirement de côté tous les points de l'exposé de Meyer qui servent à discuter plus spécialement la conception de Lamprecht (39).[219]. Je prends également la liberté de regrouper à ma façon les arguments d'É. Meyer et de négliger certains autres, quitte à les reprendre plus loin dans la discussion particulière des autres sections, suivant les exigences de ces études qui n'ont d'ailleurs pas pour but d'être simplement une critique de l'ouvrage de Meyer.

Meyer oppose d'abord à la conception qu'il combat le rôle considérable que jouent dans l'histoire et dans la vie en général la « libre volonté » [*freier Wille*] et le « hasard » [*Zufall*], - deux concepts qui, à son-avis, sont « parfaitement établis et clairs ».

En ce qui concerne d'abord la discussion du hasard (pp. 17 et suivantes) É Meyer n'entend évidemment pas cette notion comme l'« absence » objective de causes [*Ursachlosigkeit*] (le hasard « absolu » au sens métaphysique) ni non plus comme l'impossibilité absolue subjective de connaître les conditions causales (le hasard « absolu » au sens épistémologique)⁴ qui se présente de manière réitérative à propos de chaque nouveau cas d'une série d'événements (par exemple lors du jeu de dés). Il le conçoit comme un hasard « relatif », au sens d'un rapport logique entre des complexes de causes considérés séparément [*gesondert gedachten Ursachenkomplexen*]. En dépit d'une formulation qui n'est peut-être pas toujours « correcte », il prend en gros ce terme dans le sens où la théorie de la logique spécialisée continue à l'entendre de nos jours en se référant pour l'essentiel au premier ouvrage de Windelband (40), malgré quelques retouches de détail. Au total

⁴ Ce « hasard » est par exemple à la base des « jeux dits de hasard » comme le jeu de dés ou la loterie. L'impossibilité absolue de connaître la connexion entre certains aspects des conditions qui déterminent le résultat et le résultat lui-même est constitutive de la possibilité du « calcul des probabilités » au sens étroit.

il fait également une distinction exacte entre le concept *causal* du hasard (le « hasard dit relatif ») et 2) le concept totalement différent du hasard *téléologique*. Dans le premier cas l'effet « accidentel » s'oppose à celui qu'il faudrait « attendre » d'après les éléments causatifs d'un événement que l'on a réunis dans une unité conceptuelle, ce qui veut dire que l'« accidentel » est ce qu'il n'est pas possible de faire *dérivé* causalement, suivant les règles générales du devenir, des conditions qui entrent seules en ligne de compte, mais ce qui résulte de l'intervention d'un facteur qui se trouve « en dehors » d'elles (pp. 17-19). Dans le cas du hasard téléologique, l'« accidentel » [220] s'oppose à l'« essentiel » [*Wesentliche*], soit qu'il s'agisse de construire pour les buts de la connaissance une conception éliminant certains éléments de la réalité « non essentiels » pour la connaissance (ceux qu'on appelle « accidentels » ou « singuliers »), soit qu'il s'agisse de juger certains objets réels ou idéels comme susceptibles de servir de « moyens » en vue d'une « fin », auquel cas, certaines propriétés passent seules pour des moyens pratiquement « importants », les autres devenant pratiquement « indifférents » (pp. 20-21) ⁵. A dire vrai, la façon dont Meyer s'exprime laisse à désirer (particulièrement au bas de la page 20 où il conçoit cette opposition comme celle des « événements » et des « choses ») ; nous verrons également plus loin (au cours de la section 2), quand nous discuterons sa position à propos du concept de développement, qu'il n'a pas examiné à fond les implications logiques de ce problème. Néanmoins, ce qu'il dit est suffisant pour les besoins de la pratique historique.

Ce qui nous intéresse pour le moment, c'est la façon dont il revient un peu plus loin, dans un passage de la page 28, sur le concept de hasard. « Les sciences de la nature, écrit-il, peuvent [...] affirmer que si on met le feu à la dynamite une explosion aura lieu. Mais il leur est impossible de prévoir dans les cas particuliers si et comment elle aura lieu et si à cette occasion un homme déterminé sera blessé, tué ou sauvé, car tout cela dépend du hasard *et de la libre volonté que les sciences de la nature ignorent mais dont l'histoire tient compte.* » Ce qui frappe d'abord dans ce texte c'est qu'il accouple très étroitement les deux notions de « hasard » et de « libre volonté ». Cela devient encore plus manifeste dans le deuxième exemple qu'il emprunte à l'astronomie. Il déclare d'une part qu'il est possible de « calculer » avec certitude l'apparition d'une constellation avec les moyens de l'astronomie, c'est-à-dire à condition qu'aucune « perturbation » n'intervienne (par exemple un corps céleste étranger qui s'égarerait dans le système solaire) et d'autre part qu'il n'est pas « possible » de dire à l'avance si l'on « observera » cette constellation prévue par le calcul. Cet exemple appelle quelques remarques (43). En premier lieu l'intrusion du corps céleste qui s'« égare » est, elle

⁵ Cette sorte de concepts du « hasard » ne saurait même pas être ignorée par une discipline qui n'est que relativement historique (par exemple la biologie). L. M. Hartmann (41) ne mentionne dans *Die geschichtliche Entwicklung* (pp. 15 et 25) où il se réfère manifestement à É. Meyer que ce concept de hasard ainsi que celui de « hasard pragmatique » dont il sera question plus loin dans la note de la page 224. Par conséquent, en dépit de la formulation erronée, il ne fait pas de l'« absence de cause une cause » comme le croit Eulenburg (*Deutsche Literaturzeitung*, 1905, no 24) (42).

aussi, « imprévisible » suivant [221] l'hypothèse de Meyer, et par conséquent non seulement l'histoire, mais aussi l'astronomie connaît le « hasard » en ce sens; en second lieu, on peut normalement « prévoir » très facilement qu'un astronome cherchera à « observer » la constellation prévue par le calcul et qu'elle sera effectivement observée si des perturbations « accidentelles » n'interviennent pas. On a l'impression que, bien que Meyer interprète le « hasard » d'une façon déterministe, il a vaguement à l'esprit, sans l'exprimer clairement, qu'il existe une affinité particulièrement étroite entre le « hasard » et la « libre volonté » et qu'elle déterminerait une irrationalité spécifique du devenir historique. Examinons cela de plus près.

Ce que Meyer appelle « libre volonté » ne contient de nouveau, à son avis (p. 14), aucune contradiction avec le « principe axiomatique de la raison suffisante » qui, de son point de vue, possède également dans le domaine de l'activité humaine une valeur inconditionnelle. Il pense que l'opposition entre la « liberté » et la « nécessité » trouve sa solution dans une simple distinction de notre manière de voir les choses. Dans le dernier cas nous considérons le « devenu » [*das Gewordene*], de sorte que l'activité, y compris la décision qui a été prise effectivement, passe alors pour « nécessaire ». Dans le premier cas nous considérons le cours des choses « en devenir » [*werdend*], c'est-à-dire comme n'étant pas encore donné et donc comme n'étant pas « nécessaire », mais comme une « possibilité » parmi une infinité d'autres. Du point de vue d'un développement « en devenir » nous ne pouvons jamais affirmer qu'une décision humaine *n'aurait pas pu* prendre un autre sens que celui qu'elle a pris effectivement (plus tard). « Nous ne pouvons pas, explique-t-il, nous passer du « je veux » [*ich will*] quelle que soit l'action humaine. »

Une question se pose immédiatement : Meyer estime-t-il vraiment que cette opposition dans la manière de voir (entre le développement « en devenir » et pour cette raison conçu comme « libre » et le fait « devenu » qu'il faut pour cette raison concevoir comme « nécessaire ») ne s'applique que dans la sphère de la motivation humaine et nullement dans celle de la nature « inerte » ? Étant donné qu'il déclare (p. 15) que celui qui connaîtrait « la personnalité et les circonstances » pourrait prévoir « peut-être avec une très grande probabilité » le résultat, c'est-à-dire la décision « en devenir », il semble *ne pas* accepter cette distinction. En effet, une « prévision » [*Vorausberechnung*] réellement exacte d'un cours singulier à partir de conditions données est liée dans la sphère de la nature « inerte » aux [222] deux présuppositions suivantes :

- 1) au fait qu'il s'agit purement et simplement d'éléments du donné qui sont « calculables », c'est-à-dire qui se laissent représenter quantitativement, et
- 2) que « toutes » les conditions importantes du développement soient connues réellement et mesurées exactement.

Dans le cas contraire - et il en est ainsi en règle absolue dès qu'il s'agit de la singularité concrète d'un phénomène, par exemple le temps qu'il fera un des prochains jours - nous ne pouvons non plus nous en sortir autrement qu'avec des jugements de probabilité impliquant chaque fois un degré très variable de certitude. Mais alors la « libre volonté » n'aurait aucun statut spécial et le « je veux » ne serait que le « fiat » purement formel de la conscience selon W. James que les criminologistes déterministes par exemple ⁶ n'ont aucune peine à adopter eux aussi du point de vue de la logique de leur théorie de la responsabilité. « Libre volonté » veut dire dans ce cas que l'on attribue une signification causale à la « décision » en tant que, en fait, elle est engendrée par des causes que peut-être on ne saurait jamais découvrir en totalité, mais qui sont néanmoins « suffisantes ». Aucun partisan du strict déterminisme n'y trouverait sans doute rien à redire. S'il ne s'agit donc que de cela, on ne comprend pas pourquoi le concept de l'irrationalité de l'historique, discuté à l'occasion de l'exposé sur le « hasard », ne saurait suffire.

Cependant, au cas où l'on interprète ainsi le point de vue de Meyer, il doit paraître étrange qu'il ait trouvé nécessaire d'insister dans ce contexte sur la « liberté de la -volonté » entendue comme un fait de l'expérience intime », indispensable à l'individu pour sa *responsabilité* à l'égard de sa « participation volontaire » [*Willensbetätigung*]. Cela ne serait plausible que s'il cherchait à donner à l'histoire la mission de « juger » les héros. Il est donc bon de se demander dans quelle mesure Meyer partage réellement ce point de vue. Il note (p. 16) : « Nous cherchons à découvrir [...] les motifs qui ont conduit les chefs politiques » - par exemple Bismarck en 1866 (44) - « à prendre leur décision et nous portons, d'après cela, un jugement sur la *justesse* de leur décision et (*Nota bene !*) sur la valeur de leur personnalité. » Cette phrase pourrait nous faire croire que Meyer considère que la tâche suprême de l'histoire serait de formuler des jugements de valeur sur la personnalité « agissant historiquement ». Or, non seulement sa position à l'égard de la « biographie » que nous mentionnerons plus loin (à la fin de cette section), [223] mais encore ses remarques très pertinentes sur l'incompatibilité entre la « valeur intrinsèque » [*Eigenwert*] des personnalités historiques et leur signification causale (pp. 50 et 51) montrent indubitablement que par la notion de valeur de la personnalité dont il est question dans la phrase précédente il faut ou du moins on ne saurait entendre logiquement rien d'autre que la « signification » causale de certaines actions ou de certaines qualités des personnes concrètes en question - qualités qui selon l'éventuel jugement de *valeur* peuvent être positives, mais aussi négatives, comme à propos de Frédéric-Guillaume IV (45). Quant au « jugement » concernant la « justesse » de ces décisions il peut à son tour signifier des choses différentes : ou bien 1) à nouveau un jugement qu'on porte sur la « valeur » du but qui se trouve à la base de la décision, par exemple la valeur de l'objectif, considéré du point de vue du patriote allemand, de refouler l'Autriche hors de l'Empire allemand - ou bien 2) une analyse de cette décision afin de savoir, si

⁶ Voir par exemple l'ouvrage de Liepmann, *Einleitung in das Strafrecht* (1900).

ou plutôt - puisque l'histoire a répondu affirmativement à cette question - Pourquoi la décision de faire la guerre a été précisément à ce moment-là le moyen approprié d'atteindre le but qui consistait en l'unification de l'Allemagne.

Nous ne soulèverons pas la question de savoir si subjectivement. Meyer a clairement distingué en fait ces deux manières de poser le problème : seule la *seconde* 'conviendrait manifestement à une argumentation sur la causalité historique. En effet, dans un exposé qui se propose d'être, non point un ouvrage de recettes pour diplomates, mais de l'« histoire », ce second aspect qui consiste par sa forme en un jugement « téléologique » porté sur la situation historique sous les catégories de « moyen » et de « fin » a manifestement le sens de faciliter un jugement sur la signification historique et *causale* des faits, par conséquent d'établir qu'à ce moment-là on n'a pas « perdu l'occasion » de prendre cette décision, parce que - suivant l'expression de Meyer - les « porteurs » de la décision possédaient la « force d'âme » de s'y tenir fermement, malgré tous les obstacles. Il établit ainsi quelle valeur causale il faut attribuer à cette décision et à ses conditions préalables [*Vorbedingungen*] d'ordre caractérologique et autres, par conséquent dans quelle mesure et en quel sens par exemple la présence de ces « qualités de caractère » a constitué un « facteur » de portée historique. Il faut évidemment distinguer très rigoureusement cette sorte de problèmes qui ramènent *causalement* un devenir historique déterminé aux actions d'hommes concrets du problème de la signification et de l'importance de la « responsabilité » éthique.

[224] On pourrait interpréter cette dernière expression de Meyer dans le sens purement « objectif » d'une imputation causale de certains effets aux qualités « caractérologiques » données et aux « motifs » des personnalités participantes, ceux-ci se laissant expliquer à leur tour par ces qualités caractérielles et par de nombreuses autres circonstances du « milieu » et de la situation concrète. Seulement une chose ne manquera pas de nous frapper, c'est que Meyer désigne justement dans un autre passage de son ouvrage (pp. 44, 45) la « recherche des motifs » [*Motivenforschung*] comme « secondaire » en histoire ⁷. Il allègue comme raisons que cette recherche dépasse la plupart du temps les bornes de ce que nous

⁷ On ne dit pas clairement ce qu'il faut entendre ici par la « recherche des motifs ». En tout cas, il va de soi que nous ne regardons la décision d'une personnalité concrète comme un fait vraiment « ultime » qu'à la condition qu'elle nous apparaisse comme « pragmatiquement » accidentelle, c'est-à-dire si elle semble n'être pas accessible à une interprétation raisonnable ou ne pas la mériter, à l'exemple des ordonnances confuses du tsar Paul, inspirées par la démence. Du reste, l'une des tâches les plus incontestables de l'histoire consiste depuis toujours à comprendre les « actions » extérieures données empiriquement ainsi que leurs résultats en fonction des « conditions », des « fins » et des « moyens » de l'action donnés historiquement. Même Meyer ne procède pas autrement. En outre, la « recherche des motifs » - c'est-à-dire l'analyse de ce qui a été « voulu » effectivement et des « raisons » de ce vouloir - est d'une part le moyen d'empêcher cette analyse de dégénérer en une pragmatique non historique et d'autre part une des principales sources de la « curiosité historique », - car nous voulons aussi (entre autres) voir « comment le vouloir » de l'homme se transforme dans sa « signification » sous l'action de la trame des « destins historiques ».

pouvons connaître avec certitude, qu'elle n'est souvent qu'une simple « formulation génétique » d'une action qu'il est malaisé d'expliquer à la lumière des matériaux dont on dispose, de sorte qu'il vaut mieux la regarder simplement comme un « fait ». Bien que cette argumentation s'avère souvent pertinente dans le détail, il est pourtant difficile d'en faire *logiquement* un critère de distinction par rapport à l'explication des manifestations concrètes « externes » qui reste souvent tout aussi problématique. Quoi qu'il en soit, cette conception, conjointement avec le fait que Meyer insiste fortement sur l'importance en histoire du facteur purement formel de la « décision volontaire » et conjointement avec la remarque déjà citée sur la responsabilité, nous donne en tout cas l'impression qu'en réalité la conception éthique et la conception causale de l'activité humaine ou encore l'« évaluation » et l'« explication » ont chez lui une certaine tendance à se confondre. Peu importe que l'on considère la formulation de Windelband, selon laquelle l'idée de responsabilité serait une *abstraction* de la causalité ⁸, comme suffisante ou non pour fonder positivement la dignité normative de la conscience morale [225] - elle a cependant le mérite de caractériser d'une façon pertinente la manière dont le monde des « normes » et des « valeurs », envisagé du point de vue de la causalité scientifique et empirique, se délimite par rapport à cette dernière.

Le jugement qui reconnaît la justesse d'un théorème mathématique n'a absolument rien à voir avec une enquête cherchant à établir comment on est arrivé psychologiquement à établir ce théorème ni non plus avec celle qui aurait pour objet de voir si la plus haute forme de l'« imagination mathématique » ne serait éventuellement qu'un épiphénomène [*Begleiterscheinung*] de certaines anormalités anatomiques du « cerveau mathématicien » (47). De même, il ne sert pas davantage devant le *forum* de la « conscience » de savoir par la science empirique que le motif personnel dont on a pris moralement la mesure est tout simplement conditionné causalement. De même enfin, lorsque nous jugeons la valeur esthétique d'un bousillage, il ne sert absolument à rien d'être convaincu que sa réalisation devrait être regardée comme aussi déterminée que l'œuvre du génie qui a peint la chapelle Sixtine. L'analyse causale ne délivre jamais de jugements de valeur ⁹ et un jugement de valeur n'est absolument pas une explication causale. C'est pour cette raison que l'*appréciation* [*Bewertung*] d'un phénomène, par exemple la « beauté » d'un phénomène de la nature, se meut dans une autre sphère que celle de son explication causale. Pour la même raison, le fait de rendre les acteurs historiques « responsables » devant leur propre conscience ou devant le tribunal d'un dieu ou d'un homme, de même que toute autre intrusion du problème

⁸ Windelband, *Über Willensfreiheit* (dernier chapitre), choisit spécialement cette formulation pour éliminer le problème de la « liberté de la volonté » des discussions d'ordre criminalistique. Seulement on peut se demander si elle donne satisfaction aux criminologistes, du fait que la question de la nature de la connexion causale n'est pas sans importance pour l'application des normes du droit pénal (46).

⁹ Ce qui ne veut nullement dire que l'examen causal de la genèse d'un objet (par exemple une œuvre d'art) ne pourrait apporter des éléments très importants à la capacité « psychologique » de « comprendre » sa signification axiologique. Nous y reviendrons.

philosophique de la « liberté » dans la *méthodologie* de l'histoire, supprimerait tout autant son caractère de science empirique que l'interpolation de miracles dans son enchaînement causal. Se référant à Ranke (p. 20), Meyer écarte naturellement l'intervention miraculeuse en invoquant le prétexte d'une « frontière rigoureuse entre connaissance historique et conception religieuse du monde ». A mon avis, il aurait mieux valu ne pas se laisser séduire par certains développements de Stammerl aux quels il se réfère explicitement (p. 16, note 2) et ne pas abolir la frontière tout aussi rigoureuse entre histoire et éthique. On voit immédiatement combien [226] néfaste peut être du point de vue méthodologique la confusion entre ces diverses façons d'envisager les choses, lorsque Meyer estime que de « cette manière » (p. 20) - grâce aux idées de liberté et de *responsabilité* données empiriquement - un « facteur purement individuel » serait donné dans le devenir historique, qui ne se « laisserait jamais réduire à une formule » sans « perdre du même coup son essence » et que d'un autre côté il cherche une fois de plus à illustrer cette assertion en invoquant l'éminente signification historique (causale) de la décision singulière des diverses personnalités. Cette vieille erreur ¹⁰ est particulièrement dangereuse du point de vue de la défense [*Wahrung*] de l'originalité logique de l'histoire, du fait qu'elle transpose dans la sphère de la science historique des problèmes qui ressortissent à de tout autres sphères de la recherche et qu'elle fait croire qu'une certaine conviction philosophique (antidéterministe) constituerait la présupposition de la validité de la méthode historique.

Ce qu'il y a d'erroné dans la supposition qui laisse croire que la « liberté du vouloir », peu importe comment on l'entend, serait identique à l'« irrationalité » de l'activité ou bien que cette dernière serait déterminée par la première, saute aux yeux. La capacité spécifique de « dérouter toute prévision », qui est aussi grande, mais pas davantage que celle des « forces aveugles de la nature », est le privilège - du fou ¹¹. En effet, ce sont les actions que nous avons conscience d'avoir exécutées *rationnellement* que nous accompagnons au contraire du plus haut degré du sentiment empirique de la « liberté », ce qui veut dire celles que nous avons accomplies en l'absence d'une « contrainte » physique ou psychique, d'« affections » passionnelles et de perturbations « accidentelles » troublant la clarté du jugement, bref celles par lesquelles nous poursuivons un « but » clairement conscient avec le recours aux « moyens » qui sont les plus adéquats d'après notre connaissance, c'est-à-dire d'après les *règles* de l'expérience [227]. Si l'histoire n'avait affaire qu'à

¹⁰ J'ai fait, une critique détaillée de cette manière de voir dans mon étude, *Roscher und Knies und die logischen Probleme der historischen Nationalökonomie* (48).

¹¹ Nous regardons les agissements de l'empereur Paul de Russie à la fin de son règne chaotique comme aussi peu susceptibles d'une interprétation rationnelle et par conséquent comme aussi réfractaires à tout calcul que la tempête qui détruisit l'*Armada* espagnole. Dans un cas comme dans l'autre, nous renonçons à la « recherche des motifs » non point évidemment parce que nous interprétons ces faits comme des événements t«libres » ni non plus seulement parce que leur causalité concrète nous resterait nécessairement cachée - car dans le cas de l'empereur Paul la pathologie pourrait peut-être nous fournir des renseignements - mais parce qu'ils ne nous intéressent pas suffisamment du point de vue historique. Nous en reparlerons plus loin.

une activité « libre » en ce sens, c'est-à-dire rationnelle, sa tâche en serait infiniment facilitée. En effet, on pourrait alors inférer d'une manière univoque le but, le « motif » et la « maxime » de l'agent à partir des moyens mis en oeuvre, et toutes les irrationalités qui forment au sens végétatif de l'expression équivoque que constitue l'« aspect personnel » d'une activité seraient éliminées. Du moment que toute action qui se développe dans un sens strictement téléologique est une application de règles de l'expérience qui indiquent les « moyens » appropriés pour atteindre un but, l'histoire ne serait rien d'autre qu'une application de ces règles ¹². Le fait que l'action de l'individu ne se laisse pas interpréter d'une façon aussi purement rationnelle et que non seulement des « préjugés » irrationnels, des fautes de réflexion et des erreurs sur les faits, mais aussi le « tempérament », les « affections » et les « états d'âme » troublent sa « liberté », et par conséquent le fait aussi que son activité participe dans des proportions très diverses à l'« absence de signification » empirique du devenir de la nature, tout cela contribue à rendre impossible une histoire purement pragmatique. Or, l'activité humaine *partage* précisément ce genre d'« irrationalités » avec les événements singuliers de la nature. En conséquence, toutes les fois que l'historien parle de l'« irrationalité » de l'activité humaine comme d'un facteur qui trouble l'interprétation des connexions causales et historiques, il ne compare pas du tout l'activité historique empirique avec le devenir de la nature, mais avec l'idéal d'une activité purement rationnelle, c'est-à-dire avec une activité déterminée tout simplement par sa fin et orientée absolument d'après les moyens adéquats.

Si l'exposé d'Édouard Meyer sur les catégories du « hasard » et de la « libre volonté » propres à l'étude historique tend à introduire de façon plus ou moins confuse des problèmes hétérogènes dans la méthodologie de l'histoire, il faut en outre observer que [228] sa conception de la causalité historique contient des contradictions frappantes. A la page 40 il insiste expressément sur le fait que la recherche historique est soucieuse d'établir partout et toujours des séries causales en procédant dans le sens de l'effet à la cause. Rien que cette idée - telle que Meyer la formule ¹³ - est déjà contestable. En effet il est tout à fait possible en soi de présenter sous la forme d'une hypothèse les effets qu'aurait pu produire un

¹² Voir sur cette question les explications que j'ai données dans mon étude sur Roscher et Knies (49). Une action strictement rationnelle - c'est ainsi qu'on pourrait la dénommer - serait une « adaptation » pure et simple à la « situation » donnée. Les schèmes théoriques de Menger (50) comportent par exemple à titre de présupposition en soi l'« adaptation » strictement rationnelle à la « situation du marché » et en présentent clairement les conséquences dans le sens d'une pureté « idéaltypique ». L'histoire ne serait rien de plus qu'une « pragmatique de l'adaptation » - à quoi L. M. Hartmann par exemple voudrait la réduire - si elle n'était simplement qu'une analyse de la genèse et de l'engrenage des diverses activités « libres », c'est-à-dire absolument rationnelles du point de vue téléologique, accomplies par des individus singuliers. - Si on dépouille le concept de l'adaptation de son sens téléologique et rationnel comme l'a fait Hartmann, il finit par devenir totalement insipide pour l'histoire, ainsi que nous aurons encore l'occasion de le montrer plus loin.

¹³ Il dit encore à cet endroit de façon peu heureuse ; « La recherche historique procède par inférence de l'effet aux causes. »

événement historique qui est donné comme un fait ou comme un phénomène en devenir de fraîche date et de vérifier ensuite cette hypothèse par l'examen des « faits ». En réalité, comme on le verra encore, plus loin, Meyer songe à tout autre chose, à ce nouveau principe, dit de « dépendance téléologique » [*teleologische Dependenz*] (51) qui gouvernerait la *curiosité* causale de l'histoire. Il est en outre également inexact de prétendre que la remontée de l'effet à la cause serait une particularité propre à la seule histoire. En effet, l'« explication » causale d'un « événement concret de la nature » procède exactement de la même façon. Enfin, si Meyer exprime à la page 14, comme nous l'avons vu, l'idée que ce qui « est devenu » est à considérer comme « nécessaire » et que ce qui est « en devenir » ne vaut que comme simple « possibilité », à la page 40 au contraire il met à tel point l'accent sur l'aspect particulièrement problématique de la relation de l'effet à la cause qu'il en arrive à souhaiter qu'on évite l'emploi même du terme de « cause » en histoire, et que, comme nous l'avons vu, il discrédite la « recherche de motifs ».

On pourrait essayer de résoudre cette dernière contradiction dans l'esprit même de Meyer en disant que l'élément problématique de la relation de l'effet à la cause proviendrait des possibilités limitées par principe de notre connaissance et que le déterminisme resterait le postulat idéal. Seulement, à la page 23, il refuse catégoriquement cette façon de voir et à la page 24 et suivantes il ouvre une discussion qui soulève à nouveau de sérieuses objections. Il y a quelques années, dans son introduction à son *Histoire de l'Antiquité*, É. Meyer avait identifié la relation du « général » et du « particulier » avec celle de la « liberté » et de la « nécessité », les deux relations étant à leur tour identifiées avec le rapport du « singulier » et de la « totalité », pour aboutir à la conclusion que la « liberté » et par conséquent (voir plus haut) le « singulier » régneraient dans le « détail » tandis que la « loi » au respectivement la « règle » régneraient dans les « grandes lignes » du devenir historique. Cette conception qui continue à survivre chez maints historiens « modernes » [229] et qui, bien entendu, est entièrement fautive dans cette formulation, Meyer la désavoue explicitement à la page 25, en se référant en partie à Rickert et en partie à von Below (52). Ce dernier s'est tout particulièrement offusqué de l'idée d'un développement « régi par des lois »¹⁴ À propos de l'exemple choisi par Meyer dans l'introduction citée, dans laquelle il expliquait que le développement de l'Allemagne vers une nation unifiée répondait à une « nécessité historique », alors que l'époque et la forme de cette unification sous l'aspect d'un État fédéral comprenant 25 membres tenaient à la « singularité des facteurs agissant dans l'histoire », von Below a fait l'objection suivante : « Les choses ne pouvaient-elles pas se passer autrement ? » É. Meyer donne inconditionnellement raison à cette critique. Seulement, il me semble qu'il est facile de voir qu'une telle critique - quel que soit le jugement que l'on porte sur la formulation de Meyer combattue par von Below - prouve trop et de ce fait, ne prouve rien du tout. Il est clair, en effet, que cette même objection se justifierait aussi là où

¹⁴ *Historische Zeitschrift*, LXXXI (1899), p. 238.

nous appliquons tous, sans difficulté aucune, et certainement von Below et Meyer compris, le concept de « développement régit par des lois ». Le fait qu'un être est né ou naîtra d'un fœtus nous apparaît réellement comme un développement régi par des lois et pourtant il est incontestable que les choses peuvent « se passer autrement », sous l'influence d'« accidents » extérieurs ou d'une constitution « pathologique ». Au cours de la polémique menée contre les théoriciens du « développement » il ne peut manifestement s'agir de rien d'autre que de saisir correctement le sens logique du concept de « développement » et de délimiter sa portée, car visiblement il n'est pas possible de l'éliminer purement et simplement par des arguments de ce genre. Meyer en est lui-même le meilleur exemple. En effet, deux pages plus loin déjà, dans une note de la page 27 où le concept de Moyen Âge est désigné comme une notion « bien établie » (?), il procède de nouveau entièrement selon le schème de son introduction à *l'Histoire de l'Antiquité* qu'il vient à peine de désavouer. Et dans le texte de la même page il déclare que le terme de « nécessité » signifie seulement, en histoire que la « probabilité » (d'un effet historique résultant de conditions données) « est très élevée, de sorte que *l'ensemble du développement exerce une pression dans la direction d'un événement* ». Or, il ne voulait certainement pas dire davantage avec sa remarque sur l'unification de l'Allemagne. Et, lorsqu'il met à ce propos l'accent sur le fait que, malgré tout, cette unification aurait éventuellement pu ne pas se faire, il convient de rappeler qu'il avait également insisté sur la possibilité d'une « perturbation » [230] de la prévision astronomique par un corps céleste qui s'égare. En fait, il n'existe à cet égard aucune différence par rapport aux événements *singuliers* de la nature, car même dans l'explication de la nature, sitôt que nous y avons affaire à des événements concrets, le jugement de nécessité n'est ni la seule forme ni même la plus importante sous laquelle se manifeste la catégorie de la causalité. Il serait trop long d'exposer cette question en détail ¹⁵.

On ne fera sans doute pas fausse route en supposant que Meyer en est arrivé à se méfier du concept de « développement » à la suite de ses discussions avec J. Wellhausen (54). On sait que celles-ci tournaient essentiellement (non exclusivement) autour de l'opposition suivante : faut-il interpréter le développement du judaïsme comme ayant été déterminé essentiellement de l'« intérieur » (donc d'une manière évolutionniste) ou bien par l'intervention « d'origine extérieure » de fatalités historiques concrètes (donc de façon épigénétique), principalement sous l'effet de l'« octroi » de la « Loi » de la part du roi de Perse qui obéissait en cela à des motifs politiques (donc à des raisons propres à la politique perse et non, inhérentes à la nature particulière du judaïsme); Quoi qu'il en soit, en comparaison de la formulation de l'introduction à *l'Histoire de l'Antiquité* on ne saurait parler d'une amélioration quand Meyer déclare à la page 46 que l'« universel » apparaît comme une présupposition ayant « dans le fond » (?) une action « négative » ou plus exactement limitative qui « fixerait les frontières à l'intérieur desquelles se situent les possibilités infinies du développement historique », alors qu'à la ques-

¹⁵ Sur cette question, voir mon étude sur Roscher et Knies (53).

tion : quelle sera parmi toutes ces possibilités celle qui deviendra «réalité» ? il répond que cela dépend des « facteurs individuels supérieurs (?) de la vie historique »¹⁶. Il est manifeste qu'en tenant pareil langage on hypostasie l'« universel » [*das Allgemeine*], (et par ce terme il faut entendre non pas le « milieu général » qu'on confond parfois abusivement avec le « général » [*dem Generellem*], mais la *règle* (p. 46), donc un concept abstrait) en une *force qui agit derrière l'histoire*, et l'on méconnaît ainsi le fait élémentaire, sur lequel Meyer insiste pourtant clairement et fortement en d'autres passages, qu'il n'y a de réel *que* concret et singulier.

[231] Cette formulation discutable des relations entre l'« universel » et le « particulier » n'est pas propre à Meyer ni même limitée aux historiens de sa valeur. Au contraire ! Elle se trouve également à la base de l'idée populaire, partagée par maints historiens modernes, - mais non point par Meyer -suivant laquelle il faudrait, pour construire rationnellement l'entreprise historique en une « science de l'individuel », commencer par déterminer les « concordances » [*Übereinstimmungen*] dans les développements humains, à la suite de quoi apparaîtrait un « résidu » sous la forme de « singularités » [*Besonderheiten*] et d'« éléments indécomposables » [*Unteilbarkeiten*], dont Breysig (56) disait un jour qu'ils constituaient les « fleurs les plus fines »_ Au regard de l'opinion naïve qui croit que la vocation de l'histoire serait de devenir une « science systématique », une telle conception représente naturellement un certain « progrès » et elle se rapproche déjà beaucoup plus de *la pratique* historique. Il n'empêche qu'elle est à son tour une grande naïveté. L'essai pour comprendre la signification « historique » de Bismarck qui ferait abstraction de tout ce qu'il avait de commun avec tous les autres hommes afin de ne retenir que ce qui lui fut « particulier » constituerait une tentative tout à fait instructive et amusante pour un débutant. En présupposant (comme toujours, quand il s'agit de discussions logiques) l'intégralité idéale des matériaux, on pourrait par exemple considérer à titre de résidu, comme une de ces « fines fleurs », le signe de reconnaissance spécifique de l'« individualité » découvert par la technique de la police criminelle, à savoir ses « empreintes digitales », dont la perte serait alors tout simplement irremplaçable pour l'histoire. Au cas où l'on s'indignerait contre un pareil exemple en arguant qu'« évidemment » seules les qualités et les phénomènes « mentaux » ou « psychiques » devraient entrer en ligne de compte du point de vue historique, on pourrait étudier sa vie privée quotidienne. A supposer que nous la connaissions intégralement, elle nous offrirait certainement une infinité de manifestations de la vie qui ne se rencontrent chez *aucun* autre homme dans ces combinaisons et constellations, et pourtant elles ne présenteraient pas plus d'intérêt que les empreintes digitales. Si après cela on objecte qu'« évidemment » seuls les éléments historiquement « importants » de la vie de Bismarck entrent en considération pour la science, la logique aurait à

¹⁶ Cette formulation rappelle celle de certains courants de pensée en honneur dans l'école sociologique russe (Michailowski, Karjew et autres). Dans son ouvrage *Problemen des Idealismus* (édit. Nowgorodzow, Moscou, 1902) Th. Kistiakowski la discute dans l'étude consacrée à la *Russische Soziologenschule und die Kategorie der Möglichkeit in der sozialwissenschaftlichen Problematik*. Nous y reviendrons plus loin (55).

répliquer que ce terme d'« évidemment » contient le problème qui, à son avis, est déterminant, étant donné qu'elle se demande *quel* est le caractère distinctif logique des éléments historiquement « importants ».

[232] A propos de ce genre de tentatives on peut faire deux sortes de remarques. En présupposant toujours l'intégralité absolue des matériaux, on s'aperçoit en premier lieu qu'on ne saurait mener jusqu'à son terme, même dans l'avenir lointain, cet exercice de soustraction, et qu'après avoir fait abstraction de toute une infinité de « caractères commun » [*Gemeinsamkeiten*] il subsisterait toujours une autre infinité d'éléments de sorte que, même si on poursuivait avec zèle pendant toute une éternité cet effort d'abstraction, on ne se serait pas rapproché d'un pas de la question : qu'est-ce qui au fond est « essentiel » pour l'histoire dans cette masse de particularités - On s'aperçoit en second lieu que pour la manipulation de ces soustractions on *présuppose* une intelligence [*Einsicht*] absolument complète du déroulement de devenir causal en un sens tel qu'aucune science au monde ne peut se la proposer même comme but idéal. En fait, dans le domaine de l'histoire, une pareille « comparaison » [*Vergleichung*] présuppose que l'on a déjà opéré une « sélection » par référence à des « significations culturelles », et c'est cette sélection qui détermine positivement le but et la direction de l'imputation causale après avoir mis hors circuit [*Ausaltung*] toute une infinité d'éléments, aussi bien « généraux » que « particuliers » du « donné ». La comparaison d'événements analogues intervient alors comme un moyen de cette imputation, et pour sûr, à mon avis aussi, comme -un des moyens les plus importants, encore que la plupart du temps on soit loin d'en faire un usage satisfaisant. Nous verrons plus loin quelle en est la signification logique. .

Ainsi que le montre la remarque de la page 48 sur laquelle nous reviendrons encore, É. Meyer ne commet pas l'erreur de voir déjà dans l'individuel *comme tel* l'objet de l'histoire. De même ses considérations sur la signification du général en histoire, suivant lesquelles les « règles » et les concepts ne sont que des « moyens », des « présuppositions » du travail historique (milieu de la page 29), sont dans le fond, comme nous le verrons encore, logiquement correctes. Seule la manière critiquée plus haut de formuler ses idées soulève, comme dit, des objections du point de vue logique, car elle se situe dans la même voie que l'erreur que nous venons de commenter.

En dépit de toutes ces discussions l'historien de métier conservera quand même l'impression que l'on trouve dans les idées de Meyer que nous critiquons ici le germe ordinaire de la « vérité ». En fait, cela va presque de soi quand un historien de cette valeur nous parle de sa propre méthode de travail [233]. A plusieurs reprises, il est vrai, il a réussi énoncer d'une façon à peu près logiquement correcte ce qu'il y a d'exact dans sa conception. Notamment en haut de la page 27 où il dit des « étapes du développement » qu'elles sont des « *concepts* » qui peuvent servir de « fil conducteur » pour découvrir et grouper les faits, et spécialement aussi dans les nombreux passages où il opère avec la catégorie de « possibilité ».

Seulement, c'est ici que le problème logique commence vraiment à se poser. Il faudrait, en effet, voir de plus près *comment* s'effectue la structuration de l'historique par l'intermédiaire du concept de développement, quel est le sens logique de la « catégorie de possibilité » et comment il faut l'utiliser pour donner forme à l'ensemble des relations historiques. Pour avoir omis tout cela, Édouard Meyer, qui a sans doute « pressenti » l'idée juste concernant le rôle que les « règles » du devenir jouent dans le travail historique, n'a pas été capable, il me semblé, de *formuler* adéquatement son idée. Nous essayerons de le faire dans une section spéciale de cette étude (*sub* 2). Après ces remarques, essentiellement négatives par la force des choses, sur la formulation méthodologique de Meyer, nous voudrions en attendant aborder l'examen des discussions qu'il consacre dans la deuxième (pp. 35 à 54) et dans la troisième partie (pp. 54 à 56) de son ouvrage, au problème de l'« objet » [*Objekt*] de l'histoire - question que nous avons déjà effleurée au cours des développements que nous venons de faire en dernier lieu.

On peut formuler cette question avec Meyer dans les termes suivants : « Quels sont parmi les événements dont nous avons connaissance ceux qui sont « historiques » ? Il y répond tout d'abord d'une façon tout à fait générale : « Est historique ce qui exerce une action et qui est passé » [*was wirksam ist und gewesen ist*]. L'« historique » consiste donc dans l'élément *causalement* important d'une connexion concrète et singulière. Nous négligerons pour l'instant toutes les autres questions qui se greffent sur cette définition pour constater en premier lieu que Meyer abandonne déjà à la page 37 la conception qu'il a proposée à la page 36.

Il est clair, suivant ses propres termes, que même « en se limitant à ce qui a exercé une action, le nombre des événements singuliers » reste encore malgré tout infiniment grand ». Et il se demande ensuite avec raison : d'après quoi s'oriente la « sélection que tout historien opère parmi ces événements » ? Réponse : « d'après l'intérêt historique. » Il ajoute après avoir fait quelques considérations que nous examinerons plus loin qu'à cet égard il n'existe aucune « norme absolue » [234] et pour montrer qu'il en est ainsi il donne une explication qui, comme dit, abandonne la thèse de la limitation de l'« historique » à ce qui « exerce une action ». Il prend prétexte d'une remarque que Rickert a utilisée à titre d'exemple et déclare : « Le fait [...] que Frédéric-Guillaume IV a renoncé à la couronne impériale allemande constitue un événement « historique », tandis qu'il est parfaitement indifférent de savoir quels ont été les tailleurs qui ont confectionné ses uniformes » (57), mais il ajoute au bas de la page 37 : « Sans doute, pour l'histoire politique le tailleur en question restera la plupart du temps historiquement tout à fait indifférent, mais nous pouvons très bien admettre malgré tout qu'il peut représenter un intérêt historique pour une histoire de la mode par exemple ou pour une histoire de la profession de tailleur ou encore des prix, etc. » Cette remarque est sans doute pertinente; toutefois, si Meyer voulait examiner les choses d'un peu plus près, il ne pourrait guère lui échapper que l'« intérêt » que nous trouvons dans le premier cas et celui que nous trouvons dans le second présentent des différences importantes dans leur structure *logique* et que celui qui

n'y prend pas garde risque de confondre deux catégories aussi différentes, quoique souvent embrouillées, que celles de la « raison d'être » et de la « raison de connaître » [*Realgrund und Erkenntnisgrund*]. Puisque cet exemple du tailleur n'est pas entièrement univoque, essayons d'élucider d'abord cette différence en choisissant un tout autre cas qui met particulièrement bien en évidence la confusion.

Dans une étude intitulée *Entstehung des Staates [...] bei Tlinkit und Irokesen*¹⁷, K. Breysig a essayé de montrer qu'il existe chez ces tribus certains phénomènes qu'il interprète comme constituant l'« origine de l'État à partir d'une constitution parentale », de sorte que ces phénomènes prendraient l'importance représentative d'une espèce. En d'autres termes, ils figureraient la forme « typique » de la constitution des États, et par conséquent ils auraient, comme il dit, une « validité » et même « une signification *historique* presque universelle ».

Or, en présupposant évidemment la justesse de la construction de Breysig, les choses se présentent manifestement de la manière suivante : le fait même de la formation des « États » indiens et la façon dont elle s'est effectuée n'ont jamais eu qu'une « signification » vraiment minime pour l'ensemble causal du développement de l'histoire universelle. Aucun fait, « important » de [235] la structure politique et culturelle postérieure du globe n'en a été influencé, c'est-à-dire ne s'y laisse ramener comme à une « cause ». La nature de la formation de ces États et sans doute leur existence même ont été « indifférentes » à la conformation des relations politiques et culturelles des États-Unis d'aujourd'hui, ce qui veut dire qu'il n'existe pas entre ces deux séries de phénomènes de connexion causale démontrable, alors que par exemple les répercussions de certaines décisions de Thémistocle sont encore sensibles aujourd'hui - si contrariante que puisse être pour nous cette observation qui contredire le projet d'une historiographie [*Geschichtsschreibung*] impressionnante d'un « développement historique » obéissant à un plan d'ensemble. Au cas où Breysig aurait raison, la signification de la *connaissance* de la formation de ces États, acquise grâce à son analyse, serait pour notre savoir [*Wissen*] sur la manière dont les États se forment *en général* d'une importance qui, à mon avis, ferait époque. En effet, si la conception du processus élaborée par Breysig prenait la valeur d'un « type » et constituait un savoir « nouveau », nous serions en mesure de construire certains concepts, qui, abstraction faite de leur valeur cognitive pour la construction de concepts utiles à une théorie de l'État, pourraient être utilisés pour le moins comme moyens heuristiques dans l'interprétation causale d'autres développements historiques. En d'autres termes, ce processus ne signifie rien en tant que *raison d'être* historique, mais (suivant Breysig) il a une signification absolument considérable comme *raison de connaître*. La connaissance des décisions de Thémistocle par contre ne

¹⁷ *Schmollers Jahrbuch*, 1904, p.483 (58). Je n'entre naturellement pas dans le détail de cette étude pour en discuter la valeur positive. Au contraire, je *présuppose* l'*exactitude* de toutes les affirmations de Breysig comme aussi celle de tous les autres exemples de ce genre que j'aurai l'occasion d'utiliser à titre d'illustration.

signifie rien par exemple pour la psychologie ni pour n'importe quelle autre science qui construit des concepts : nous comprenons, sans avoir besoin de faire appel à des « sciences de caractère légal », qu'un homme au pouvoir pouvait, dans la situation donnée, se décider de la manière dont il s'y est pris, et le fait que nous le comprenons est sans doute la présupposition de la connaissance de la connexion causale concrète, mais elle ne constitue aucun enrichissement de notre savoir *conceptuel* d'ordre générique [*gattungsbegriffliches Wissen*].

Prenons un exemple dans le domaine de la « nature ». Les rayons X concrets que Röntgen a vus jaillir sur son écran ont laissé certaines traces concrètes qui, selon le principe de la conservation de l'énergie, doivent avoir aujourd'hui encore des répercussions quelque part dans le système cosmique (59). Mais la « signification » de ces rayons concrets dans le laboratoire de Röntgen ne consistait pas dans leur caractère de cause réelle cosmique. Au contraire un tel processus - comme n'importe quelle « expérimentation » - n'est pris en considération qu'à titre [236] de *raison de connaissance* de certaines « lois » du devenir ¹⁸. Il en est exactement de même naturellement des cas qu'É. Meyer cite dans une note au bas du passage que nous critiquons (note 2 de la page 37). Il y rappelle que « les personnes les plus indifférentes dont nous arrivons à avoir connaissance par hasard (grâce à des inscriptions ou des documents) acquièrent un intérêt historique parce que nous *réussissons à connaître par leur intermédiaire les circonstances du passé* ». La même confusion apparaît encore plus manifestement quand le même Breysig - si ma mémoire ne me trahit pas - croit pouvoir réduire à néant (en un passage que je ne retrouve pas pour l'instant) le fait que la sélection s'oriente en histoire d'après ce qui est « significatif » et individuellement « important », en invoquant pour prétexte que la recherche est parvenue à certains de ses

¹⁸ Cela ne veut pas dire que ces rayons X ne pourraient pas prendre aussi la figure de « faits historiques », en prenant place par exemple dans une histoire de la physique. Celle-ci pourrait entre autres s'intéresser aux circonstances « fortuites » qui ont contribué à provoquer ce jour-là, dans le laboratoire de Röntgen la constellation qui a amené la radiation, laquelle a par conséquent conduit causalement - ce n'est qu'une supposition - à la découverte de la « loi » en question. Il est clair que le statut logique soulevé par ces rayons concrets dans ce cadre serait entièrement différent. Cela est possible parce que dans ce cas ils ont joué un rôle dans un contexte lié à des valeurs (par exemple celle du « progrès de la science »). On dira peut-être que cette différence logique ne serait que la conséquence de ce que l'on a fait un saut dans le domaine propre des « sciences de l'esprit », en négligeant les effets cosmiques de ces rayons concrets. En réalité, il importe peu que l'objet concret « valorisé », pour lequel ces rayons ont eu une « signification » causale importante, était de nature « physique » ou « psychique », pourvu qu'il ait eu pour nous une signification, c'est-à-dire que nous lui attribuions une valeur. Une fois que l'on a présupposé la possibilité effective d'une connaissance orientée sur ce point, les effets concrets cosmiques (d'ordre physique, chimique ou autre) de ces rayons concrets pourraient (théoriquement) devenir aussi, le cas échéant, des « faits historiques », à condition toutefois - ce qu'en vérité il est difficile de construire - que le développement causal partant de ces effets ait abouti à un résultat concret qui constituerait une « individualité historique », c'est-à-dire qui serait « valorisé » par nous comme universellement significatif dans sa singularité individuelle. C'est uniquement parce que nous ne voyons pas comment cela pourrait se faire que cette tentative n'a pas de sens, bien que la chose soit théoriquement possible.

résultats les plus remarquables grâce à des « tessons » [Tonscherben] *ou* autre chose de ce genre. Des arguments analogues sont assez « populaires » actuellement et leur affinité avec les « uniformes » de Frédéric-Guillaume IV ainsi que les « personnes indifférentes » retrouvées sur des inscriptions dont parle Meyer est incontestable. Cependant, la confusion dont nous venons de parler l'est tout autant. Car, comme dit, les « tessons » de Breysig et les « personnes indifférentes » de Meyer - pas plus d'ailleurs que [237] les rayons X du laboratoire de Röntgen ne sont jamais intégrés comme *chaînon causal* dans l'ensemble historique, mais certaines de leurs caractéristiques deviennent des moyens en vue de *connaître* certains faits historiques. A leur tour ceux-ci pourront avoir une importance, le cas échéant, ou bien pour la « construction de concepts », donc à nouveau comme moyens de connaissance, par exemple pour connaître le « caractère » générique de certaines « époques » artistiques, ou bien pour l'interprétation causale de relations historiques concrètes. Dans l'utilisation logique des faits donnés dans la réalité culturelle il faut donc faire la différence ¹⁹ d'une part entre :

1) la construction de concepts qui emploie en guise d'exemples des « faits singuliers » au sens de « types » représentatifs d'un *concept abstrait*, ce qui veut dire comme moyens de la connaissance et d'autre part;

2) l'intégration du « fait singulier » comme chaînon, c'est-à-dire comme « *raison d'être* » dans un *ensemble* réel, donc concret, en utilisant aussi, entre autres les produits de la construction des concepts, soit d'un côté comme moyens heuristiques, soit de l'autre comme moyens destinés à l'exposé d'une question. Cette différence enveloppe l'opposition entre ce que Windelband appelle procédure « nomothétique » et Rickert procédure « naturalistique » (ad 1) et d'autre part le but logique des « sciences historiques de la culture » (ad 2) (⁶⁰). Elle contient en même temps le seul sens légitime permettant d'appeler l'histoire une science de la *réalité* [*Wirklichkeitswissenschaft*]. Cela veut dire - et la précédente expression ne peut rien signifier d'autre qu'en histoire les éléments singuliers et individuels entrent en ligne de compte non seulement comme *moyens de connaissance*, mais tout simplement comme *objet* de la connaissance, de même que les relations causales ont de l'importance non pas comme *raison de connaître*, mais comme *raison d'être*. Du reste, nous verrons encore combien peu exacte est l'idée populaire et naïve suivant laquelle l'histoire serait une simple description de réalités préexistantes ou une simple reproduction des « faits » ²⁰.

¹⁹ Max Weber a écrit à cet endroit, en marge de l'édition *princeps* : « Saute d'idée! À intercaler cette phrase : Là où un fait entre en ligne de compte comme exemplaire d'un concept générique, il est un moyen de connaissance, mais tout moyen de connaissance n'est pas l'exemplaire d'un genre ».

²⁰ L'expression de « science de la réalité » dans le sens que nous lui donnons ici reste entièrement conforme à l'essence logique de l'histoire. Le malentendu que contient l'interprétation populaire de cette expression, lorsqu'elle n'y voit qu'une simple « description » sans présuppositions, a été l'objet d'une mise au point concluante de la part de Rickert et de Simmel (⁶¹).

Il en est de l'exemple des « tailleurs » [238] de Rickert critiqué par Meyer comme des tessons ou des « personnes indifférentes » connues par les inscriptions. Le fait que des tailleurs déterminés ont livré au roi de Prusse des uniformes déterminés ne présente, selon toute vraisemblance, qu'une signification causale tout à fait minime, même pour l'ensemble causal *historique* et culturel de l'« évolution de la mode » ou de celle du « métier de tailleur ». Il n'aurait d'importance que s'il était résulté de cette livraison concrète des *effets* historiques, ce qui veut dire si la personnalité des tailleurs ou si la fortune de leur affaire avaient été causalement « importantes », sous un point de vue quelconque, pour la transformation de la mode ou du métier de tailleur et si cette circonstance historique avait en même temps été déterminée causalement par le fait de livrer précisément ces uniformes. Par contre, il est certain que la coupe des uniformes de Frédéric-Guillaume IV et le fait qu'ils provenaient d'ateliers déterminés (par exemple berlinois) peuvent avoir comme *moyens de connaissance* pour la détermination de la mode, etc., exactement la même « signification » que n'importe quel autre élément susceptible de faciliter la recherche sur la mode à cette époque. Dans ce cas, les uniformes du roi entrent en ligne de compte comme *exemplaires* d'un concept *générique* à construire, ils n'ont donc que la valeur d'un *moyen de connaissance*, tandis que le refus par le roi de la couronne impériale, qui avait servi d'élément de comparaison, a de l'importance comme *chaînon* concret d'un *ensemble* historique, c'est-à-dire comme *cause et effet réels* au sein de séries de changements réels et déterminés. Cette distinction est absolument fondamentale du point de vue logique et elle le restera sans doute pour l'éternité. Même si ces deux points de vue qui diffèrent *toto cælo* peuvent se croiser en des entrelacements aussi variés que possible dans la pratique des spécialistes des sciences de la culture - chose qui se produit constamment et se trouve être la source des problèmes méthodologiques les plus intéressants - il n'en reste pas moins vrai que personne ne comprendra l'essence *logique* de l'« histoire » qui ne sait pas les distinguer soigneusement.

Somme toute, Édouard Meyer a présenté à propos du rapport entre ces catégories logiquement différentes concernant ce qui est historiquement « important » deux points de vue radicalement incompatibles. D'un côté il confond, comme nous l'avons vu, à propos de l'« intérêt historique » que nous prenons à ce qui exerce historiquement une « efficacité », les chaînons réels des connexions historiques (refus de la couronne impériale) et les faits (les uniformes de Frédéric-Guillaume IV, les inscriptions, etc.) qui peuvent devenir importants pour l'histoire à titre de moyens de connaissance. De l'autre [239] côté - et ce sera la question dont nous nous occuperons maintenant - il accentue à tel point l'opposition entre « ce qui exerce une action historique » et tous les autres objets de notre savoir effectif ou possible qu'il en arrive à avancer des affirmations sur les limites de l'« intérêt scientifique » de l'histoire telles que tous les amis de son oeuvre déjà si imposante ne pourraient que déplorer vivement leur mise en application. Il écrit, en effet, au bas de la page 48: « J'ai cru pendant longtemps que ce qui est *caractéristique*, c'est-à-dire le trait spécifiquement singulier par lequel une institution ou une individualité se distingue d'autres analogues, serait le facteur décisif de la

sélection que l'historien doit opérer. Il en est indéniablement ainsi, mais cela n'entre cependant en ligne de compte pour l'histoire que dans la mesure où nous pouvons saisir... la nature particulière [*Eigenart*] d'une culture uniquement dans ses traits caractéristiques; aussi ne s'agit-il jamais, du point de vue de l'histoire, que d'un moyen qui nous aide seulement à comprendre [...] l'action historique exercée par cette culture. » Ces remarques sont tout à fait justes, comme le montrent toutes les explications précédentes; il en est de même des conséquences que Meyer en tire, à savoir que la conception populaire de la « signification » de l'individuel et des personnalités en histoire pose mal le problème, que la « personnalité » n'entre jamais en totalité, mais uniquement par ses manifestations causalement importantes dans le contexte historique tel que l'histoire le construit, que la signification historique d'une personnalité concrète, en tant que facteur causal, n'a rien de commun avec la signification « humaine » générale de cette même personnalité comme « valeur intrinsèque », enfin que les « insuffisances » d'une personnalité occupant une position de premier plan peuvent être causalement importantes. Tout cela est parfaitement exact. Malgré cela il reste à donner une réponse à la question : est-il juste, ou disons plutôt *en quel sens* est-il juste de dire que, du point de vue de l'histoire, l'analyse de contenus culturels n'a d'autre but que celui de faire comprendre l'efficacité qu'ont eue les phénomènes culturels en cause ? On saisit immédiatement la portée logique de cette question quand on considère les conséquences que Meyer en tire.

Il conclut tout d'abord (p. 48) que les « situations existantes ne sont jamais en elles-mêmes objet de l'histoire, mais qu'elles le deviennent en tant qu'elles sont historiquement efficaces ». Il en résulte qu'il serait impossible d'analyser « sous tous les aspects » [240] au cours d'un exposé *historique* (y compris un exposé d'histoire de la littérature ou de l'art) une oeuvre d'art, une production littéraire, des dispositions constitutionnelles, des mœurs ou autre chose de ce genre et que cette analyse n'y aurait même pas sa place, étant donné qu'il faudrait toujours y accueillir des éléments qui n'ont « jamais eu une quelconque action historique », alors que l'historien est obligé de recueillir dans son exposé beaucoup de « détails apparemment secondaires d'un système » (par exemple d'un système de droit constitutionnel) à cause de leur importance causale. C'est pourquoi il tire en particulier de ce principe de la sélection en histoire cette autre conséquence que la biographie serait une discipline « philologique » et non historique. Pourquoi ? « Son objet, écrit-il, est la personnalité donnée en soi, dans sa *totalité*, et non comme *facteur historiquement efficace*, de sorte que le fait qu'une personnalité a exercé une influence efficace n'est que la présupposition, la raison qui nous invite à lui consacrer une biographie. » Aussi longtemps que la biographie reste une biographie et qu'elle n'est point une histoire de l'époque du héros, elle ne saurait remplir la tâche propre à l'histoire qui est d'exposer un *événement* historique. Devant une pareille affirmation il faut se demander : Pourquoi accorder ce statut à part aux « personnalités » ? Est-ce que par hasard les « événements » comme par exemple la bataille de Marathon ou les guerres médiques entreraient en « *totalité* » dans un exposé historique, en y incluant, à la manière des descriptions homé-

riques, tous les *specimina fortitudinis* ? Il est clair que dans ces cas on ne tient compte également que des événements et des conditions décisives pour l'ensemble causal historique (62). Il en est ainsi, du moins selon le principe logique, depuis que l'histoire s'est séparée de la mythologie des héros. Et maintenant qu'en est-il vraiment de la biographie ? Il est manifestement faux (ou bien c'est une simple hyperbole rhétorique) de dire que « tous les détails [...] de la vie extérieure et intime du héros » doivent entrer dans une biographie - encore que les « études goethéennes » auxquelles pense peut-être Meyer puissent le faire accroire. Il s'agit seulement dans ce dernier cas de colliger les matériaux en vue de recueillir tout ce qui pourrait éventuellement avoir de l'importance pour l'histoire de Goethe, soit à titre d'élément direct dans une série causale - donc comme « fait » historiquement important - soit à titre de moyen de connaissance de faits historiquement importants, donc à titre de « sources ». Il reste cependant clair que dans une biographie scientifique de Goethe n'entrent en considération comme éléments de la description que les faits qui sont vraiment «*significatifs*».

[241] Nous nous heurtons ici, il est vrai, à une ambiguïté du sens logique de la notion de signification. Il faut donc la soumettre à une analyse qui, comme on le verra, est apte à mettre en lumière ce qui au fond est « fondé » dans la conception de Meyer, mais également les insuffisances dans la *formulation* de sa théorie, en tant qu'elle fait uniquement de « ce qui exerce historiquement une action » l'objet de l'histoire.

Pour saisir clairement les différents points de vue sous lesquels des « faits » de la vie culturelle peuvent entrer scientifiquement en considération, nous choisirons comme exemple les lettres de Goethe à Mme de Stein. Ce n'est certainement pas - disons-le d'emblée - le « fait » donné et perceptible du papier griffonné qui entre en ligne de compte pour l'histoire. Il n'est, en effet, qu'un moyen de connaître cet autre « fait », à savoir que Goethe a ressenti les impressions qu'il exprime, qu'il les a consignées par écrit et adressées à Mme de Stein et qu'il a reçu d'elle des réponses dont le sens approximatif se laisse deviner en interprétant correctement le « contenu » des lettres de Goethe (63). Ce fait qu'il faut inférer par «*interprétation* » du sens de ses lettres, éventuellement à l'aide de moyens «*scientifiques*» auxiliaires, mais qu'en vérité nous comprenons à la lecture pourrait d'abord

1) être intégré directement, comme tel, dans un ensemble causal historique. L'ascétisme par exemple de cette période de sa vie associé à une passion d'une violence inouïe a évidemment laissé des traces profondes dans le développement de Goethe, qui ne s'effacèrent même pas lorsque son existence prit un autre tournant au cours de son voyage dans le Sud. Or, une des tâches indiscutables de l'histoire de la littérature consiste à s'enquérir de leurs effets sur la « personnalité » littéraire de Goethe, d'en chercher les traces dans ses créations et de les « interpréter » causalement, autant que possible, en montrant leur relation avec les expériences qu'il a vécues au cours de ces années. Les faits dont ces lettres portent témoignage sont ici des faits « historiques », ce qui veut dire qu'ils constituent,

comme nous l'avons vu, des anneaux réels d'un enchaînement causal. Mais admettons maintenant - naturellement la vraisemblance de, cette supposition et des autres qu'il nous arrivera de faire n'importe pas du tout - qu'on puisse prouver positivement d'une manière ou d'une autre que ces expériences n'ont absolument eu *aucune influence* sur l'évolution personnelle et littéraire de Goethe, ce qui veut dire *qu'aucune* des expressions de sa vie qui nous «intéressent» [242] n'en aurait été influencée. Alors

2) ces expériences pourraient susciter malgré tout un intérêt en tant que moyens de connaissance. Elles pourraient tout d'abord présenter, comme on dit d'ordinaire, quelque chose de « caractéristique » pour la singularité historique de Goethe. Cela veut dire qu'elles nous donneraient peut-être des indications - il ne s'agit pas de savoir s'il en fut réellement ainsi - sur une manière de conduire et de concevoir la vie [*eine Art von Lebensführung und Lebensauffassung*] qui a été propre à Goethe pendant toute son existence ou durant une assez longue période. et qui a exercé de façon décisive une influence sur les expressions de caractère personnel et littéraire auxquelles nous nous intéressons du point de vue historique. Le fait « historique » que dans ce cas on intégrera comme chaînon réel dans la connexion causale de sa vie sera, alors cette « manière de concevoir la vie » - c'est-à-dire l'ensemble conceptuel collectif [*eine kollektiv-begrifflicher Zusammenhang*] des « qualités » personnelles de Goethe, innées ou acquises par l'éducation, le milieu et au cours des diverses fortunes de la vie et (peut-être) aussi des « maximes » qu'il s'est appropriées consciemment, d'après lesquelles il orientait sa vie et qui déterminaient pour une part son comportement et sa création. Étant donné que cette « manière de concevoir la vie » est un *collectivum* conceptuel qui s'« exprime » dans les divers événements *singuliers* de sa vie, les expériences vécues au contact de Mme de Stein seraient assurément aussi dans ce cas des *éléments réels* d'une « réalité historique », mais, dans le cas de notre hypothèse, il est manifeste qu'au fond elles n'entreraient pas comme telles en ligne de compte pour notre intérêt, mais à titre de « symptômes » de cette « manière de concevoir la vie », c'est-à-dire à titre de moyens de connaissance. Leur relation logique avec l'objet de la connaissance a donc pris un autre sens.

Admettons en outre qu'il n'en est pas ainsi et supposons que ces expériences ne contiennent rien de caractéristique, à aucun égard, pour l'originalité de Goethe par rapport à ses contemporains et qu'elles constitueraient quelque chose qui correspond seulement à un « type » de conduite de la vie propre à certains milieux allemands de cette époque. Dans ce cas elles n'apporteraient aucun élément nouveau pour la connaissance historique de Goethe, mais elles pourraient

3) éveiller sous certaines conditions notre intérêt à titre de *paradigme* commode et utile de ce « type » de conduite de la vie, bref à titre de *moyen* de connaissance de l'originalité « caractéristique » de l'*habitus* spirituel de ces milieux. Dans ce cas, le fait « historique » consisterait, suivant notre hypothèse, dans la nature particulière de cet *habitus* « typique » de ces milieux et dans la façon d'exprimer

cette conduite de la vie à la différence de celle qu'on rencontre à d'autres époques [243], chez d'autres nations et d'autres couches sociales. Ce fait se laisserait interpréter comme cause et effet réels dans un ensemble causal de l'histoire de la culture et on pourrait l'« interpréter » causalement du point de vue historique au sein d'une « histoire des mœurs allemandes » en l'opposant par exemple au sigisbée italien ou à d'autres coutumes de ce genre, ou bien, au cas où ces différences nationales n'auraient aucun sens, dans une histoire générale des mœurs de cette époque. - Supposons en plus que le contenu de ces lettres ne serait d'aucune utilité dans ce cas. On pourrait encore montrer qu'en ce qui concerne certains points « essentiels » on rencontre régulièrement des phénomènes *du même genre sous* certaines conditions culturelles et que relativement à *ce point* les expériences en question ne révèlent aucun trait *particulier* à la culture allemande ou à la culture du XVIIIe siècle, mais des manifestations communes à toutes les espèces de culture; sous certaines conditions à formuler dans un concept précis. Dans ce cas, ce serait par exemple

4) le rôle d'une « psychologie culturelle » ou d'une « psychologie sociale » de déterminer par les moyens de l'analyse, de l'abstraction isolante [*isolierende Abstraktion*] et de la généralisation les conditions dans lesquelles ces éléments communs se présentent habituellement, d'« interpréter » la raison de cet ordre régulier et d'exprimer la « règle » ainsi obtenue dans un concept générique de nature *générique* [*genetischen Gattungsbegriff*]. Ces éléments absolument génériques des expériences de Goethe dénués de toute importance pour la détermination de son originalité individuelle comporteraient cependant un intérêt pour autant qu'ils seraient simplement des moyens destinés à élaborer ce concept générique. - Et enfin,

5) il faut admettre *a priori* qu'il est possible que ces « expériences » ne contiennent absolument rien de caractéristique pour aucune couche sociale ni pour aucune époque culturelle. En l'absence de toute raison susceptible de susciter un intérêt d'ordre « scientifique et culturel », on pourrait concevoir que dans ce cas - il n'importe pas qu'il en soit effectivement ainsi - un psychiatre s'intéressant à la psychologie de l'érotisme pourrait les utiliser sous toutes sortes de points de vue « commodes » à titre d'exemples « idéaltypiques » de certaines aberrations ascétiques, tout comme les *Confessions* de Rousseau peuvent, sans nul doute, présenter un intérêt pour le neurologue. Il faut naturellement prendre aussi en considération que certains éléments *divers* du contenu de ces lettres peuvent servir en même temps *tous* ces différents buts scientifiques de la connaissance - dont notre énumération est loin d'épuiser toutes les « possibilités » - tout comme [244] les *mêmes* éléments peuvent servir l'un ou l'autre de ces *différents* buts ²¹.

²¹ Il va de soi que cela ne prouve pas par exemple que la logique serait dans l'erreur quand elle établit une distinction rigoureuse entre ces points de vue - éventuellement même à l'intérieur d'un même exposé scientifique. Ce malentendu est à la base de certaines objections absurdes faites à Rickert.

Récapitulons. Nous avons vu que les lettres à Mme de Stein ou plus précisément le contenu des expressions et des expériences de Goethe qu'elles nous livrent ont pris des « significations » diverses. En remontant de la dernière à la première on voit que

a) dans les deux cas (nos 4 et 5) elles sont l'exemplaire d'un genre et elles sont par conséquent des *moyens* de connaissance de l'essence générale des expériences au sens 4 et 5 ; - que

b) elles constituent un élément « caractéristique » d'un *collectivum* et par conséquent elles sont des *moyens* de connaissance de la nature singulière et individuelle de ce *collectivum* (nos 2 et 3) ²² ; - que

c) elles sont un élément causal d'un ensemble historique (no 1). Dans les cas (a) (c'est-à-dire nos 4 et 5) on ne peut parler de « signification » du point de vue de l'histoire que dans la mesure où le concept générique construit à l'aide de cet exemple singulier peut devenir important sous certaines conditions - que nous verrons plus loin - à l'usage du contrôle [*Kontrolle*] de la démonstration historique. Par contre, lorsque Meyer limite la « sphère de l'historique » à « ce qui est efficace » - par suite à ce qui correspond au no 1 ou (c) du précédent tableau - il est impossible que cela puisse signifier que la deuxième catégorie des cas de « signification » (ceux de la division (b) reste en dehors du champ de l'histoire. En d'autres termes, il y a des faits qui ne sont pas eux-mêmes des éléments de séries causales historiques, mais qui servent à révéler les faits qui méritent d'être intégrés dans ces séries causales. Il en est par exemple ainsi des éléments de la correspondance de Goethe qui « illustrent », c'est-à-dire font connaître l'« originalité » déterminante de sa production littéraire ou bien les aspects essentiels du développement des mœurs dans la société cultivée du XVIIIe siècle. [245] Bref, il ne saurait être question que l'histoire néglige une fois pour toutes cette catégorie de faits, soit dans une « histoire de Goethe » (dans le cas no 2), soit dans une « histoire des mœurs » au XVIIIe siècle (dans le cas no 3). D'ailleurs l'œuvre même de Meyer montre qu'il ne peut se passer de cette espèce de moyens de connaissance. Ce qu'il faut entendre par là, c'est que ces éléments sont uniquement des « moyens de connaissance » et non « des éléments de l'ensemble historique ». Or, la biographie et les « études sur l'antiquité » n'utilisent pas en un autre sens ces détails « caractéristiques ». Il est donc clair que ce n'est pas ici que se trouve la pierre d'achoppement pour É. Meyer.

²² La discussion de ce cas spécial fera l'objet d'une étude plus précise dans une des sections suivantes. Nous laisserons donc intentionnellement en suspens la question de savoir dans quelle mesure il faut le considérer du point de vue logique comme un cas à part. Pour des raisons de plus grande sécurité nous ajouterons seulement pour l'instant que cela ne trouble en rien la clarté de l'opposition logique entre l'utilisation historique et l'utilisation nomothétique des faits. En effet, en aucun cas le fait concret n'entre à ce propos en ligne de compte d'une façon « historique », c'est-à-dire comme un chaînon d'une série causale concrète, dans le sens que nous avons établi ici.

Mais il y a encore une autre espèce de « signification » plus élevée, qui domine toutes celles que nous avons analysées jusqu'à présent. Restons dans notre exemple. Les expériences de Goethe n'ont pas seulement pour nous une signification de « cause » ou de « moyen » de connaissance. Il peut nous être indifférent qu'elles nous renseignent sur quoi que ce soit de nouveau ou même de connu à propos de la conception de la vie de Goethe ou de la culture du XVIII^e siècle ou encore du développement « typique » d'événements culturels; de même il peut nous être indifférent de savoir qu'elles ont eu *causalement* une influence quelconque sur le développement de Goethe. Tel qu'il est et sans lorgner [*Schielen*] vers des « significations » extérieures qu'il ne renferme pas, le contenu de ces lettres est pour nous un objet d'appréciation [*Bewertung*] dans sa singularité et il le serait même si nous ne connaissions rien du tout de l'auteur. Deux choses nous intéressent ici au premier chef : d'abord le fait que cette « appréciation » s'attache à ce qui dans l'objet est singulier, incomparable, unique et irremplaçable du point de vue littéraire et ensuite le fait (c'est là le deuxième point) que cette évaluation [*Wertung*] de l'objet dans sa singularité individuelle est une raison pour en faire l'objet d'une *méditation* ainsi que d'une élaboration intellectuelle - nous évitons à dessein de parler pour le moment d'élaboration « scientifique » - que nous appelons *interprétation*. Cette « interprétation » (64) peut prendre deux directions presque toujours confondues en fait, qu'il faut cependant distinguer rigoureusement du point de vue logique. Elle peut être et elle est d'abord une *interprétation axiologique* [*Wertinterpretation*], ce qui veut dire qu'elle nous prépare à « comprendre » le contenu « spirituel » de la correspondance en question, par conséquent à expliciter et à élever [246] à la lumière de l'« évaluation » [*Werthen*] articulée ce que nous « sentons » confusément et indistinctement (65). A cet effet, l'interprétation n'est nullement obligée d'émettre ou de « suggérer » elle-même un *jugement de valeur* [*Werturteil*]. Ce qu'elle « suggère » en réalité au cours de l'analyse, ce sont plutôt des *possibilités de rapporter* l'objet à des *valeurs* [*Wertbeziehung*]. En outre, la « prise de position » que l'objet évalué suscite en nous n'a évidemment besoin d'aucun indice positif : par exemple le pédant ordinaire qui stigmatise les mœurs modernes tout comme le moraliste catholique prendront devant les relations entre Goethe et Mme de Stein, même s'ils les « comprennent », une attitude essentiellement négative.

Si nous prenons successivement pour objet de l'interprétation *le Capital* de Karl Marx, *Faust*, le plafond de la chapelle Sixtine, les *Confessions* de Rousseau, les expériences de sainte Thérèse d'Avilla, de Mme Rolland, de Tolstoï, de Rabalais, de Marie Bashkirtseff ou le *Sermon sur la Montagne*, il en résulte une diversité infinie de prises de position « axiologiques » et l'« interprétation » de ces objets, si différents quant à la valeur, possède, à condition qu'elle en vaille la peine et qu'on s'y applique ce que nous présupposons ici pour les besoins de la cause un seul élément commun, de caractère *formel*, qui tend par son *sens* à nous révéler les différents « points de vue » et « points d'application » possibles de l'« évaluation ». Elle n'est en mesure d'octroyer une évaluation précise, seule com-

patible avec la « science », que là où, par exemple à propos de la valeur de la pensée du *Capital* de Marx, des normes entrent en ligne de compte (dans le cas présent celles de la pensée). Mais même dans ce cas une « évaluation » objectivement valable de l'objet (dans notre exemple, l'« exactitude » logique des catégories de Marx) n'est pas une chose qui correspond nécessairement au but d'une « interprétation » et d'ailleurs là où l'on a affaire à des « valeurs culturelles » et non à des « normes » elle constituerait une tâche qui dépasse les limites de l'« interprétation ». Il est loisible à un individu de dénier personnellement, sans aucune absurdité logique ou pratique - car là est la question - toute « validité » aux produits de la culture littéraire et artistique de l'Antiquité ou encore au sentiment religieux contenu dans le *Sermon sur la Montagne*, comme il peut également la refuser à ce mélange de passion ardente et d'ascétisme avec toutes les fines fleurs de la vie poétique que contiennent les lettres à Mme de Stein. Il n'en résulte nullement que cette « interprétation » [247] négative serait de ce fait « dénuée de toute valeur », car elle peut nonobstant et justement pour cette raison lui apporter une « connaissance », au sens où elle élargit comme on dit d'ordinaire sa « vie » intime et son « horizon intellectuel », qu'elle le rend apte à saisir des possibilités et des nuances d'un certain style de vie et à réfléchir sur elles, à développer intellectuellement, esthétiquement et moralement (dans le sens le plus large du mot) par différenciation son propre moi et rendre son « âme » pour ainsi dire plus « sensible aux valeurs ». L'« interprétation » de la création intellectuelle, esthétique et éthique opère ici de la même manière que la précédente et il y a donc autant de raison « légitime » d'affirmer que l'« histoire » est en un certain sens de l'« art » que de désigner les « sciences de l'esprit » comme des disciplines « subjectivantes » [*subjektivierend*]. Mais nous atteignons ici en même temps la limite extrême de ce qu'on peut encore appeler « élaboration réflexive de l'empirique », car il ne s'agit plus d'un « travail historique » au sens logique.

Il est clair que ce qu'Édouard Meyer appelle (à la page 55) « étude philologique du passé » correspond à cette forme d'interprétation qui part des relations par essence *intemporelles* des objets « historiques », c'est-à-dire de leur « validité axiologique » [Wertgeltung], et nous aide à les « comprendre ». C'est ce qu'indique la définition qu'il donne de cet aspect de l'activité scientifique, lorsqu'il déclare à la page 55 qu'elle « transpose les produits de l'histoire dans le présent et les considère pour cette raison statiquement [*zuständlich*] », qu'elle traite son objet « non en devenir ou comme exerçant une action dans l'histoire, mais comme de l'étant » [*seiend*] et le considère par conséquent, à la différence de l'histoire, sous tous ses aspects [*allseitig*]. Il s'agit donc là d'une « interprétation exhaustive des créations singulières », d'abord de la littérature et de l'art, mais elle vise aussi, comme Meyer le dit expressément, les institutions politiques et religieuses, les mœurs et les représentations et « finalement l'ensemble de la culture d'une époque considérée dans son unité ». Il va de soi que cette espèce d'« interprétation » n'a rien de « philologique » dans le sens d'une discipline spécialisée du domaine de la linguistique. En effet, l'interprétation du « sens » littéral d'un objet littéraire et l'« interprétation » de son contenu « idéal » ou de son « sens » entendu comme

une signification orientée d'après des valeurs peuvent en réalité aller de pair aussi souvent que possible et même à bon droit, il n'en reste pas moins vrai qu'elles sont deux procédés fondamentalement différents du point de vue logique. L'une, l'« interprétation » littérale, [248] constitue - moins à cause de la valeur et de l'intensité du travail intellectuel qu'elle exige qu'à cause de son statut logique - le travail préliminaire élémentaire de toutes les formes d'élaboration scientifique et de l'utilisation des « sources ». Considérée du point de vue de l'histoire elle est un moyen technique pour vérifier des « faits » : elle est donc un outil de l'histoire (comme aussi de nombreuses autres disciplines). L'autre, l'interprétation au sens d'une « analyse axiologique » [Wertanalyse] - nous désignerons ainsi *ad hoc* le procédé que nous avons décrit plus haut en dernier lieu ²³ - n'entretient en tout cas pas ce genre de rapports avec l'histoire. Étant donné, que cette forme d'interprétation » n'est orientée ni vers la recherche des faits « causalement » importants pour une connexion historique ni vers l'abstraction d'éléments « typiques » utilisables par la construction d'un concept générique, mais qu'au contraire elle conçoit ses objets « pour eux-mêmes » (au sens où Meyer parle de la « totalité d'une culture » dans son unité, par exemple celle de la civilisation grecque à son apogée) et qu'elle fait prendre conscience de leurs rapports aux valeurs, elle n'entre dans aucune des catégories de la connaissance dont nous avons étudié plus haut les relations directes ou indirectes avec l'« historique ». On ne saurait surtout pas la considérer comme une « science auxiliaire » de l'histoire - au sens où Meyer l'entend de la « philologie » au bas de la page 54 - puisqu'elle envisage son objet à partir de points de vue totalement différents de ceux de l'histoire.

S'il fallait chercher la différence entre ces deux façons de voir uniquement en ce que l'une (l'analyse axiologique) considère ses objets « statiquement » et l'autre (l'« histoire ») comme soumis à un « développement » ou encore en ce que l'une serait une coupe « transversale » et l'autre une coupe « longitudinale » dans le passé, leur opposition n'aurait évidemment : que très peu d'importance. Pour ourdir ses fils (on le voit dans l'œuvre même de Meyer), l'historien est lui aussi obligé de partir de certains points préliminaires « donnés » qu'il présente « statiquement », et au cours de l'exposé il arrive toujours qu'à un moment donné il rassemble les « résultats » du « développement » en un « état » [Zustand] par une sorte de coupe transversale. Meyer ne refusera sans doute pas la qualité d'œuvre « historique » à une description monographique consacrée à la composition sociale de l'*ecclesia* athénienne à une époque [249] déterminée, pour peu qu'elle se propose de contribuer à l'élucidation de la conditionnalité causale et historique de cette assemblée d'une part et de son influence sur l'« état » de la situation politique à Athènes de l'autre. De même Meyer admettra certainement que la différence entre ces deux manières de voir réside dans le fait que le travail « philologique » (au sens d'une « analyse axiologique ») prend le cas échéant et peut-être norma-

²³ Nous l'appelons ainsi essentiellement pour là distinguer de l'interprétation qui n'est que littérale. Le fait qu'on néglige *en réalité* régulièrement cette distinction ne saurait constituer un obstacle à leur séparation *logique*.

lement en considération des faits qui sont *également* importants pour l'«histoire», mais éventuellement aussi *d'autres* qui restent étrangers à l'«histoire», par conséquent des faits qui 1) ne sont pas eux-mêmes des anneaux d'une chaîne causale historique, et qui 2) ne sauraient non plus être utilisés comme des moyens de connaissance des faits de la première catégorie, bref qui n'ont en général avec l'«historique» aucun des rapports que nous avons examinés jusqu'ici. Quels peuvent être ces autres rapports ? Ou bien faudrait-il admettre que l'analyse axiologique serait étrangère à toute relation avec la connaissance historique, quelle qu'elle soit ?

Pour faire progresser la discussion revenons à notre exemple des lettres à Mme de Stein et ajoutons-y à titre de second exemple le *Capital* de Karl Marx. Ces deux oeuvres peuvent manifestement devenir non seulement l'objet d'une «interprétation» littérale, que nous laisserons cependant hors de propos, mais aussi d'une interprétation au sens de l'«analyse axiologique» qui nous aide à «comprendre» les rapports aux valeurs contenus dans ces oeuvres; ce qui veut dire qu'on analyse et interprète «psychologiquement» les lettres à Mme de Stein de la même façon qu'on interprète *Faust* ou encore qu'on examine la somme d'idées du *Capital* de Marx et qu'on expose ses relations *idéelles* - et non historiques - avec d'autres systèmes de pensées qui débattent *les mêmes problèmes*. A cet effet, l'«analyse axiologique» traite d'abord ses objets, suivant la terminologie de Meyer, d'une manière «statique», ce qui veut dire plus exactement : elle part de leur qualité particulière de «valeur», indépendamment de toute signification purement historique et *causale*, pour autant que cette «valeur» se situe au-delà de l'historique. Reste à savoir si elle se confine dans ce rôle. Bien sûr que non ! Et cela aussi bien dans le cas d'une interprétation des lettres de Goethe que de celle du *Capital*, de *Faust*, de *l'Orestie* ou des peintures de la Chapelle Sixtine. En effet, elle est obligée de se rappeler, ne serait-ce que pour atteindre son propre but, que cet objet idéal de valeur a été conditionné historiquement, que de nombreuses nuances et tournures de la pensée et du sentiment restent «incompréhensibles» tant [250] qu'on ne connaît pas les conditions générales, par exemple le «milieu social» et les circonstances tout à fait concrètes des journées au cours desquelles Goethe a écrit ces lettres ou tant qu'on néglige la situation et les problèmes qui se posaient à l'époque où Marx écrivait son oeuvre, ainsi que l'évolution de sa pensée. Le succès de l'«interprétation» exige un examen *historique* approfondi des conditions dans lesquelles ces lettres ont vu le jour, aussi bien en ce qui concerne les conditions les plus modestes que les plus vastes de la vie personnelle et domestique de Goethe, mais également de l'ensemble de la vie culturelle du monde «environnant» au sens le plus large du terme, en tant qu'il a eu une signification *causale* quant au caractère particulier de ces lettres - c'est-à-dire qu'il a eu une influence au sens de Meyer. En effet, la connaissance de toutes ces conditions causales nous aide à «comprendre» la constellation psychique qui a donné nais-

sance à ces lettres et du même coup les lettres elles-mêmes²⁴ [251], tout vrai qu'il est par ailleurs que l'« explication » causale prise en elle-même et pratiquée à la Düntzer (67) n'apporte ici comme partout ailleurs que des « renseignements fragmentaires ». Il va de soi que l'interprétation que nous avons appelée « analyse axiologique » est le guide de l'autre, de celle qui est « historique », c'est-à-dire causale. La première révèle les éléments « valorisés » de l'objet dont l'explication causale constitue le problème de la seconde ou encore l'« analyse axiologique » crée les points de départ où se noue la régression causale et lui procure les « points de vue » déterminants sans lesquels elle ne pourrait que se diriger vers

²⁴ Sur ce point Voßler apporte malgré lui son témoignage quand il fait l'analyse d'une fable de La Fontaine dans son ouvrage aussi brillant du point de vue du style qu'intentionnellement partial, *Die Sprache als Schöpfung und Entwicklung* (Heidelberg 1905, p. 84). La seule tâche légitime de l'interprétation « esthétique » consiste à son avis (comme chez B. Croce dont il est proche) à prouver que la création littéraire est une « expression » adéquate et dans quelle mesure elle l'est. Il ne peut cependant s'empêcher de se référer à des particularités « psychiques » tout à fait concrètes de La Fontaine (p. 93) et même par-delà à avoir recours au « milieu » et à la « race » (p. 94). Il n'est pas possible de saisir pourquoi l'imputation causale ainsi que l'explication du développement qui fait également et sans cesse appel à des concepts généralisants (nous y reviendrons plus loin) devraient être abandonnées, ni pourquoi elles deviendraient inutiles pour l'interprétation à l'endroit où l'esquisse devient vraiment la plus attrayante et la plus instructive. Quand Voßler en vient à répudier à nouveau les concessions qu'il venait de faire en prétextant qu'il n'accepte la conditionnalité « spatiale » et « temporelle » qu'à propos de la « matière » (p. 95) et déclare que la « forme esthétique », qui serait seule essentielle, est une « libre création de l'esprit », il ne faut pas oublier qu'il adopte une terminologie voisine de celle de Croce : la notion de « liberté » devient l'équivalent de celle de « conformité aux normes », la forme étant considérée, suivant l'opinion de Croce, comme l'expression *exacte* et comme telle identique à la *valeur* esthétique. Cette terminologie est discutable parce qu'elle suscite une confusion entre « être » et « norme ». Le grand mérite du brillant ouvrage de Voßler consiste en ce que, face aux glottologues et aux linguistes positivistes, il met à nouveau l'accent avec force sur les points suivants :

1) qu'à côté de la physiologie ou de la psychologie du langage, des « recherches historiques » et des études sur les lois phonétiques il existe une autre tâche scientifique entièrement autonome qui consiste en l'interprétation des « valeurs » et des « normes » des œuvres littéraires et

2) que la *compréhension* personnelle et l'expérience individuelle de ces valeurs et normes sont une présupposition indispensable de l'interprétation causale du développement et de la conditionnalité de la création intellectuelle, du moment que le créateur d'une production littéraire ou de l'expression valable les « vit par expérience ». Toutefois il faut bien remarquer que dans ce dernier cas, où elles sont des *moyens* de la connaissance *causale* et non des *étalons de valeur*, elles entrent en ligne de compte du point de vue *logique* [251] non pas à titre de « normes », mais au contraire à celui de pure facticité, en tant qu'elles constituent des contenus empiriques « possibles » d'un *devenir* « psychique », en principe pas autrement que l'illusion d'un paralytique. Je crois que la terminologie de Voßler comme aussi celle de Croce qui tend sans cesse à la confusion logique entre « évaluation », et « explication » et à la négation de l'autonomie de cette dernière atténue la force persuasive de l'argumentation. Les tâches du travail purement empirique sont et continuent à rester absolument autonomes à la fois du point de vue logique et du point de vue pratique, à côté de celle que Voßler désigne par le nom d'« esthétique ». Le fait qu'on désigne actuellement l'analyse causale par le terme de « psychologie collective » ou même par celui de « psychologie » tout court, n'est que la conséquence d'une terminologie en vogue, mais finalement cela ne change rien à la légitimité positive de cette manière d'étudier les choses (66).

une étendue sans bornes. Il peut arriver - et nombreux sont ceux qui estiment - qu'il n'est vraiment pas besoin de mettre en oeuvre tout cet appareil du travail historique pour donner une « explication » historique d'une série de « lettres d'amour », si sublimes soient-elles. Bien sûr ! Mais on peut dire la même chose, si irrespectueux que cela paraisse, du *Capital* de Karl Marx et en général de *tous* les objets du travail historique. La connaissance des matériaux dont Marx s'est servi pour construire son oeuvre ou encore des éléments qui ont conditionné la genèse de sa pensée, de même que toute connaissance historique de la constellation du pouvoir politique actuel ou du développement caractéristique de l'État allemand, peuvent paraître entièrement fades et vides ou du moins secondaires et même dénuées de sens lorsqu'on s'en occupe pour elles-mêmes ; la logique ou l'expérience scientifique ne sauraient le contester, ainsi que Meyer en convient expressément lui-même, d'une manière, il est vrai, quelque peu désinvolte.

Il vaut la peine pour notre dessein de nous arrêter encore quelques instants à l'essence *logique* de cette « analyse axiologique ». On a cherché à interpréter et à réfuter pour de bon l'idée [252] très clairement développée par Rickert, suivant laquelle la construction de l'« individu historique » est conditionnée par un « rapport aux valeurs », en « alléguant » que ce rapport est identique à une subsumption sous des *concepts* généraux ²⁵. Ce serait les concepts comme ceux d'« État », de « religion », d'« art » et autres de ce genre qui constitueraient les « valeurs » en question, et le fait que l'histoire y « rapporte » ses objets et se procure ainsi des « points de vue » spécifiques ne présenterait - y ajoutent certains - aucune différence avec la manière propre d'analyser les « aspects chimiques, physiques » etc., des événements dans les sciences de la nature ²⁶. Ce sont là de curieux malentendus à propos de ce que l'on entend et qu'il est seul possible d'entendre sous la notion de « rapport aux valeurs ». Un « jugement de valeur » immédiat sur un objet concret ou bien l'exposé théorique de ses rapports aux valeurs « possibles » ne signifient tout de même pas que je les subsume sous un concept générique déterminé, par exemple sous celui de « lettres d'amour », de « formation politique » ou de « phénomène économique ». Au contraire, le « jugement de valeur » signifie que je « prends position » de façon concrète et déterminée face à la singularité concrète de l'objet. Et les sources subjectives de ma prise de position, de mes « points de vue axiologiques » déterminants, ne constituent quand même pas un « concept », ni à plus forte raison un « concept abstrait », mais un « sentir » et un « vouloir » entièrement concrets, de nature et de composition totalement individuelles ou encore, le cas échéant, la conscience d'un « devoir » [Sollen] absolument concret lui aussi. Si je passe maintenant du stade de l'appréciation immédiate de l'objet à celui de la réflexion théorique et interprétative des « rapports de

²⁵ Voir Schmiedler dans les *Oswalds Annaleen der Naturphilosophie*, III, p. 24 (68).

²⁶ A mon grand étonnement je lis aussi des remarques analogues chez Franz Eulenburg dans l'*Archiv für Sozialwissenschaft*. Sa polémique contre Rickert et « ses amis » (?) n'est possible à mon avis que parce qu'il *exclut* de ses considérations l'objet qu'il s'agit justement de soumettre à l'analyse logique, à savoir l'« histoire ».

valeur » possibles, c'est-à-dire si je transforme ces objets en « individualités historiques », cela signifie que je prends moi-même conscience et je fais prendre conscience aux autres, *par le moyen de l'interprétation*, de la forme concrète, singulière et en dernière analyse *unique* des « idées » (utilisons pour le moment ce terme emprunté à la métaphysique) dans lesquelles la structure politique en question (par exemple l'« État » au temps de Frédéric le Grand) ou [253] la personnalité en question (par exemple celle de Goethe ou de Bismarck) ou l'œuvre littéraire en question (par exemple *le Capital* de Marx) se sont « incarnées » et « accomplies ». Et, si l'on écarte le langage métaphysique toujours dangereux et par ailleurs superflu, on peut aussi formuler les choses ainsi: cela signifie que je développe sous une forme articulée les points d'application des « attitudes évaluatives » *possibles* que le segment en question de la réalité révèle et à cause desquels il prétend à une *signification plus ou moins universelle* - qu'il faut distinguer rigoureusement de sa « signification » causale.

Le Capital de Marx partage la qualité de « production littéraire » avec les combinaisons d'encre et de papier du catalogue hebdomadaire des éditions Brockhaus et ce qui fait qu'à nos yeux il est une individualité « historique », ce n'est tout de même pas son appartenance au genre dit « produits littéraires », mais au contraire le « contenu d'idées » absolument unique que *nous y trouvons* consigné. De même le bourgeois du *Café du Commerce* en vidant le soir son bock de bière partage la qualité d'« événement politique » avec le complexe de papiers imprimés et écrits, de parlottes, d'exercices sur un champ de manoeuvre, de pensées intelligentes, mais aussi extravagantes de nos princes, diplomates, etc., que nous réunissons dans le tableau de pensée singulier dit « Empire allemand », parce que nous lui attribuons un « intérêt historique » déterminé, qui pour « nous » est absolument unique et lié à d'innombrables « valeurs » (qui ne sont pas toutes d'ordre « politique »). Penser que l'on pourrait exprimer la « signification » d'un contenu de cette sorte (par exemple celui d'un objet comme *Faust* d'après ses « rapports aux valeurs ») possibles, ou autrement dit, le *contenu d'intérêt* que nous portons à une individualité historique) par un concept générique, est visiblement absurde. En effet, l'impossibilité d'épuiser la richesse du « contenu » de ces objets en motifs susceptibles d'accrocher notre intérêt constitue justement la caractéristique de l'individualité de « premier » rang. Certes, nous cherchons parfois à classer certaines orientations « importantes » du rapport aux valeurs historiques et nous faisons ensuite de cette classification la base de la division du travail dans les sciences de la culture, mais cela ne change évidemment rien au fait qu'il ²⁷ [254] serait tout aussi extraordinaire de penser qu'une « valeur » ayant une « signification générale » (= universelle) puisse devenir un concept « univer-

²⁷ Lorsque je me penche sur les *conditions* économiques et sociales de la formation d'une « expression » concrète du christianisme ou de la poésie chevaleresque provençale, je ne fais pas du tout de ces manifestations [254] des phénomènes qui n'ont de « valeur » qu'en vertu de leur *signification* économique. La manière dont les différents savants ou les diverses disciplines traditionnellement séparées délimitent leur « domaine » pour des raisons purement techniques relevant de la division du travail n'a évidemment ici aucune importance logique.

sel » (= général) que de croire que l'on pourrait exprimer la vérité en *une seule* proposition ou accomplir la morale en *un seul* acte ou incarner le beau en *une seule* oeuvre.

Mais revenons à Édouard Meyer et à ses efforts pour serrer de plus près le problème de la « signification » historique. Les réflexions que nous venons de faire nous ont, en effet, éloigné de la sphère des problèmes méthodologiques pour nous amener à effleurer ceux de la philosophie de l'histoire. Au niveau d'une réflexion qui se maintient strictement sur le terrain de la méthodologie il n'y a pas d'autre manière de justifier la sélection de certains éléments *singuliers* pour en faire l'objet d'une étude historique que celle qui procède par référence à la présence effective d'un intérêt correspondant. A ce niveau où l'on ne s'occupe pas du *sens* de cet intérêt, le rapport aux valeurs ne saurait effectivement signifier davantage. Aussi Meyer se rassure-t-il, à juste titre d'ailleurs si l'on se place à ce point de vue, en estimant que l'existence de cet intérêt, si médiocre soit-il, suffit à l'histoire. Cependant certaines obscurités et contradictions dans ses explications montrent avec suffisamment de netteté combien fâcheuse est l'absence d'une orientation de sa réflexion en fonction de la philosophie de l'histoire.

« La sélection (en histoire), dit Meyer à la page 37, se fonde sur *l'intérêt historique que le présent* trouve à un effet ou à un résultat du développement, de sorte qu'elle éprouve le besoin de suivre la trace des éléments qui l'ont produite. » Et un peu plus loin, à la page 45, il interprète cette phrase en disant que l'« historien trouve *en lui-même* les problèmes qui lui permettent d'aborder sa matière ». Ces affirmations s'accordent entièrement avec ce que nous avons dit; en outre, il s'agit là du seul sens exact qu'il est possible de donner à la déclaration de Meyer (que nous avons critiquée plus haut) disant qu'en histoire on « remonte de l'effet à la cause ». Il n'est [255] donc pas question comme il le croit qu'il existe une manière propre à l'histoire de manier le concept de causalité, car les « causes historiquement significatives » sont uniquement celles que la régression, partant d'un segment de la culture auquel on « attribue une valeur », doit nécessairement accueillir comme élément indispensable en soi : il s'agit de ce qu'on a appelé le principe de « dépendance téléologique », encore que cette notion soit bien équivoque. Se pose alors la question : le point de départ de la régression causale doit-il toujours être un élément du *Présent*, comme Meyer le laisse entendre si on se fie au texte que nous venons de citer ? En réalité, Meyer n'a pas de position bien définie sur ce point. On constate, comme l'ont déjà montré toutes nos explications, que manque surtout chez lui une indication claire de ce qu'il entend au fond par « efficacité historique ». En effet, suivant les objections qui lui ont été faites par d'autres, si on admet que seul « ce qui exerce une influence » [*was wirkt*] trouve place dans l'histoire, on ne peut échapper, quel que soit le sujet de l'exposé historique, par exemple son *Histoire de l'Antiquité*, à la question cardinale suivante : quel état *final* [*Endzustand*] et quels éléments de cet état faut-il prendre pour base au titre d'effet provoqué [*Bewirkte*] par le développement. historique à décrire et par conséquent pour décider quels sont les faits à éliminer comme historiquement

insignifiants parce qu'ils n'ont eu aucune « signification » causale démontrable pour aucun des éléments de cet état final ? Certaines expressions de Meyer pourraient nous faire accroire que la situation objective de la « civilisation » contemporaine - je résume très rapidement - serait en réalité déterminante. N'entreraient donc dans une *Histoire de l'Antiquité* que les faits dont l'influence aurait encore *de nos jours* une signification causale pour notre condition actuelle d'ordre politique, économique, social, religieux, éthique, scientifique et autres aspects de notre vie culturelle, donc ceux dont nous percevons encore directement l'« action » dans notre monde contemporain (voir p. 37), tandis qu'un autre fait aurait beau avoir eu une signification absolument fondamentale pour la *structure particulière* de la civilisation antique, il n'aurait absolument aucune importance (voir au bas de la page 48). Si Meyer se mettait à appliquer pour de bon ce principe, son oeuvre finirait par se réduire à presque rien - je pense par exemple au volume qu'il a consacré à l'Égypte - sans compter que beaucoup de personnes n'y trouveraient plus ce qu'elles attendent d'une histoire de *l'Antiquité*.

Au haut de la page 37 il laisse cependant une autre porte de sortie en écrivant : « Nous pouvons également être instruits de ce qui a été historiquement efficace [256] au contact du passé, en tant que nous *imaginons* un de ses moments comme présent. » Dans ce cas on peut, bien entendu, partir de n'importe quel point de vue et introduire par l'imagination n'importe quel élément de la civilisation à titre de facteur « efficace », mais alors la délimitation que Meyer voulait précisément établir s'effondre. Malgré tout, se poserait toujours la question suivante : quel est l'élément qu'une histoire de l'Antiquité choisit comme critère de sélection pour déterminer ce qui est important aux yeux d'un historien ? En adoptant la façon de voir de Meyer, il faudrait admettre un « état final de l'histoire de l'antiquité », c'est-à-dire une coupure [*Einschnitt*] qui passerait pour le « moment final » approprié. Mais quel est-il ? Le règne de l'empereur Romulus ou celui de Justinien où peut-être plus probablement celui de Dioclétien ? En ce cas, tout ce qui est « caractéristique » de cette période *terminale*, de cet « âge de vieillesse » de l'Antiquité entrerait incontestablement et intégralement dans la description comme figurant son dénouement, puisque ces caractéristiques formeraient justement l'objet de l'explication historique ; y entreraient en outre, avant toute autre chose, tous les faits qui ont été causalement essentiels (efficaces) dans ce processus de « vieillissement ». Par contre, il faudrait éliminer d'un exposé consacré par exemple à la civilisation grecque tout ce qui en ce temps-là (à l'époque de l'empereur Romulus ou de Dioclétien) n'exerçait plus aucune « influence culturelle ». Étant donné l'état de la littérature, de la philosophie et en général de la civilisation à cette époque, il faudrait exclure une partie terriblement importante de ce qui a en général « du prix » à nos yeux dans une Histoire de l'Antiquité. Heureusement nous n'avons pas à en déplorer l'absence dans l'oeuvre même de Meyer.

Une histoire de l'Antiquité qui se proposerait de ne retenir que ce qui a exercé une influence *causale* sur une *quelconque* époque postérieure apparaîtrait - surtout si l'on regarde les événements politiques comme la véritable épine dorsale de

l'historique - comme tout aussi vide qu'une « histoire de Goethe » qui, suivant l'expression de Ranke, « médiatiserait » cet auteur au profit de ses épigones, c'est-à-dire qui ne retiendrait parmi les éléments de l'originalité de Goethe et parmi les manifestations de sa vie que ceux qui ont continué à « avoir une influence » dans la littérature. Sur ce point la « biographie » scientifique n'est en principe pas différente des autres genres historiques délimités d'une autre manière. La thèse de Meyer se révèle donc inapplicable dans [257] la formulation qu'il lui a donnée. Mais peut-être existe-t-il là aussi une issue permettant de lever la contradiction entre sa théorie et sa pratique. Nous avons déjà rencontré chez lui l'idée que l'historien trouve ses problèmes « en lui-même », à quoi il ajoute cette remarque : « Le présent de *l'historien* est un facteur que l'on ne saurait éliminer d'aucun exposé historique. » Faudra-t-il en conclure que l'on se trouverait déjà en présence de l'« efficacité » qui confère à un fait sa qualité « historique » tout simplement parce qu'un historien moderne *s'intéresse* à la singularité d'un événement parce qu'il s'est produit ainsi et non pas autrement [*so-und-nicht-anders-Gewordensein*] et qu'il parvient de cette manière à y intéresser son lecteur ? En réalité les explications de Meyer confondent manifestement (d'une part p. 36 et de l'autre pp.37 et 45) deux concepts différents du « fait historique » : d'un côté les éléments de la réalité qui sont pour ainsi dire « évalués pour eux-mêmes » à titre d'objets qui suscitent notre *curiosité* en vertu de leur singularité concrète; de l'autre côté les éléments appelés « causes », c'est-à-dire historiquement « efficaces » au sens de Meyer, que notre besoin de comprendre la conditionnalité historique des éléments « évalués » de la réalité rencontre au cours de la régression causale. On peut appeler les premiers des individualités historiques, les seconds des causes (réelles) historiques ou encore les distinguer à la façon de Rickert en désignant les uns comme des faits historiques « primaires » et les autres comme des faits historiques « secondaires » (69). Il ne nous est évidemment possible de limiter strictement une description historique aux seules « causes » historiques, c'est-à-dire aux faits « secondaires » de Rickert ou « efficaces » de Meyer, qu'à la condition d'avoir préalablement établi de manière univoque quelle est l'individualité historique qui fera exclusivement l'objet de l'explication causale.

Quelle que soit l'immensité de l'objet primaire qu'on a choisi - prenons comme exemple l'état actuel de l'ensemble de la « civilisation moderne », c'est-à-dire la civilisation chrétienne, capitaliste et constitutionnaliste qui, de l'Europe, « rayonne » sur le monde entier, par conséquent un agrégat formidable de « valeurs culturelles » que l'on considère comme telles sous les « points de vue » les plus divers - la régression causale qui se propose de l'« expliquer » historiquement sera obligée de négliger, surtout si elle remonte jusqu'au Moyen Âge et à l'Antiquité, une quantité énorme d'objets, parce que, au moins en partie, ils ne sont pas causalement importants. Pourtant les objets ainsi négligés peuvent éveiller [258] considérablement notre curiosité « évaluative » « pour eux-mêmes » et donc devenir à *leur tour* des « individualités historiques » qui appellent de leur côté une nouvelle régression causale « explicative ». Il faut bien entendu convenir que dans ce cas la curiosité « historique » reste spécifiquement médiocre, en rai-

son de l'absence d'une signification causale relativement à une histoire universelle de la civilisation *contemporaine*. Le développement de la civilisation des Incas et des Aztèques n'a laissé - proportionnellement - qu'une quantité vraiment infime de traces historiquement importantes, si bien qu'une histoire universelle de la genèse de la civilisation *contemporaine* dans le sens où Meyer l'entend, peut éventuellement se permettre de les passer sous silence sans aucun inconvénient. S'il en est ainsi - ce n'est qu'une présupposition de notre part - tout ce que nous savons du développement de ces civilisations n'entrera en ligne de compte *en premier lieu* ni comme « objet historique » ni comme « cause historique », mais essentiellement comme moyen de connaissance en vue de la construction de concepts théoriques de la culture. En ce dernier cas, elles auront par exemple un intérêt positif pour la construction du concept de féodalité dont elles seront un exemplaire spécifique et unique ou bien négatif en tant qu'elles serviront à délimiter certains concepts que nous utilisons dans l'histoire de la civilisation européenne par opposition aux contenus hétérogènes de ces autres civilisations, et on saisira ainsi génétiquement avec plus de rigueur, grâce à la méthode comparative, la singularité historique du développement de la civilisation européenne (70). Il en est naturellement de même des éléments de la civilisation antique que Meyer devrait rayer d'une histoire de l'Antiquité orientée d'après l'état de la civilisation contemporaine, s'il voulait être conséquent avec lui-même, puisqu'ils n'ont pas été historiquement « efficaces ». Toutefois, en ce qui concerne les Incas et Aztèques, on ne saurait malgré tout exclure logiquement ni pratiquement la possibilité d'attribuer à certains contenus singuliers de leur civilisation le caractère d'une « individualité » historique, ce qui veut dire qu'ils peuvent devenir l'objet d'une analyse « interprétative » relativement à leurs « rapports aux valeurs », mais aussi d'une recherche « historique », de sorte que la régression causale s'interrogera sur certains faits du développement de ces civilisations qui deviendront par rapport à cet objet des « causes » historiques.

Lorsqu'un historien compose une histoire de l'Antiquité, ce serait une lourde méprise de croire qu'elle ne contiendrait que des faits qui ont exercé causalement une « action » sur la civilisation contemporaine, parce qu'elle ne traite que de faits qui nous semblent significatifs, soit sous leur aspect « primaire » en tant qu'on les « évalue » comme des « individualités historiques », soit sous leur aspect « secondaire » en tant qu'ils ont une importance causale (relativement aux « individualités » précédentes ou à d'autres), donc en tant qu'ils sont des « causes » [259]. C'est notre *intérêt* orienté d'après des « valeurs » et non pas seulement la relation causale positive entre notre civilisation présente et celle des Grecs qui conditionne les limites du champ des valeurs culturelles déterminantes pour une histoire de la civilisation grecque. Ainsi, l'époque que nous considérons la plupart du temps - par une évaluation d'ailleurs entièrement « subjective » - comme constituant l'« apogée » de la civilisation grecque, celle qui va à peu près d'Eschyle à Aristote, occupera sa place dans toute histoire de l'Antiquité, y compris celle de Meyer, en vertu de la « valeur intrinsèque » de ses contenus culturels. Cette situation ne saurait se modifier que si, dans un quelconque avenir, nous ne trouverions

plus dans les oeuvres culturelles de cette époque qu'un « rapport » immédiat « aux valeurs » qui serait tout aussi faible que celui que nous trouvons actuellement dans un « chant » ou dans une « conception du monde » d'une peuplade de l'intérieur de l'Afrique, qui ne suscite notre intérêt qu'en tant que représentant d'un genre, donc comme moyen pour la construction des concepts ou comme « cause » (71).

Le seul sens qu'il est possible de donner au concept d'« efficacité » de Meyer entendu comme critère de l'« historique » réside dans le fait que, en tant qu'hommes de notre temps, nous possédons des « rapports aux valeurs », peu importe lesquels, permettant de « caractériser » [Ausprägung] la singularité des contenus de la civilisation antique. On voit par contre combien le concept d'« efficacité » tel que Meyer l'entend est un assemblage d'éléments hétérogènes en considérant la manière dont il motive la curiosité spécifique que l'histoire porte aux peuples « civilisés ». « Celle-ci se fonde, estime-t-il (à la page 47), Sur le fait que ces peuples et ces civilisations ont eu une influence infiniment plus considérable que les autres et continuent à l'exercer sur le présent. » Cette remarque est incontestablement exacte, mais elle n'est aucunement la seule raison de l'intérêt déterminant que nous portons à leur signification comme objet historique, et l'on ne peut notamment pas en déduire que cet intérêt devient d'autant plus fort que, comme Meyer le dit (au même endroit), « ils (les peuples civilisés) sont plus avancés ». En effet, la question de la « valeur intrinsèque » d'une civilisation que l'on amorce ici n'a rien à voir avec celle de son « influence » historique. Édouard Meyer confond ici « ce qui a une valeur » avec « ce qui est causalement important ». Si exact qu'il soit sans restriction aucune que toute « histoire » s'écrit en partant de points de vue fondés sur des intérêts axiologiques [*Wertinteressen*] du *temps présent* et que par conséquent chaque à la matière historique, puisque *l'intérêt* change sous l'influence. des idées de valeur, il est cependant tout aussi certain que cette curiosité peut attribuer une « valeur » et le caractère d'« individualité » historique à des éléments d'une civilisation « morte », c'est-à-dire à des éléments auxquels aucun facteur de la civilisation [260] contemporaine ne se laisse rapporter par la régression *causale*. Cela est vrai d'objets mineurs comme les lettres à Mme de Stein aussi bien que d'objets plus considérables comme les éléments de la civilisation grecque dont l'influence sur la civilisation contemporaine ne se fait plus sentir depuis longtemps. Nous l'avons vu, Meyer le concède lui-même, sans pourtant en tirer les conséquences, lorsqu'il admet (p. 47) qu'il est possible d'« imaginer » comme présent un moment du *passé* – encore que suivant les remarques faites au milieu de la page 55, seule la « philologie » pourrait au fond le faire. En vérité il reconnaît précisément par là que les éléments d'une civilisation « morte » peuvent également devenir des objets historiques, sans égards pour la présence d'une « influence » qui serait encore sensible de nos jours, et que par conséquent les valeurs « caractéristiques » propres à l'Antiquité par exemple peuvent elles aussi, être déterminantes pour la sélection des faits et l'orientation du travail historique dans une histoire de l'Antiquité. - Mais il y a plus.

Lorsque, pour expliquer que le *présent* ne devient pas objet de l' « histoire », Meyer invoque exclusivement la raison que l'on ne sait pas encore et que l'on ne peut pas encore savoir quels en sont les éléments qui se révéleront comme « efficaces » dans l'avenir, il est certain que cette allégation concernant la non-historicité [*Ungeschichlichkeit*] (subjective) du présent est pertinente, du moins dans certaines limites. C'est seulement l'avenir qui décidera définitivement de la signification *causale* des événements du présent, à titre de « causes ». Ce n'est pourtant pas le seul aspect du problème, même si comme ici l'on fait naturellement abstraction des éléments extérieurs, comme l'absence de sources, par exemple d'archives, etc. Non seulement le présent immédiat n'est pas encore devenu une « cause » historique, mais il n'est pas non plus une « individualité » historique, pas plus qu'une « expérience vécue » [*Erlebnis*] n'est objet du savoir empirique à l'instant où elle s'accomplit « en moi » ou « autour de moi ». Toute « évaluation » historique implique, pour nous exprimer ainsi, un moment « contemplatif » : elle ne contient pas seulement ni en premier lieu le *jugement de valeur* immédiat du « sujet » qui prend position, mais son contenu essentiel est, comme nous l'avons vu, un savoir de « rapports aux valeurs » *possibles*; elle présuppose donc, au moins théoriquement, la faculté de changer de « point de vue » à l'égard de l'objet. On exprime d'ordinaire cela en disant qu'il faut tout d'abord trouver une attitude « objective » [261] à l'égard de l'expérience vécue avant qu'elle ne devienne « objet de l'histoire », -ce qui précisément ne signifie pas en l'occurrence qu'elle exerce une « action » causale.

Nous n'avons pas l'intention de prolonger ici la discussion sur le rapport entre « vécu » et « savoir » ; il suffit que ces longues considérations indiquent clairement non seulement que la définition de Meyer du concept de l' « historique » par l' « action efficace » n'est pas satisfaisante, mais aussi pourquoi elle ne l'est pas. Ce qui y fait surtout défaut, c'est la distinction logique entre l'objet historique « primaire » ou individualité culturelle qu'on « évalue » et à laquelle s'attache l'intérêt que nous prenons à « expliquer » causalement son développement et les faits historiques « secondaires » auxquels la régression causale impute la structure singulière de l' « individualité » qu'on a « évaluée ». On fait cette imputation avec l'intention de prouver en principe sa validité « objective » comme vérité d'expérience d'une manière aussi absolue que celle de n'importe quelle autre connaissance d'expérience en général, et seule l'abondance plus ou moins grande des matériaux tranche la question nullement logique mais pratique de la possibilité d'atteindre ce but, à l'instar de ce qui se passe dans le domaine de l'explication d'un événement concret de la nature. Ce qui est « subjectif » au sens déterminé que nous ne discuterons pas une nouvelle fois, ce n'est pas la détermination des « causes » historiques de l'objet donné à expliquer, mais la délimitation [*Abgrenzung*] de l'« objet » historique, de l' « individualité » elle-même car en cette matière la décision appartient aux « rapports aux valeurs » dont la « conception » est soumise aux variations historiques. En conséquence il est d'un côté inexact de croire avec Meyer (à la page 45) que nous ne sommes jamais capables de parvenir à une

connaissance « absolue et inconditionnellement valable » de quoi que ce soit en histoire : cette affirmation n'est pas justifiée en ce qui concerne les « causes », - et de l'autre côté il est tout aussi inexact de dire qu'il n'en va pas « autrement » de la validité de la connaissance dans les sciences de la nature que de celle de la connaissance historique : cette affirmation ne se justifie pas dans le cas des « individualités » historiques, c'est-à-dire à propos de la manière dont les valeurs » jouent un rôle en histoire et de la modalité de ces valeurs (peu importe comment on conçoit la « validité » de ces « valeurs » comme telle, puisqu'en tout état de cause elle reste en principe différente de la validité d'une relation causale entendue comme vérité expérimentale, même si d'aventure il fallait concevoir philosophiquement les deux comme également liées en dernière analyse à des normes). Car les « points de vue » orientés d'après des « valeurs » [262], sous lesquels nous considérons les objets de la culture et grâce auxquels ceux-ci deviennent en général des objets de la recherche historique, sont variables, et puisqu'ils le sont et aussi longtemps qu'ils le seront, des « faits » sans cesse nouveaux deviennent historiquement « essentiels » d'une manière sans cesse nouvelle - en supposant toujours que les « sources » restent les mêmes, ce qu'il est indispensable d'admettre lorsqu'il s'agit de discussions d'ordre logique. Cette sorte de conditionnalité par des « valeurs subjectives » reste en tout cas étrangère aux sciences de la nature qui tendent vers le modèle de la mécanique et elle constitue précisément l'opposition spécifique entre l'histoire et les sciences de la nature.

Résumons-nous. Dans la mesure où l'« interprétation » d'un objet, est, dans le sens courant du terme, une interprétation « philologique », du « sens littéral par exemple », elle constitue à l'usage de l'histoire un travail préliminaire technique. Dans la mesure où elle analyse « interprétativement » ce qu'il y a de caractéristique dans la particularité de certaines époques culturelles, de certaines personnalités ou de certains objets singuliers (une oeuvre d'art, un objet littéraire), elle est au service de la construction historique des concepts. Considérée du point de vue de la logique elle joue alors ou bien le rôle d'auxiliaire, en tant qu'elle contribue à connaître *causalement* certains éléments significatifs d'un ensemble historique concret comme tel ou bien inversement celui de direction et d'orientation, en tant qu'elle interprète selon les « rapports aux valeurs » possibles le contenu d'un objet - Faust, *l'Orestie* (72), le christianisme d'une époque déterminée, etc., et elle pose ainsi au travail historique des « tâches », c'est-à-dire elle en devient la *Présupposition*. Le concept de la « civilisation » d'un peuple ou d'une époque concrète, celui du « christianisme », de Faust, mais aussi par exemple - chose que l'on oublie trop facilement - le concept d'« Allemagne », etc. sont des *concepts de valeur* singuliers en tant qu'ils constituent l'objet d'un travail *historique*, en tant qu'ils sont formés par des rapports à des idées de valeur.

Attachons-nous enfin à cette question : quand nous prenons pour objet d'une analyse les « évaluations » grâce auxquelles nous abordons les faits, nous nous engageons, suivant le but de notre étude, ou bien dans la voie de la *philosophie* de l'histoire ou bien dans celle de la psychologie de la curiosité historique. Et, si par

contre nous soumettons à une « analyse axiologique » un objet concret, c'est-à-dire si nous « interprétons » sa particularité pour en pénétrer « par suggestion » ses « évaluations » possibles ou que nous nous proposons, comme on dit [263] d'ordinaire (d'une façon très incorrecte) de « revivre » [*Nacherleben*] une oeuvre culturelle, nous n'avons pas *encore* accompli un travail historique. C'est là ce qu'il y a de vrai dans la formulation de Meyer. Toutefois ce moment constitue la *forma formans* absolument indispensable de l'« intérêt » historique que nous portons à un objet, de son élaboration conceptuelle « primaire » en « individualité » et enfin du travail causal en histoire qui devient dès lors possible et acquiert un sens. Il se peut que dans la plupart des cas - comme cela arrive au départ de toute « histoire » des communautés politiques, principalement de celle de l'État dont on est membre - les évaluations de la vie courante inculquées par l'éducation aient déjà donné sa forme à l'objet et pavé de préjugés les avenues du travail historique, de sorte que l'historien peut croire qu'en abordant l'étude de ces objets « solidement établis » qui apparemment - je dis bien apparemment et suivant l'usage ordinaire - n'ont plus besoin d'une interprétation axiologique spéciale, il se trouve dans son « véritable » domaine. Toutefois, dès qu'il cherche à quitter la grand'route pour obtenir des vues nouvelles et profondes sur la « nature politique particulière » d'un État ou d'un génie politique, il est alors obligé, du point de vue logique, de procéder exactement comme un interprète de Faust. Meyer a parfaitement raison de dire que là, où l'analyse *reste au* stade d'une « interprétation » de la valeur intrinsèque de l'objet, où l'on néglige le travail de l'imputation causale et où l'on évite de poser la question de la « signification » causale de cet objet par rapport à d'autres objets culturels plus considérables et plus actuels, on n'est pas encore vraiment entré dans le travail historique, car l'historien ne saurait y voir que des pierres à bâtir pour les *problèmes* historiques. Ce qui, à mon avis, est insoutenable, c'est seulement la manière dont Meyer justifie son point de vue. En particulier, lorsqu'il fait de l'élaboration « statique » et « systématique » d'une matière l'antithèse fondamentale de l'histoire et aussi lorsque Rickert à son tour (73) - après avoir aperçu autrefois dans le « systématique » l'élément spécifique des sciences de la nature et des procédés d'ordre naturalistique dans la sphère de la vie sociale et spirituelle par opposition aux procédés propres des sciences de la culture - s'est mis récemment à formuler le concept de *sciences systématiques de la culture*, il me semble opportun de soulever dans une section ultérieure la question : quels sont au fond les divers sens de la notion de « systématique » et quelles sont les diverses relations [264] qu'ils entretiennent aussi bien avec l'explication historique qu'avec celle qui est propre aux sciences de la nature ²⁸.

La manière de traiter la civilisation antique, spécialement hellénique, qu'Édouard Meyer appelle « méthode philologique », bref la configuration des « études classiques », est d'abord pratiquement commandée par la condition préalable de la connaissance de la langue en vue de maîtriser les matériaux. Cepen-

²⁸ En effet, c'est à ce moment-là seulement que l'on peut aborder la discussion sur les différents principes possibles d'une « classification des sciences ».

dant, ces « études » ne sont pas seulement conditionnées par cela, mais aussi par l'originalité de certains spécialistes éminents et avant tout par l'« importance » que la culture de l'Antiquité classique a eue jusqu'à présent pour notre propre éducation de l'esprit. Essayons donc de formuler d'une manière radicale et donc purement théorique les points de vue qu'il est en principe possible d'adopter devant la civilisation antique.

1) Le premier affirme la validité absolue de la valeur de la culture antique; nous en trouvons l'empreinte dans l'humanisme ou aussi par exemple dans l'œuvre de Winckelmann (74) et finalement dans toutes les variétés de ce qu'on appelle le « classicisme » que nous n'examinerons évidemment pas, en détail. Selon cette conception, au cas où nous la poussons jusqu'à ses conséquences extrêmes et pour autant que le caractère « chrétien » de notre civilisation et les produits du rationalisme n'y introduisent pas des « compléments » ou des « modifications », les éléments de la culture antique constituent tout simplement les facteurs au moins virtuels de la culture en général, non parce qu'ils *ont eu* une « influence causale » au sens de Meyer, mais parce qu'ils *doivent* exercer une action causale sur notre éducation en vertu de la validité absolue de leur valeur. Aussi la culture antique est elle en premier lieu objet de l'interprétation in *usum scholarum* en vue d'élever sa propre nation à la hauteur d'un peuple cultivé. C'est ainsi que la philologie au sens le plus large de « connaissance de ce qui est connu » (*Erkenntnis des Erkannten*) (75) voit en principe, dans l'Antiquité quelque chose de suprahistorique et d'une validité intemporelle.

2) Le deuxième point de vue, de caractère moderne, s'oppose foncièrement au précédent. Pour lui, la culture antique nous est si infiniment étrangère dans sa singularité qu'il est absurde de vouloir donner « au très grand nombre » un aperçu de son « essence » véritable. Elle est un objet sublime d'évaluations pour les quelques rares hommes qui s'absorbent dans cette forme la plus élevée de l'humanité, définitivement révolue, qu'il n'est pas possible de répéter dans ses traits essentiels, de sorte qu'elle devient pour ces derniers un « objet de jouissance esthétique »²⁹. [265] Et enfin :

3) Le dernier point de vue consiste en une étude de l'Antiquité entendue dans le sens d'une direction scientifique de notre curiosité. Elle devient alors une mine singulièrement abondante en matériaux d'ordre ethnographique permettant d'élaborer des concepts généraux, des analogies et des règles du développement, non seulement pour la préhistoire [*Vorgeschichte*] de notre civilisation, mais de « toute » civilisation. Songeons seulement au développement de l'histoire comparée des religions dont l'essor actuel n'aurait pas été possible sans l'immense parti que nous avons pu tirer de l'histoire antique à l'aide de la stricte discipline imposée par la philologie. En ce cas l'Antiquité prend de l'importance dans la mesure

²⁹ Cela pourrait bien être la doctrine « ésotérique » d'U. von Wilamowitz, que vise d'ailleurs en premier lieu l'attaque d'Édouard Meyer (76).

où son contenu culturel est propre à devenir un moyen de connaissance en vue de la construction de « types » généraux. Mais à l'opposé de la première « conception » elle n'est pas une norme culturelle valable à titre permanent et à l'opposé de la seconde elle n'est pas l'objet absolument unique en son genre d'une, évaluation contemplative et singulière.

On voit immédiatement que ces trois conceptions, comme dit, « théoriques » s'intéressent chacune pour sa propre fin à la pratique de l'histoire de l'Antiquité sous l'aspect des « études classiques », et l'on voit également sans commentaire qu'en fait la curiosité de l'historien ne trouve son compte dans aucune, puisque toutes ont pour fin première autre chose que l'« histoire ». Si Meyer voulait par contre rayer pour de bon de l'histoire de l'Antiquité tout ce qui du point de vue présent n'a plus aucune « influence », il donnerait, aux yeux de ceux qui cherchent dans l'Antiquité plus qu'une simple « cause » historique, raison à ses adversaires. Et tous les amis de sa grande oeuvre seraient heureux qu'il ne prenne pas à la lettre ses recommandations et ils espèrent qu'il évitera même toute tentative de les mettre en pratique uniquement par amour pour une théorie formulée de façon erronée ³⁰.

³⁰ La prolixité des explications que nous venons de donner n'a évidemment aucun rapport avec le résultat immédiatement pratique qu'on peut « en » tirer pour la méthodologie. On peut seulement recommander à celui qui les considère pour cette raison comme oiseuses de renoncer tout simplement à s'interroger sur la question du « sens » du connaître et de se contenter d'acquiescer les « connaissances valables » grâce à un travail pratique. Ce ne sont pas les historiens qui ont pris l'initiative de poser ces questions, mais ceux qui ont avancé l'idée erronée et continuent toujours à affirmer de nos jours avec des variantes que la « connaissance scientifique » serait identique à la « recherche de lois ». Qu'on le veuille ou non, il s'agit là d'un problème portant sur le « sens » de la connaissance.

2. -Possibilité objective et causalité adéquate en histoire.

[Retour à la table des matières](#)

[266] «Le déclenchement de la deuxième guerre punique, dit E. Meyer (p. 16), est la conséquence d'une décision d'Hannibal, celui de la guerre de Sept Ans d'une décision de Frédéric le Grand, celui de la guerre de 1866 d'une décision de Bismarck. Ils auraient tous pu prendre une autre décision, et d'autres personnalités [...] en auraient sans doute pris une autre; en conséquence, le cours de l'histoire aurait été tout autre. » Il ajoute dans la note 2 au bas de la même page : « Il ne s'agit nullement par là d'affirmer ou de contester que dans ces cas les guerres en cause n'auraient pas eu lieu; cette question est absolument insoluble et oiseuse. » Abstraction faite de la relation ambiguë entre cette deuxième phrase et les déclarations antérieures de Meyer sur les rapports entre « liberté » et « nécessité » en histoire, il importe de s'élever contre cette position qui affirme que des questions auxquelles on ne saurait donner une réponse ou du moins une réponse incontestable seraient pour cette raison simplement « oiseuses ». Il serait fâcheux, même pour la science empirique, si les problèmes suprêmes auxquels on ne donne aucune réponse n'avaient jamais été soulevés. A la vérité, il ne s'agit pas ici de cette sorte de problèmes « suprêmes », mais d'une question qui d'une part est « dépassée » par les événements, à laquelle d'autre part on ne peut donner positivement aucune réponse univoque en l'état de notre savoir actuel. et possible et qui, enfin, si on la considère d'un point de vue strictement « déterministe », met en question des conséquences de quelque chose qui ne « pouvait pas se produire » en l'état des « circonstances déterminantes ». Malgré cela, il n'y a absolument rien de « oiseux » à poser la question : qu'aurait-il *pu arriver si* Bismarck n'avait pas pris la décision de faire la guerre ? Elle concerne, en effet, le point décisif pour la structuration historique de la réalité, à savoir : quelle *signification* causale faut-il au fond attribuer à cette décision individuelle au sein de la totalité des éléments infiniment nombreux qui devaient précisément être agencés de cette manière-là et non d'une autre pour amener ce résultat-là, et quelle est la place de cette décision dans l'exposé historique ? Si l'histoire prétend s'élever au-dessus d'une simple chronique des événements et des personnalités, il ne lui reste d'autre [267] voie que celle de poser des questions de ce genre. Et pour autant qu'elle est une science, elle a toujours procédé de cette manière.

Ce qu'il y a d'exact dans la formulation de Meyer que nous avons mentionnée plus haut, lorsqu'il dit que l'histoire considère les événements « en devenir » et que par conséquent son objet n'est pas soumis à la « nécessité » propre au « devenu », c'est que l'historien procède ' dans l'appréciation de la signification causale d'un événement concret de façon analogue à celle de l'homme historique qui prend un parti ou une décision et qui n'« agirait pas si son action lui apparaissait comme « nécessaire » et non pas seulement comme « possible » ³¹ ? Il y a cependant une différence: l'homme qui agit, pour autant que son action est strictement « rationnelle » - ce que nous supposons ici - pèse [*erwägen*] les « conditions » du développement futur auquel il s'intéresse, qui sont « indépendantes » de lui et qui, dans les limites de sa connaissance, sont données dans la réalité et il intercale en pensée, dans la connexion causale, les diverses « manières possibles » de se comporter lui-même ainsi que les conséquences à attendre, liées à ces conditions « indépendantes », pour ensuite se décider, suivant les résultats ainsi conçus (en pensée), en faveur de l'un ou l'autre comportement qui correspond à son « but ». L'historien par contre possède une supériorité sur son héros : il *sait* dans tous les cas *a posteriori* si l'estimation des conditions « indépendantes » du héros qui se trouvaient données dans les limites de sa connaissance et des espoirs qu'il escomptait correspondait vraiment à la situation réelle du moment; il le sait par le « succès » effectif de l'action. A propos du maximum idéal de la connaissance des conditions que nous voulons et pouvons prendre ici pour base *théorique*, puisqu'il s'agit uniquement en l'occurrence de l'élucidation de questions *logiques* - même si dans la réalité ce maximum ne peut être que très rarement atteint ou peut-être même jamais - l'historien peut faire rétrospectivement, en pensée, la même estimation. que son héros avait faite plus ou moins clairement ou bien qu'il « aurait pu faire ». Il peut donc soulever avec des chances plus favorables que Bismarck la question : à quelles conséquences *aurait-il fallu s'attendre* » si une autre décision avait été prise ? Il est clair qu'un pareil examen est très loin [268] d'être oiseux».

A tout prendre Meyer applique exactement lui-même (p. 43) ce procédé à propos de l'exemple des deux coups de fusil qui provoquèrent directement, lors des journées de mars à Berlin, le déclenchement des combats de rue (77). A son avis la question de l'origine de ces coups de feu a été « historiquement sans importance » [*irrelevant*]. Mais pourquoi serait-elle moins importante que la discussion des décisions d'Hannibal, de Frédéric le Grand ou de Bismarck ? « La situation, explique-t-il, était telle qu'un quelconque incident *devait* déclencher le conflit » (!). On voit qu'ici Meyer donne lui-même une réponse à la question prétendue « oiseuse », en se demandant ce qui « serait » arrivé *sans* ces deux coups de fusil, et il tranche de ce fait le problème de leur « signification » historique (en concluant dans le cas présent à leur non-importance). Par contre, au moment des décisions d'Hannibal, de Frédéric le Grand et de Bismarck, la « situation » était manifestement différente, du moins selon le point de vue de Meyer; elle *était* telle

³¹ Cela reste exact en dépit (le la critique de Kistiakovski (*loc. cit.* p. 393) qui reste extérieure à ce concept de « possibilité ».

qu'au cas où la décision eût été autre elle n'aurait pas évolué vers le conflit, ni d'une façon générale ni sous l'action des constellations politiques qui déterminaient à ces diverses époques le cours et le développement des événements. Car autrement cette décision n'aurait pas eu historiquement plus d'importance que les coups de feu. Le *jugement* affirmant que, si l'on modifie ou omet en pensée un événement historique singulier [*einzelne Tatsache*] dans un complexe de conditions historiques, il s'en serait suivi, en ce qui concerne certaines relations *historiquement importantes*, un développement différent des événements historiques, semble donc avoir une valeur considérable pour la détermination de la «signification» historique de cet événement, même si l'historien croit *in praxi* n'avoir à développer et à fonder consciemment et explicitement un pareil jugement que dans les, cas exceptionnels, notamment lorsqu'il y a *contestation* à propos de cette « signification » historique. Il est évident que ce fait aurait dû susciter un examen de la nature logique de cette sorte de jugements qui portent sur les résultats auxquels il « aurait » fallu s'attendre en cas d'omission ou de modification d'un élément causal singulier dans un complexe de conditions, et inviter à une étude de leur importance pour l'histoire. Nous allons essayer d'obtenir quelque clarté sur ce sujet.

On saisit entre autres la détresse de la logique de l'histoire ³² [269] au fait que les recherches décisives sur cette importante question ont été entreprises non pas par les historiens ou les théoriciens de la méthodologie en histoire, mais par des représentants de spécialités très éloignées de cette discipline.

La théorie de ce qu'on appelle la « possibilité objective » dont il sera question ici se fonde sur les travaux de l'éminent physiologiste von Kries ³³ (78) et l'utilisation courante de ce concept sur les travaux de ceux qui se réclament de von Kries ou le critiquent, en premier lieu les criminalistes et ensuite les juristes, spécialement Merkel, Rümelin, Liepmann, et récemment Radbruch ³⁴ (79). Dans la

³² Il semble bon d'indiquer ici expressément que les catégories dont nous poursuivrons la discussion dans les pages suivantes trouvent une application non seulement dans la sphère de la spécialité appelée ordinairement « histoire » mais également dans toute imputation « historique » de n'importe quel événement singulier, y compris ceux de la nature inerte. La catégorie de l'« historique » est prise ici comme un concept logique et non comme un concept technique propre à une spécialité.

³³ *Über den Begriff der objektiven Möglichkeit und einige Anwendungen desselben*, Leipzig 1888. Von Kries avait déjà exposé des préliminaires importants de ces discussions dans ses *Prinzipien der Wahrscheinlichkeitsrechnung*. Remarquons par avance que, par suite de la nature de l'« objet » historique, il n'y a que les rudiments les plus élémentaires de la théorie de von Kries qui ont de l'importance pour la méthodologie historique. Non seulement il n'est pas possible de prendre en compte dans l'examen causal de l'histoire les principes de ce qu'on appelle au sens étroit le « calcul des probabilités », mais déjà le simple essai d'utiliser de manière analogue ses points de vue réclame une grande prudence.

³⁴ La critique la plus pénétrante de l'application de la théorie de von Kries aux problèmes juridiques a été faite jusqu'à présent par Radbruch

méthodologie des sciences sociales on n'a repris jusqu'à présent la série de pensées de von Kries que dans la statistique ³⁵. Il est d'ailleurs

dans *Die Lehre von der adäquaten Verursachung*, t. 1, nouvelle série, cahier 3 des *Abhandlungen des Lisztschen Seminar*. C'est également là que l'on trouve la littérature la plus importante sur cette question. Nous ne pouvons rendre justice à son analyse principielle du concept de « causalité adéquate » que plus tard, une fois que nous aurons exposé cette théorie de la façon la plus simple possible (et par conséquent, comme on le verra, d'une manière purement provisoire et non définitive). normal que [270] les juristes et en particulier les criminalistes aient été les premiers, à s'occuper de ce problème, puisque la question de la culpabilité, pénale est une question de pure causalité pour autant qu'elle implique le problème suivant : à quelles conditions peut-on affirmer que par son activité un individu a

³⁵ Parmi les théoriciens de la statistique qui se rapprochent le plus des conceptions de von Kries il faut citer L. von Bortkiewitsch, *Die erkenntnis-theoretischen Grundlagen der Wahrscheinlichkeitsrechnung* dans les *Conrads jahrbücher*, 3 Folge, t. XVIII (voir également t. XVIII), et dans *Die Theorie der Bevölkerungs- und Moralstatistik nach Lexis* (*ibid.* t. XXVII). De même A. Tschuprow se place sur le terrain de la théorie de von Kries, mais je n'ai malheureusement pas pu consulter son article sur *Moralstatistik* dans le *Brockhaus-Ephronschen Enzyklopädischen Wörterbuch* (80). Cf. cependant son article sur *Aufgaben der Theorie der Statistik* dans le *Schmollers Jahrbuch*, 1905, p. 421. Je ne puis approuver la critique de Th. Kistiakowski (dans son ouvrage sur *Problemen des Idealismus*, pp. 378 et suiv.) qui, il est vrai, ne fait qu'esquisser la question, sous réserves d'un exposé plus détaillé à venir. Il reproche à cette théorie (p. 379) d'utiliser un faux concept de causalité fondé sur la logique de Stuart Mill, et plus particulièrement d'employer les catégories de « cause composée » et de « cause partielle », catégories qui se fonderaient de leur côté sur une interprétation anthropomorphique de la causalité (dans le sens de l'« efficacité »), ce point est d'ailleurs signalé également par Radbruch, *op. cit.* p. 22. Cependant cette idée d'« efficacité » ou, suivant une expression plus neutre qui lui est absolument identique quant à la signification, le « lien causal » est absolument inséparable de toute étude causale qui réfléchit sur les séries de changements qualitatifs individuels. Quant à la nécessité (et à l'obligation) de ne pas charger ce lien de présuppositions métaphysiques superflues et dangereuses, nous y reviendrons plus loin (sur les questions de la pluralité des causes et les causes élémentaires, voir les considérations de Tschuprow, *op. cit.* p. 436). Ajoutons seulement une remarque : la « possibilité » est une catégorie « constitutive » (*formende*), c'est-à-dire elle se donne pour fonction de déterminer la sélection des chaînons de causalité à recueillir dans l'exposé historique. La matière formée historiquement par contre ne contient pas de « possibilités », du moins idéalement; subjectivement, l'exposé historique ne parvient que très rarement à établir des jugements de nécessité, mais, objectivement, l'exposé est sans conteste toujours subordonné à la présupposition que les causes auxquelles on « impute » l'effet sont à considérer comme les « raisons suffisantes » de l'apparition de cet effet, - bien entendu, conjointement avec l'infinité des « conditions » qui, du fait qu'elles n'offrent pas d'« intérêt historique », sont seulement indiquées sommairement dans l'exposé. C'est pourquoi l'utilisation de cette catégorie n'implique absolument pas la conception, depuis longtemps dépassée par la théorie de la causalité, suivant laquelle certains chaînons de la connexion causale réelle seraient en quelque sorte restés « en suspens » jusqu'au moment de leur intervention dans l'enchaînement causal. Von Kries (*op. cit.* p. 107) a exposé, à mon avis, d'une manière absolument convaincante l'opposition entre sa théorie et celle de Stuart Mill. (Sur tout cela, voir également plus loin). Une chose est certaine, c'est que « Stuart Mill a lui aussi discuté la catégorie de possibilité et même formé incidemment le concept de causalité adéquate (voir Stuart Mill, *Werke, deutsche Ausgabe* par Gomperz, III, p. 262).

été la « cause » d'un effet extérieur déterminé ? Cette question a manifestement la même structure logique que celle de la causalité historique. En effet, tout comme l'histoire, les problèmes concernant les relations sociales pratiques des hommes entre eux, et tout spécialement ceux de la justice, sont orientés dans un sens « anthropocentrique », ce qui veut dire qu'ils s'occupent de la signification d'« agissements » humains. De même qu'à propos de la conditionnalité causale d'un événement ayant entraîné un dommage qu'il faut suivant le cas expier d'après le code pénal ou réparer d'après le code civil, le problème de la causalité en histoire s'oriente également et toujours vers l'imputation d'effets concrets à des causes concrètes, et non vers un approfondissement de « légalités » [*Gesetzlichkeiten*] abstraites. Il est vrai, au bout de cette partie commune du chemin, la jurisprudence et spécialement la criminologie obliquent vers une manière de poser le problème qui leur est propre, vu qu'il s'ajoute une autre question : à quelles conditions [271] et à quel moment l'imputation *objective* purement causale d'un effet à l'action d'un individu est-elle suffisante pour la qualifier d'acte impliquant *subjectivement* la « culpabilité » de l'agent ? En effet cette question n'est plus un problème purement causal qui se laisserait résoudre par l'observation des faits à établir « objectivement » par la perception ou l'interprétation causale; au contraire il s'agit d'un problème de politique criminalistique orienté d'après des valeurs éthiques et autres. En effet, il est a priori possible, réellement fréquent et actuellement courant que le sens des normes juridiques qui est notifié explicitement ou qu'il faut élucider par interprétation aboutisse à ce que l'existence d'une « faute », au sens de la loi pénale en question, est à subordonner en premier lieu à certaines circonstances *subjectives* du côté de l'agent (intention, capacité déterminée *subjectivement* de « prévoir » le résultat et autres choses de ce genre) ; par là la signification des différences catégoriales entre les manières d'établir les connexions causales peut être considérablement modifiée ³⁶. Cependant, pour les premiers stades de notre discussion, cette différence portant sur le but de la recherche n'a aucune importance. Aussi, de concert avec la théorie juridique essayerons-nous de demander à ce niveau : comment l'imputation d'un « effet » concret à une « cause » singulière est-elle en principe possible et réalisable, vu qu'il existe toujours en vérité une *infinité* d'éléments causatifs qui ont déterminé l'apparition d'un « événement » singulier et qu'en fait la *totalité* des éléments causatifs singuliers était nécessaire pour que l'événement se produise sous sa forme concrète ?

³⁶ Le droit moderne vise l'agent et non l'acte (cf. Radbruch, *op. cit.* p. 62) et s'intéresse à la « faute » subjective, alors que l'histoire, pour autant qu'elle prétend rester une science, s'intéresse aux raisons objectives d'événements concrets et aux conséquences d'« actes » concrets, sans essayer de mettre l'« agent » en accusation. C'est à juste titre que Radbruch fonde sa critique de von Kries sur ce principe fondamental du droit moderne - qui n'est cependant pas valable pour n'importe quel droit. C'est pourquoi il reconnaît la validité de la théorie de von Kries dans certains cas comme ceux des soi-disant délits ayant provoqué des résultats non voulus (p. 65) ou ceux de la responsabilité à l'égard de « possibilités abstraites d'ingérences » (p. 71), de la responsabilité par suite du manque à gagner et de la responsabilité des « irresponsables », bref partout où la causalité objective est seule en cause (p. 80). Or, l'histoire se trouve précisément dans une situation logique tout à fait semblable.

La possibilité d'une sélection dans l'infinité des éléments déterminants est d'abord conditionnée par le caractère de notre [272] *curiosité* historique. Quand on dit que l'histoire a pour objet de comprendre causalement la *réalité* concrète d'un « événement » dans sa singularité, il ne faut naturellement pas entendre par là, ainsi que nous l'avons déjà vu, qu'elle aurait pour tâche d'expliquer causalement et de « reproduire » intégralement cet événement dans la totalité de ses traits singuliers : cette tâche serait non seulement impossible en fait, mais absurde en principe. L'histoire cherche exclusivement à expliquer causalement les « éléments » et les « aspects » de l'événement en question qui ont une « signification générale » sous des points de vue déterminés et qui offrent *Pour cette raison* un *intérêt* historique, exactement comme le juge ne fait jamais entrer dans son appréciation le cours total et singulier d'un acte, mais uniquement les éléments qui sont *essentiels* pour la subsumption sous les normes. Ce qui intéresse le juge - nous faisons entièrement abstraction de l'infinité des détails « vraiment » triviaux - ce ne sont pas les éléments qui pourraient présenter de l'intérêt pour d'autres ordres de la recherche comme les sciences naturelles, l'histoire ou l'esthétique. Il ne cherche pas à savoir si le coup fatal qui a « provoqué » la mort a été suivi d'accidents secondaires qui pourraient être extrêmement intéressants pour le physiologiste, ni non plus si la pose du cadavre ou l'attitude de l'assassin auraient pu prêter à une présentation artistique; ni si cette mort a, par exemple, permis à un « subalterne » non complice de « gravir un échelon » dans la hiérarchie des fonctionnaires - en quoi une telle mort serait causalement une « bonne affaire » pour ce dernier - ni enfin si elle est devenue pour la police un prétexte à prendre certaines mesures de sécurité ou même si elle a peut-être été la cause de conflits internationaux et est devenue par là « historiquement » importante. La seule chose qui lui importe est de savoir si l'enchaînement causal entre coup et mort et si *l'habitus* subjectif de l'assassin et son comportement devant le crime exigent l'application d'une certaine norme pénale. Ce qui de son côté intéresse l'historien, par exemple dans la mort de César, ce ne sont point les problèmes criminalistiques ou médicaux que ce « cas » aurait pu présenter, ni les détails du meurtre pour autant qu'ils n'ont pas été assez importants, soit pour « caractériser » la personnalité de César ou bien la situation des partis à Rome - donc pour autant qu'ils ne sont pas des « moyens de connaissance » -, soit pour comprendre la « conséquence politique » de cette mort - donc pour autant qu'ils n'ont pas été des « causes » réelles. Une seule chose le préoccupe en premier lieu [273], c'est le fait que cette mort est précisément intervenue en ce temps-là au milieu d'une constellation politique concrète déterminée, et à ce propos il discute la question qui s'y rattache naturellement : ce fait a-t-il eu des « conséquences » considérables pour le développement de l'histoire du monde ?

Il en résulte que l'imputation historique élimine, tout comme l'imputation juridique, une infinité d'éléments du cours réel des choses, parce qu'ils ne présentent aucune « importance causale ». On le voit, un fait singulier est donc insignifiant pour l'historien non seulement lorsqu'il n'a eu aucun rapport avec l'événement en discussion, de sorte qu'on peut l'omettre en pensée *sans* qu'une quelconque modi-

fication n'intervienne dans le cours réel des événements, mais déjà lorsque les éléments essentiels *in concreto* et seuls intéressants semblent n'avoir pas été en relation causale avec lui

Notre véritable question est alors celle-ci : par quelles opérations logiques parvenons-nous à saisir qu'une telle relation causale existe entre ces « éléments essentiels » de l'événement et certains éléments pris dans l'infinité des moments déterminants, et comment arrivons-nous à la justifier par des preuves ? Il est évident que cela ne se fait pas par simple « observation » du cours des événements - surtout si on entend par là une « photographie » mentale, sans « aucune présupposition », qui reproduirait simplement tous les éléments physiques et psychiques survenus dans la portion d'espace et de temps en question, lors même qu'un pareil procédé serait possible. Au contraire, l'imputation causale se fait sous la forme d'un processus de pensées [*Gedankenprozess*] qui contient une Série d'*abstractions* [*Abstraktionen*]. La première et la plus décisive d'entre elles consiste justement à modifier *en pensée*, dans un sens déterminé, un ou plusieurs composants causatifs incontestés du cours des événements, pour nous demander ensuite si, après cette sorte de modification des conditions du devenir, nous « aurions pu nous attendre » au même résultat (dans les points « essentiels ») ou bien à un autre et lequel. Prenons un exemple dans l'oeuvre même de Meyer. Personne n'a mieux que lui exposé de façon agréable et claire la « portée » historique et universelle des guerres médiques pour le développement de la culture occidentale (81). Comment a-t-il procédé logiquement ? Pour l'essentiel, il a montré que la bataille de Marathon fit la décision entre deux *possibilités* : d'un côté celle d'une culture théocratique-religieuse, dont nous trouvons les germes [274] dans les mystères et les oracles, et qui se serait déroulée sous l'égide du protectorat perse dont on sait qu'il utilisait partout, autant que possible, par exemple à l'égard des juifs, la religion nationale comme instrument de domination, et de l'autre côté la victoire de l'esprit hellénique libre, tourné vers les biens de ce monde, qui nous a fait don de valeurs culturelles dont nous continuons à nous nourrir aujourd'hui- Cette « bataille » de faibles dimensions a donc été la 4 condition préalable indispensable de la construction de la flotte attique et/ aussi du développement ultérieur de la lutte pour la liberté, pour la sauvegarde de l'indépendance de la culture grecque et pour l'impulsion qui donna naissance à l'historiographie propre à l'Occident, au développement complet du drame et à toute la vie spirituelle singulière qui s'est jouée - en considérant les choses quantitativement - sur cette petite scène [*Duo-dezbühne*] de l'histoire du monde.

Le fait que cette bataille a provoqué la « décision » entre ces deux « possibilités », ou du moins l'a influencée considérablement, constitue manifestement - pour nous qui ne sommes pas des Athéniens - l'unique raison qui nous y fait trouver en général un intérêt historique. Il ne serait pas possible d'en établir la « signification » sans l'estimation de ces « possibilités » et des valeurs culturelles irremplaçables qui, d'après notre étude rétrospective, « dépendaient » de cette décision, sinon on ne verrait pas à vrai dire pourquoi nous ne mettrions pas cette bataille

sur le même plan qu'une rixe entre deux peuplades caffres ou indiennes ni pourquoi nous ne devrions pas prendre davantage au sérieux pour l'approfondir la stupide « idée fondamentale » de l'histoire du monde selon Helmholtz (82), telle qu'elle se trouve exposée dans l'ouvrage collectif « moderne » bien connu³⁷. Lorsque certains historiens modernes, après s'être vus contraints par la force des choses, de délimiter la « signification » d'un événement concret par une réflexion *explicite* et une explication portant sur les « possibilités » du développement, en viennent à s'excuser après coup [275] d'avoir utilisé cette catégorie apparemment indéterministe de la « possibilité », cette attitude ne se laisse justifier logiquement, en rien. Nous en trouvons un exemple dans l'ouvrage de K. Hampe sur *Conradin* (83). Nous y voyons l'auteur faire un exposé extrêmement instructif sur la « signification », historique de la bataille de Tagliacozzo à la lumière d'une étude des diverses « possibilités » entre lesquelles l'issue purement « accidentelle » de la bataille a « décidé » (à la suite d'incidents tactiques tout à fait particuliers) et ensuite se raviser brusquement pour ajouter : « Mais l'histoire ne connaît pas de possibilités. » A cela il faut répondre : le devenir conçu comme « objectif » [*objektiviert*] grâce aux axiomes déterministes ne « connaît » pas les possibilités, parce qu'en général il ne connaît pas les concepts - mais l'« histoire » *les* connaît *toujours*, en supposant qu'elle prétend au titre de science. Chaque ligne de tout exposé historique et même toute sélection d'archives et de sources destinées à la publication renferment ou plus exactement doivent renfermer des « jugements de possibilité », si la publication prétend avoir une « valeur pour la connaissance ».

Que voulons-nous dire quand nous parlons de plusieurs « possibilités » entre lesquelles ces diverses batailles auraient « décidé » ? Cela signifie avant tout que nous créons - n'ayons pas peur des mots - des *tableaux imaginaires* [*Phantasiebilder*] par abstraction d'un ou plusieurs éléments de la « réalité » donnés effectivement dans le réel et par construction idéelle d'un cours des choses modifié relativement à une ou plusieurs « conditions ». Ainsi, le premier pas en vue de constituer un jugement historique est déjà - et. j'insiste là-dessus - un processus d'abstractions qui progresse par analyse et par isolement en pensée [*Analyse und gedankliche Isolierung*] des éléments du donné immédiat - que l'on regarde simplement comme un complexe de relations causales *possibles* -et qui doit aboutir à une synthèse de l'ensemble causal « réel ». Par conséquent, convertir la « réalité » donnée en un « fait » historique, est un premier pas qui la transforme déjà en un tableau de *pensées* : pour parler comme Goethe nous dirons qu'il y a de la « théorie » au coeur même du « fait » (84).

³⁷ Il va sans dire que ce jugement ne concerne pas toutes les études que comporte cette oeuvre collective, car on y trouve également à côté de travaux qui sont absolument « vieux jeu » quant à la méthode, d'autres qui sont remarquables. L'idée d'une sorte d'« équité » politico-sociale en histoire qui voudrait bien - enfin enfin ! - accorder aux peuplades caffres et indiennes, si outrageusement négligées jusqu'alors, une place au moins aussi importante qu'aux Athéniens et qui, pour marquer très nettement cette « équité », établirait une répartition de la matière historique en fonction de la géographie, est tout simplement naïve.

Si l'on étudie maintenant encore de façon plus précise ces « jugements de possibilités » - c'est-à-dire les énoncés qui expriment ce qui *aurait pu* arriver en cas d'élimination ou de modification de certaines conditions - et si l'on se demande comment nous parvenons au fond à les former, il ne saurait y avoir de doute que nous sommes toujours en présence de procédés qui opèrent par isolement et par généralisation [276]. Cela veut dire que nous *décomposons* le « donné » en « éléments » jusqu'à ce que chacun d'entre eux se laisse insérer dans une « règle de l'expérience » [Regel der Erfahrung] et que nous soyons en mesure de déterminer la conséquence qu'il « aurait » fallu « attendre » de chacun d'eux, d'après une règle de l'expérience, quand les autres éléments sont donnés comme « conditions ». Un « jugement de possibilité », au sens que nous donnons ici à ce concept, signifie donc toujours la référence à des règles de l'expérience. La catégorie de, « possibilité n'est donc pas appliquée sous une forme *négative*, au sens où elle serait par opposition au jugement assertorique ou apodictique l'expression d'un non-savoir ou respectivement d'un savoir incomplet [*Nicht- resp. Nichtvollständig-Wissens*]; au contraire elle signifie justement une référence à un *savoir* positif de « règles du devenir » ou, comme on dit d'ordinaire, à notre savoir « nomologique ».

Lorsque, à la question : tel train a-t-il déjà dépassé telle gare ? on répond : c'est *possible*, cela signifie que celui qui répond ainsi ne connaît *subjectivement* aucun fait qui en exclurait l'éventualité, mais aussi qu'il n'est pas non plus en mesure d'affirmer le fait. Il s'agit donc d'un *non-savoir*. Mais lorsque Meyer juge qu'en Grèce, à l'époque de la bataille de Marathon, un développement théocratico-religieux était « possible » ou « probable » en certaines circonstances, cela signifie au contraire que certains éléments du donné historique étaient *objectivement* présents, ce qui veut dire qu'on peut les établir avec une validité objective, et que si nous *éliminons en pensée* la bataille de Marathon (et naturellement encore un nombre considérable d'autres éléments du cours effectif des choses) ou encore si nous pensons qu'elle aurait pu se dérouler autrement, ces éléments auraient été positivement « capables » (pour employer une tournure familière à la criminologie), suivant les *règles générales de l'expérience*, de conduire à ce développement. Le « savoir » sur lequel s'appuie cette sorte de jugements pour motiver [*be-gründen*] la « -signification » de la bataille de Marathon est, d'après toutes ces considérations, d'une part un savoir de certains « faits » dont on peut prouver par les sources qu'ils appartenaient à cette situation historique (savoir « ontologique ») et d'autre part - comme nous l'avons déjà vu - un savoir de certaines règles d'expérience connues, spécialement de celles concernant la manière dont les hommes ont l'habitude de réagir à des situations [277] données (savoir « nomologique »). Nous examinerons plus loin la nature de la « validité » de ces « règles d'expérience ». Une chose est en tout cas certaine : pour justifier sa thèse décisive sur la « signification » de la bataille de Marathon, Meyer serait obligé en cas de contestation de décomposer cette « situation » en ses « éléments » jusqu'à ce que notre « imagination » pourrait appliquer au savoir « ontologique » le savoir « no-

mologique » empirique, puisé dans notre propre expérience individuelle et dans la connaissance du comportement d'autrui, pour nous permettre ainsi de juger positivement que cette action conjuguée [*Zusammenwirken*] des faits - sous les conditions que nous avons modifiées en pensée dans un sens déterminé - « était à, même » de conduire au résultat qui est affirmé comme « objectivement » possible. Ce qui veut dire uniquement que, si nous concevions « en pensée » ce résultat comme devant avoir lieu effectivement, nous accorderions à ces faits ainsi modifiés en pensée la valeur de « causes suffisantes » [*zureichende Ursachen*].

Cet état de choses fort simple que nous avons été obligés de présenter d'une manière quelque peu compliquée pour éviter toute équivoque nous montre que, lorsque nous formulons une connexion causale historique, nous ne nous servons pas seulement de l'abstraction sous les deux formes du processus d'isolement et de celui de la généralisation, mais encore que le jugement historique le plus simple concernant la « signification » historique d'un « fait concret » est loin d'être - un simple enregistrement des faits qui se trouvent « donnés ». Il figure non seulement un tableau de *pensées* formé catégorialement, mais il n'acquiert objectivement de la validité que parce que nous *ajoutons* [*hinzubringen*] à la réalité « donnée » tout le trésor de notre savoir empirique d'ordre « nomologique ».

A tout ce que nous venons de dire, l'historien ne manquera pas d'objecter ³⁸ que la démarche effective dans le travail historique aussi bien que le contenu effectif de l'exposé historique sont tout autres. C'est le « tact » [*Takt*] ou l'« intuition » [*Intuition*] de l'historien, et non les généralisations et la connaissance de « règles » qui permettrait d'inférer les connexions causales : la différence avec le travail propre aux sciences de la nature consisterait justement en ce que l'historien aurait affaire à l'explication d'événements et de personnalités qui se laisseraient « interpréter » et « comprendre » directement par analogie avec notre propre essence spirituelle; en ce qui concerne l'exposé, ce serait encore [278] le « tact » et l'intuitivité suggestive du récit qui permettraient au lecteur de « revivre » la relation d'une manière analogue à celle dont l'historien l'aurait vécue et saisie intuitivement et non découverte par des raisonnements subtils. On fait valoir en outre que le jugement objectif de possibilité concernant ce qui se « serait » passé d'après les règles générales de l'expérience, si on omet ou modifie en pensée une composante causale singulière, serait très souvent incertain; plus fréquemment encore il serait impossible de l'établir, de sorte que cette base de l'« imputation » historique serait, en fait, toujours vouée à l'échec et ne saurait d'aucune façon être constitutive de la valeur logique de la connaissance historique. - Dans les argumentations de ce genre on confond avant tout différentes choses, d'une part le processus psychologique de la *formation* d'une connaissance scientifique et la forme « artistique » de la *présentation* de ce qu'on vient de saisir afin d'influencer

³⁸ Pour plus de détails sur ce qui va suivre, voir les explications dans mon étude sur Roscher et Knies (85).

psychologiquement le lecteur et d'autre part la *structure logique* de la connaissance.

Ranke « devinait » le passé et, au regard du progrès de la connaissance, il serait bien fâcheux pour un historien d'une qualité inférieure de ne point posséder ce don de l'« intuition » ; il ne sera alors jamais qu'une sorte d'employé subalterne de l'histoire. - Mais il n'en va absolument pas autrement des véritables grandes connaissances en mathématique ou en physique : elles apparaissent souvent d'une façon « intuitive » dans l'imagination sous forme d'hypothèses qu'on « vérifie » ensuite d'après les faits, c'est-à-dire on examine leur « validité » en utilisant le savoir acquis par expérience et on les « formule » finalement de manière logiquement correcte. Il en est exactement de même en histoire. Quand nous y insistons sur la liaison nécessaire entre la connaissance de ce qui est « essentiel » et l'utilisation du concept de possibilité objective, nous n'entendons nullement nous prononcer sur le problème intéressant du point de vue psychologique mais qui reste néanmoins hors de propos, à savoir : comment une hypothèse historique naît-elle dans l'esprit du savant ? Au contraire nous ne nous intéressons qu'à cette question : moyennant quelles catégories logiques pouvons-nous démontrer de façon valable cette liaison en cas de doute ou de contestation ? - car elle seule détermine la « structure » logique de l'histoire. Par ailleurs, lorsque l'historien communique au lecteur sous la forme du récit le résultat logique de ses jugements historiques de causalité sans donner le détail de ses sources d'information et qu'il « suggère » le cours des événements au lieu de « raisonner » en pédant, [279] son exposé ne serait qu'un roman historique et non une relation scientifique, si le solide squelette de l'imputation causale manquait à l'arrangement extérieur de la présentation artistique. C'est ce squelette qui importe seul à la connaissance aride qu'est la logique, car l'exposé historique prétend lui aussi à la « validité » de « vérité ». Et cette validité ne se laisse établir que par la phase la plus importante de l'élaboration que nous nous sommes bornés à considérer exclusivement jusqu'ici, à savoir celle de la régression causale, pour autant que, en cas de contestation, elle a subi l'épreuve de l'isolement et de la généralisation des composants causatifs individuels, grâce à l'utilisation de la catégorie de possibilité objective et de la synthèse imputante qu'elle rend possible.

Il est clair maintenant que l'analyse causale d'une action personnelle procède, du point de vue de la logique, exactement de la même façon que le développement causal de là, « signification historique » de la bataille de Marathon et qu'elle utilise à son tour les procédés de l'isolement, de la généralisation et de la construction de jugements de possibilité. Prenons immédiatement un cas limite, celui de l'analyse réflexive de notre *Propre* activité. Notre sentiment non éduqué logiquement nous porte à croire qu'elle ne présente assurément aucune espèce de « problèmes logiques », étant donné que - dans l'hypothèse que nous sommes « sains d'esprit » - elle est immédiatement donnée dans l'expérience vécue, qu'elle est « compréhensible » sans plus et que pour cette raison elle se laisse naturellement « reproduire » [*nachbildbar*] sur-le-champ dans notre mémoire. De très

simples considérations nous montrent que les choses ne se passent pourtant pas ainsi et que la réponse « valable » à la question : pourquoi ai-je agi ainsi ? constitue un tableau formé catégorialement qu'on ne saurait élever dans la sphère du jugement démontrable qu'en utilisant des abstractions - bien que la « démonstration » soit menée devant le propre tribunal de la conscience de l' « agent ».

Supposons qu'une jeune mère de fort tempérament se trouve énervée par des désobéissances de son enfant et qu'en bonne Allemande elle lui administre une gifle, sans égard pour la théorie contenue dans cette belle strophe de Busch (86) : « La gifle est superficielle / seule la force de l'esprit / pénètre jusqu'à l'âme. » Supposons en plus qu'elle soit suffisamment « remuée par la pâleur de la pensée » pour s'inquiéter après coup, « pendant quelques secondes » soit de l'« opportunité pédagogique » ou de la « légitimité » de la gifle, soit au moins de la « dépense d'énergie » considérable déployée à cette occasion, ou - mieux encore - [280] supposons que les cris de l'enfant éveillent chez le *pater familias*, convaincu comme tout Allemand de son intelligence supérieure en toute chose, y compris l'éducation des enfants, le besoin de faire à sa femme des remontrances sous certains points de vue « téléologiques ». Elle se mettra à réfléchir et trouvera comme excuse que si à ce moment-là elle n'avait pas été énervée, supposons-le, par la cuisinière, elle n'aurait jamais appliqué cette punition ou pour le moins « sous une autre forme », et elle sera finalement portée à faire à son mari cet aveu » - « Tu sais bien qu'en général je n'agis pas ainsi. » En disant cela, elle fait appel à ce que celui-ci sait par expérience de ses « motifs constants d' agir » qui, parmi le nombre prépondérant de toutes les constellations *possibles* en général, l'auraient amenée à un geste moins irrationnel. En d'autres termes, elle prétend que cette gifle constitue de son côté une réaction « accidentelle » au comportement de son enfant et qu'elle n'était pas déterminée par une cause « adéquate », pour utiliser par anticipation une terminologie que nous expliquerons dans un moment.

Ce simple dialogue conjugal a donc déjà suffi pour faire de cette « expérience vécue » un « objet » formé catégorialement, et, à l'image du bourgeois de Molière qui apprend à sa grande stupéfaction que pendant toute sa vie il avait parlé « en prose », cette jeune femme serait certainement tout aussi étonnée si un logicien lui apprenait qu'elle a fait une « imputation causale » à la manière de l'historien, qu'elle a formé à cet effet des jugements « objectifs de possibilités » et qu'elle a même opéré avec la catégorie de « causalité adéquate », que nous expliquerons bientôt - car devant le forum de la logique il n'y a pas de différence. Une connaissance réflexive, même de notre propre expérience vécue, ne saurait jamais être une véritable « reviviscence » ou une simple « photographie » du vécu, car l'« expérience vécue », en devenant « objet », s'enrichit toujours de perspectives et de relations dont on n'a justement pas « conscience » au moment où on la « vit ». La représentation qu'on se fait par le souvenir d'une action personnelle n'est en rien différente à cet égard de celle qu'on se fait d'un événement concret passé de la « nature » que nous avons vécu nous-même ou qui nous a été rapporté par d'autres. Il n'est sans doute pas nécessaire de commenter plus longuement la

validité générale de cette assertion au moyen d'exemples [281] plus compliqués ³⁹ et d'établir explicitement, qu'à propos d'une décision de Napoléon ou de Bismarck [282], nous ne procédons pas autrement du point de vue logique que la mère allemande de l'exemple précédent. Quant à la différence suivant laquelle

³⁹ Nous examinerons encore brièvement un exemple que K. Voßler analyse, (*op. cit.* p. 101), pour illustrer l'« impuissance » de la construction de « lois ». il mentionne certains idiotismes formant au sein de sa propre famille un « flot linguistique italien dans la haute mer de la langue allemande » que ses enfants ont façonné, que les parents ont parfois imité dans leur conversation avec les enfants et dont l'origine remonte à des motifs très concrets qui restent parfaitement clairs dans le souvenir. Il pose à ce propos la question : « Quelle est l'explication que la psychologie collective (et nous pourrions ajouter, sans trahir sa pensée, n'importe quelle science de caractère « légal ») pourrait bien fournir dans ces cas de développement linguistique ? » - Considéré en lui-même ce phénomène est, de fait, suffisamment expliqué *prima facie*, mais cela ne veut pas dire qu'il ne pourrait encore devenir l'objet d'une utilisation et d'une élaboration plus complète. Tout d'abord le fait que la relation causale est déterminable avec certitude (en pensée, car cela seul importe ici) pourrait être utilisé comme moyen heuristique en vue de vérifier à propos d'autres phénomènes de l'évolution linguistique s'il est possible d'y découvrir éventuellement la même, relation causale, ce qui exige, du point de vue logique, l'insertion du cas concret dans une règle générale. Voßler a d'ailleurs formulé lui-même cette règle (p. 102) : « Les formes employées plus fréquemment exercent une attraction sur celles qui le sont plus rarement. » Ce n'est pas tout. L'explication causale que l'on nous présente suffit, avons-nous dit, *prima facie*. Il ne faut cependant pas oublier non plus que toute connexion causale *singulière*, même la plus simple apparemment, peut être analysée et décomposée à l'infini et que chaque fois les bornes de notre curiosité causale fixent le point où nous nous arrêtons. Dans le cas présent, il n'est absolument pas certain que notre curiosité causale doive s'estimer satisfaite du cours « effectif » des choses tel qu'on nous le présente. Une observation exacte pourrait éventuellement nous apprendre par exemple que cette « attraction » qui conditionnait la transformation linguistique chez les enfants ainsi que l'imitation par les parents de ces créations linguistiques de leur progéniture s'est faite dans des proportions très différentes à propos des diverses formes de mots et l'on pourrait se demander s'il n'est pas possible de voir pourquoi l'une ou l'autre de ces formes apparaît plus fréquemment ou plus rarement ou même pas du tout. Notre curiosité causale ne serait satisfaite dans ce cas que si les conditions de ces apparitions étaient, énoncées sous la forme de règles et si le cas concret était « expliqué » comme une constellation particulière provenant du concours de ces règles dans les conditions concrètes. ¶ ouvrirait ainsi dans l'intimité de son foyer la chasse aux règles et aux procédés d'isolement et de généralisation dont il a tellement horreur. Et pour comble, par sa propre faute. En effet, sa conception générale selon laquelle l'« analogie est une question de puissance psychique » nous oblige nécessairement à poser la question : n'est-il pas possible de découvrir et d'exprimer quelque chose de général sur ces conditions « psychiques » de cette sorte de « relations de puissance psychiques » ? Et l'on constate au premier coup d'œil qu'en posant ainsi la question on introduit apparemment de force dans le débat l'ennemie principale de Voßler : la « psychologie ». Si dans le cas concret nous nous contentons du simple exposé du cours concret des choses, nous le faisons pour deux raisons : ou bien nous admettons premièrement que ces « règles » que l'on pourrait découvrir par une analyse plus poussée ne présentent sans doute dans le cas concret aucune vue nouvelle pour la science - c'est-à-dire que l'événement concret n'a aucune signification notable comme « moyen de connaissance » [282] ou bien deuxièmement que l'événement concret lui-même, n'ayant eu d'efficacité que dans un domaine restreint, n'a aucune portée universelle pour l'évolution linguistique et par conséquent n'a pas non plus d'importance comme « cause historique réelle ». Ce n'est donc que la limite de notre intérêt et non une quelconque absurdité logique qui fait que ce phénomène particulier à la famille Voßler de lui ait, semble-t-il, épargné l'« élaboration conceptuelle ».

l'action à analyser nous est donnée dans ce cas directement dans notre propre souvenir par son « côté intime », alors qu'il nous faut « interpréter » de l' « extérieur » celle d'un tiers, elle n'est, malgré un préjugé naïf, que de degré, en ce sens que les « matériaux » sont plus ou moins accessibles et complets. En effet, dès que nous trouvons que la « personnalité » d'un être est « compliquée » et difficile à interpréter, nous sommes toujours enclins à croire que celui-ci devrait être en état de nous fournir lui-même les éclaircissements convenables, pourvu qu'il *veuille* être sincère. Pourtant, ce n'est pas ici le lieu d'expliquer plus longuement qu'en fait l'inverse se produit le plus souvent et pourquoi.

Passons plutôt à un examen plus approfondi de la catégorie de « possibilité objective » dont nous avons, jusqu'à présent, indiqué seulement de façon très générale la fonction et abordons plus spécialement la question de la modalité de la « validité » des jugements de possibilité ». Une objection nous guette : l'introduction de « possibilités » dans les « considérations d'ordre causal » ne signifie-t-elle pas en général qu'on renonce à toute connaissance causale, de sorte que, malgré tout ce qui a été dit plus haut sur le fondement « objectif » du jugement de possibilité, et puisqu'en fait la détermination du cours « possible » des choses doit toujours être laissée à l'imagination, la reconnaissance de l'importance de cette catégorie signifie pratiquement qu'on laisse portes et fenêtres ouvertes à l'arbitraire subjectif dans l'« historiographie » et qu'en conséquence cette discipline ne serait plus une science ? De fait, à la question : qu'arriverait-il si l'on modifiait d'une certaine manière un élément concomittant [*mitbedingendes Moment*] déterminé ? - il arrive fréquemment qu'on ne puisse lui donner avec quelque probabilité marquante une réponse positive en partant des règles générales de l'expérience, même au cas où l'on dispose de la totalité « idéale » des sources d'information ⁴⁰. A la vérité, cela n'est pas absolument indispensable. Là réflexion sur la signification causale, d'un fait historique commence d'abord par [283] cette question : si l'on exclut ce fait du complexe de facteurs qui entrent en ligne de compte comme éléments coconditionnants ou si on le modifie dans un certain sens, le cours des événements *aurait-il pu*, suivant les règles générales de l'expérience, suivre une *quelconque autre* direction, relativement à des points *décisifs* pour notre recherche ? Car, la seule chose qui compte est de savoir comment les « aspects » du phénomène qui nous intéressent ont été influencés par ces éléments singuliers coconditionnants. Si en réponse à cette question essentiellement négative il *n'y a Pas* non plus moyen d'obtenir un « jugement objectif de possibilité » correspondant ou - ce qui dit la même chose - si d'après l'état de notre savoir il faut, selon les règles générales de l'expérience, s'« attendre » même en cas d'élimination ou de modification du fait en question à un cours des choses *identique* à celui qui a eu lieu effectivement, relativement aux points historiquement importants, c'est-à-dire qui nous intéressent, ce fait est alors en réalité sans importance causale, et il n'en-

⁴⁰ La tentative de construire positivement ce qui « serait » arrivé peut, lorsqu'on l'entreprend, conduire à des résultats monstrueux.

tre absolument pas dans l'enchaînement que la régression causale de l'histoire veut et doit établir.

Les deux coups de fusil de la nuit de mars à Berlin entrent approximativement, selon Édouard Meyer, dans cette catégorie, - mais peut-être pas entièrement parce que, même en adoptant sa façon de voir, on peut cependant penser qu'ils ont au moins contribué à déterminer l'instant du déclenchement des combats, alors que s'ils avaient éclaté un peu plus tard, ils auraient pu signifier un cours différent des événements.

Au cas où il faut admettre d'après notre savoir empirique que, relativement aux points essentiels de l'examen concret, un élément a été causalement important, le jugement objectif de possibilité qui exprime cette importance est alors susceptible de toute une échelle de degrés dans la *détermination*. Le point de vue d'Édouard Meyer suivant lequel la décision de Bismarck a « provoqué » la guerre de 1866 en un sens *autre* que les deux coups de feu (lors de la révolution de 1848) implique l'affirmation qu'au cas où l'on met hors circuit [*Ausschaltung*] cette décision, les autres éléments déterminants présents à ce moment nous obligeraient à admettre un « degré élevé » de possibilité objective en faveur d'un autre cours des événements (dans les points « essentiels »!), - par exemple la fin du traité italo-prussien, la cession pacifique de la Vénétie, une coalition franco-autrichienne ou du moins un déplacement de la conjoncture politique et militaire qui aurait fait en réalité de Napoléon III le « maître de la situation ». [284] Le jugement objectif de « possibilité » donne donc lieu par son essence même à des *gradations* [*Gradabstufungen*] et l'on peut se représenter le rapport logique en s'appuyant sur les principes qu'on utilise dans l'analyse logique du « calcul de probabilités ». Voici comment : on isole d'abord en pensée les composants causatifs qui conditionnent l'effet « possible » auquel se rapporte le jugement en les opposant à l'ensemble de toutes les autres conditions qui se laissent *imaginer en général* comme causes concomitantes, et l'on se demande comment le cercle [*Umkreis*] des conditions, dont l'intervention était de nature à permettre aux composants précédents isolés en pensée de produire l'effet « possible » se comporte par rapport au cercle des conditions dont l'intervention *n'aurait* « vraisemblablement » pas contribué à produire cet effet. Il est évident que par cette opération on ne saurait en aucune manière établir entre ces deux « possibilités » un rapport que l'on pourrait, en un sens quelconque, évaluer « numériquement ».

Cela n'est possible que dans le domaine du « hasard absolu » (au sens logique) - par exemple dans le jeu de dés ou dans celui qui consiste à tirer des boules de couleurs différentes d'une urne qui contient toujours le même mélange - c'est-à-dire quand, dans un très grand nombre de cas, certaines conditions simples et univoques restent absolument les mêmes, alors que toutes les autres varient d'une façon qui échappe *entièrement* à notre connaissance, et que la « possibilité » de cet « aspect » du résultat qui nous importe (dans le jeu de dés le nombre de points, dans le jeu de boules la couleur) se trouve déterminée par ces *conditions*

constantes et univoques (nature du dé, répartition des boules), de telle façon que toutes les autres circonstances concevables ne présentent par rapport à ces « possibilités » aucune relation causale susceptible de se ranger sous une *règle générale de l'expérience*. La manière dont je saisis le gobelet et je le secoue avant de jouer sont des composants absolument déterminants du nombre de points que j'obtiendrai *in concreto*, - toutefois, en dépit de la superstition des « joueurs professionnels », il n'existe pas de possibilité d'imaginer seulement une règle d'expérience qui exprimerait qu'une certaine manière d'exécuter ces deux mouvements physiques serait « capable » de favoriser la chance d'obtenir un nombre de points déterminé. Cette causalité est donc absolument « accidentelle », c'est-à-dire nous, sommes fondés à dire que le mouvement physique du joueur [285] ne *favorise pas en général* la chance d'obtenir un nombre de points déterminé : à l'occasion de chaque mouvement les chances de sortir l'une ou l'autre des faces apparaissent comme « égales ». Par contre il existe une règle générale de l'expérience qui dit que, lorsque le centre de gravité du dé est excentrique, il y a pour l'une des faces de ce « faux » dé des chances plus favorables de sortir, conjointement avec d'autres déterminantes concrètes, et l'on peut même exprimer « numériquement » la proportion de ces « chances plus favorables » de « possibilité objective » en répétant les jets avec une fréquence suffisante.

Malgré les recommandations de prudence qu'on donne habituellement à juste titre à ceux qui veulent transposer les principes du calcul de probabilités dans d'autres domaines, il est cependant clair que ce *dernier cas* n'est pas sans analogie dans le domaine de toute causalité concrète et donc aussi dans celui de la causalité historique, avec cette réserve que la détermination *numérique* qui présuppose premièrement le « hasard absolu » et deuxièmement des « aspects » ou des événements quantifiables comme unique objet de l'intérêt, y fait totalement défaut. Pourtant, malgré cette lacune, nous pouvons non seulement très bien formuler des jugements de portée générale indiquant que certaines situations « favorisent » plus ou moins une manière de réagir identique par certains traits chez les êtres qui les affrontent, mais encore, lorsque nous formulons une proposition de ce genre, nous sommes aussi en mesure de désigner une masse énorme de circonstances qui pourraient *éventuellement* s'y ajouter sans altérer cette chance générale « favorable ». Enfin, s'il ne nous est pas possible d'évaluer de façon équivoque, même par le calcul des probabilités, le *degré* de chance favorable que certaines « conditions » exercent sur un effet déterminé, nous sommes néanmoins en mesure d'évaluer le « degré » relatif de cette chance générale favorable, grâce à la comparaison avec la manière dont certaines autres conditions, modifiées en pensée, l'auraient favorisée; et lorsque nous faisons en « imagination » cette comparaison grâce à un nombre suffisant de modifications concevables des constellations, il est toujours possible, au moins en principe, de concevoir une proportion assez importante de déterminabilité pour établir un jugement sur le « degré » de possibilité objective - problème qui seul nous intéresse ici en premier lieu. Ce n'est pas seulement dans [286] la vie journalière, mais encore et surtout en histoire que nous employons constamment des jugements de cette sorte sur le « de-

gré » de chance « favorable », et sans eux, il serait tout simplement impossible de faire une distinction entre ce qui est causalement « essentiel » et « insignifiant ». Meyer les utilise lui aussi sans hésitation dans l'ouvrage que nous discutons présentement. Si les deux coups de feu dont il a été question à maintes reprises ont été sans « importance » causale, sous prétexte que « n'importe quel incident devait déclencher le conflit », du moins suivant l'opinion de Meyer dont nous ne voulons pas discuter ici le bien-fondé, cela signifie que dans la constellation historique donnée il est possible d'isoler en pensée certaines « conditions » qui auraient justement conduit à ce résultat avec l'intervention *éventuelle d'un* nombre considérable d'autres conditions, alors que le cercle des éléments causatifs concevables dont l'intervention nous conduirait à regarder comme probable un *autre* résultat (dans les points « essentiels »!) nous semble relativement très faible. Bien que Meyer emploie le terme de « devait », nous ne saurions cependant pas admettre avec lui que cette possibilité était égale à zéro, vu que par ailleurs il insiste fortement sur le caractère irrationnel de l'histoire.

Nous adopterons donc l'usage que depuis les travaux de von Kries les juristes, théoriciens de la causalité, ont établi et nous parlerons de causalité « adéquate » dans les cas qui correspondent au type logique que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire ceux qui expriment la relation entre certains complexes de « conditions » saisis dans leur unité par la réflexion historique et considérés isolément et l'effet qui est intervenu (ces conditions étant les causes adéquates des éléments de l'effet en question). Et, tout comme le fait Meyer - encore qu'il n'ait pas élaboré la notion avec précision - nous parlerons de causalité *accidentelle* quand les faits qui ont exercé une influence sur les éléments de l'événement qui entre historiquement en ligne de compte ont abouti à un effet qui *n'était pas* « adéquat » en ce sens à un complexe de conditions saisi par la pensée dans son unité.

Pour en revenir aux exemples utilisés plus haut, il faut donc déterminer logiquement la « signification » de la bataille de Marathon selon la conception de Meyer *non Pas* dans le sens où une victoire des Perses *aurait dû* avoir pour conséquence un développement [287] totalement différent de la culture hellénique et par suite de la civilisation mondiale - il ne serait d'ailleurs pas possible de formuler ce jugement - mais au sens où cet autre développement « aurait » été la conséquence *adéquate* de cette victoire. De même nous concevrons de façon logiquement correcte le jugement de Meyer sur l'unification de l'Allemagne, auquel von Below trouvait à redire, si nous essayons de le rendre intelligible à la lumière des règles générales de l'expérience, en considérant cette unification comme la conséquence « adéquate » de certains événements antérieurs, tout comme le devient aussi la révolution de mars à Berlin si nous la regardons comme la conséquence adéquate d'une certaine « situation » générale d'ordre politique et social. Par contre, si, l'on arrivait à nous persuader que *sans* ces deux coups de feu devant le château de Berlin la révolution « aurait » pu très vraisemblablement être évitée, parce qu'on pourrait prouver d'après les règles générales de l'expérience que *sans eux* la combinaison des autres « conditions » n'aurait pas « favorisé », ou du

moins faiblement, son déclenchement - « favoriser » étant pris dans le sens indiqué plus haut - il faudrait alors parler d'une causalité « accidentelle »; on serait alors obligé d' « imputer » causalement (chose, il est vrai, difficilement concevable) la révolution de mars à ces deux seuls coups de feu. Dans l'exemple de l'unification de l'Allemagne, il ne faut pas, comme le croyait von Below, remplacer le terme d' « accidentel » par celui de « nécessaire » mais par celui d' « adéquat », dans le sens indiqué précédemment en référence à von Kries ⁴¹ ; il importe de s'en tenir strictement à ceci : il ne s'agit pas de voir dans cette opposition une différence dans la causalité « objective » du cours réel des événements historiques et de leurs relations causales, mais toujours un procédé d'isolement par lequel on abstrait une partie des conditions que l'on découvre dans la « matière » du devenir et dont on fait l'objet de « jugements de possibilité », en vue d'obtenir par cette voie, à la lumière des règles de l'expérience, une vue claire sur la « signification » causale des éléments singuliers du devenir. Pour démêler les relations causales réelles [*wirkliche*], nous en *construisons d'irrélles* [*unwirkliche*].

[288] On méconnaît trop souvent qu'il s'agit là d'abstractions, et même d'une manière tout à fait spécifique qui trouve son analogue dans les doctrines de certains juristes, théoriciens de la causalité, dont les vues se réfèrent aux conceptions de Stuart Mill que l'ouvrage déjà cité de von Kries critique d'ailleurs d'une façon très convaincante ⁴². Se fondant sur Mill qui croyait que le quotient mathématique de probabilité indiquerait, au sein du complexe des causes *existant* (« objectivement ») à un instant donné, le rapport entre les « causes » qui « produisent » l'effet et celles qui le « contrarient », Binding (87) admet également qu'entre les conditions qui « tendent vers un effet » et celles qui s'y « opposent » il existerait *objectivement* un rapport qui serait déterminable numériquement ou au moins évaluable (dans les cas particuliers), ou encore qui serait dans certaines conditions en « état d'équilibre », et que le processus de la causalité signifierait-la prépondérance des premières sur les secondes ⁴³. Il est évident que l'on prend dans ce cas pour base de la théorie de la causalité le phénomène du « conflit des motifs » qui se manifeste sous la forme d'une expérience vécue immédiate au moment de la *délibération* dans les actions humaines. Quelle que soit l'importance que l'on peut accorder à ce phénomène ⁴⁴, il reste certain qu'une connaissance causale rigou-

⁴¹ Nous verrons plus loin si nous possédons les moyens (et lesquels) pour évaluer le « degré » de l'adéquation et si les soi-disant « analogies » jouent alors un rôle (et lequel), spécialement dans la décomposition d'un « ensemble complexe de causes » en ses « éléments » - surtout que nous n'avons objectivement aucune clé pour opérer cette division. Notre façon de nous exprimer ici est donc forcément provisoire.

⁴² L'étendue du « pillage » des vues de von Kries en cet endroit comme dans les passages précédents me devient presque gênante, surtout que la formulation est souvent, par la force des choses, bien loin de valoir en précision celle de von Kries. Tout cela est cependant inévitable, étant donné le but de cette étude.

⁴³ Binding, *Die Normen und ihre Übertretung*, I, pp. 41 et suiv. et von Kries, *op. cit.* p. 107.

⁴⁴ H. Gomperz (*Über die Wahrscheinlichkeit der Willensentscheidung*, Wien 1904, *Separatdruck aus der Sitzungsberichten der Wiener Akademie*, Phil.-Hist. Kl., t. CXL) en fait le fon-

reuse, y compris la connaissance historique, ne peut accepter ce genre d'anthropomorphisme ⁴⁵. Non seulement la représentation de deux « forces » agissant en sens contraire est une image spatio-physique qui ne se laisse appliquer sans risque de s'illusionner soi-même qu'aux phénomènes [289] d'ordre mécanique et physique ⁴⁶, où, des deux effets « contraires » au sens physique l'un est la résultante de l'une de ces forces et l'autre de l'autre, mais il faut s'en tenir une fois pour toutes à ce qu'un effet concret ne saurait jamais être considéré comme la résultante d'un conflit entre certaines causes qui tendent vers l'effet et d'autres qui s'y opposent. Au contraire, l'ensemble de *toutes* les conditions auxquelles nous conduit la régression causale à partir d'un « effet » donné *devait* se « combiner » de telle façon et non d'une autre pour produire l'effet concret sous telle forme ou non sous une autre : dans toute science empirique de caractère causai l'apparition d'un effet ne se laisse pas établir à partir d'un moment donné, mais depuis « toute éternité ».

Aussi, lorsqu'on parle de conditions qui « favorisent » un effet donné et d'autres qui le « contrarient », on ne saurait en aucun cas entendre par là que les unes ont, dans un cas concret, cherché en vain à contrecarrer l'effet qui s'est finalement produit, tandis que les autres l'ont finalement produit malgré la résistance des précédentes. Au contraire, cette façon de parler signifie toujours et sans exception que certains éléments de la réalité, chronologiquement antérieurs à l'effet et qu'on a isolés en *pensée*, « favorisent » d'ordinaire d'une *façon générale*, d'après les règles générales de l'expérience, un effet de ce genre, ce qui veut dire, comme nous l'avons vu, que dans le surnombre [*Überzahl*] des combinaisons concevables possibles avec d'autres conditions, ces éléments produisent *ordinairement* cet effet, tandis que d'autres produisent *en général* non point cet effet, mais un autre. Quand nous entendons par exemple Meyer parler de cas « où tout *concourt* à un effet déterminé » (p. 27) il ne peut faire allusion qu'à une *abstraction* qui procède par isolement et généralisation et non à une reproduction d'un cours des événements qui a eu lieu effectivement. Formulé d'une manière logiquement correcte, cela signifie que nous pouvons constater des « éléments » causatifs et les isoler en pensée et qu'il faut *concevoir* l'effet attendu comme leur étant *adéquat*, parce que nous ne pouvons *imaginer* que relativement peu- de combinaisons de ces éléments isolés avec d'autres éléments causatifs, qui nous autoriseraient à « attendre », d'après les *règles générales de l'expérience*, un autre résultat. Dans les cas où les choses se présentent [290] à notre « interprétation » à la manière dont

dement d'une théorie phénoménologique de la « décision ». Je ne me permettrai pas de porter un jugement sur la valeur de ce développement (88). Il me semble que, indépendamment de cela, l'identification analytique d'ordre purement conceptuel que Windelband établit - à dessein, pour les besoins de sa cause - entre le motif « le plus fort » et celui vers lequel « incline » finalement la décision, n'est pas la seule façon possible de traiter ce problème. Voir de cet auteur, *Über Willensfreiheit*, p. 36.

⁴⁵ Dans cette mesure Kistiakovski (*op. cit.*) a raison.

⁴⁶ Voir von Kries, *loc. cit.* p. 108.

Meyer vient de les décrire, nous parlons d'ordinaire de l'existence d'une *tendance du développement* orientée vers l'effet en question ⁴⁷.

Cette dernière expression, comme aussi l'utilisation d'images du genre de celles de « forces agissantes » ou inversement d'« obstacles » à un développement - à celui du capitalisme par exemple - ou encore des tournures du genre de celles qui expriment qu'une certaine « règle » de la relation causale a été « annulée » [*aufgehoben*] dans un cas concret par des enchaînements de causes déterminés ou même (formule plus imprécise encore) lorsqu'on dit qu'une (i loi » a été « annulée » par une autre « loi » - toutes ces dénominations n'offrent plus de danger si l'on reste conscient de leur caractère idéal, c'est-à-dire si on ne perd pas de vue qu'elles reposent sur l'abstraction de certains éléments de l'enchaînement causal réel, sur la généralisation idéale des autres éléments sous la forme de jugements objectifs de possibilité et sur l'utilisation de ceux-ci pour ordonner le devenir en une relation causale d'une structure déterminée ⁴⁸. Néanmoins il ne nous suffit pas dans ce cas qu'on reconnaisse et qu'on sache consciemment que toute notre « connaissance » s'étend à une réalité structurée catégoriquement et que la « causalité » par exemple est une catégorie de notre pensée, car, en ce qui concerne l'« adéquation » de la causalité, les choses se présentent à cet égard d'une façon très spéciale ⁴⁹. Encore que nous n'ayons pas l'intention de faire ici l'analyse exhaustive de la catégorie de causalité adéquate, il semble cependant nécessaire, à seule fin de tirer au clair et de rendre intelligible la nature relative (conditionnée chaque fois par le but concret de la recherche) de l'opposition entre « causalité adéquate » et « causalité accidentelle », d'exposer au moins brièvement comment le contenu extrêmement imprécis dans certains cas de l'énoncé qui exprime un jugement de possibilité s'accorde malgré tout avec sa prétention à une « validité » et malgré tout également avec la possibilité effective de l'utiliser dans la formation d'une série causale historique ⁵⁰.

⁴⁷ Cette expression n'est certes pas belle, mais cela ne change rien à l'existence du contenu logique.

⁴⁸ Ce n'est qu'au cas où on oublie cela - comme cela arrive trop fréquemment - que les objections de Kistiakovski (*loc. cit.*) contre le caractère métaphysique de cette conception de la causalité sont justifiées.

⁴⁹ En ce qui concerne ces questions, les points de vue essentiels sont en partie explicitement exposés, en partie seulement effleurés aussi bien par von Kries (*op. cit.*) que par Radbruch (*op. cit.*).

⁵⁰ La troisième section qui devait suivre n'a pas été écrite.

Notes du traducteur, Julien Freund, pour le deuxième essai :

“Études critiques pour servir à la logique
des sciences de la culture” (1906)

[Retour à la table des matières](#)

(37) Ces études qui n'ont pas été achevées ont paru pour la première fois dans l'*Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, t. XXII, en 1906.

(38) Édouard MEYER (1855-1930) fut l'un des grands historiens allemands du début de ce siècle. Avant l'ouvrage analysé ici il avait publié deux autres œuvres auxquelles Weber fait souvent allusion au cours des pages qui suivent: *Die Entstehung des Judentums* (1896) et *Geschichte des Altertums*, 5 volumes (1884-1902, 20^e édit. 1926-1930), traduction française, *Histoire de l'Antiquité*, 3 volumes (Paris 1912-1926). Il écrivit par la suite un autre ouvrage également important : *Ursprung und Anfänge des Christentums*, 3 volumes (1920-1923)

(39) Ces trois points de la prétendue nouvelle orientation de l'histoire que Weber énumère à la suite de Meyer, ont été exposés par l'historien Karl LAMPRECHT (1856-1915) dans son ouvrage : *Moderne Geschichtswissenschaft* (1^{re} édit., 1905). Voir également les autres ouvrages de méthodologie du même auteur : *Alte und neue Richtungen der Geschichtswissenschaft* (1896) et *Einführung in das historische Denken* (1912), qui tous se réclament du psychologisme naturaliste et surtout de la psychologie collective (*Völkerpsychologie*) et de la *Logique* de W. Wundt.

(40) Il s'agit de l'ouvrage *Die Lehre vom Zulu* (Tübingen 1870). Selon Rickert (préface à la 3^e et 40^e édit. des *Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung*, p. XXIII) Weber aurait été au départ extrêmement critique à l'égard de Windelband et tout particulièrement à l'égard de sa célèbre conférence rectorale de Strasbourg (1894), *Histoire et science de la nature* publiée dans *Präludien* (go^e édit., Tübingen 1924), t. II, pp. 136-160, qui a pourtant eu un très grand retentissement en Allemagne dans les cercles qui s'occupaient des sciences humaines. Par

la suite cependant Weber se rapprocha de Windelband et, comme on le verra plus loin, il le citera toujours avec déférence.

(41) L. M. HARTMANN (1865-1924), historien et homme politique (socialiste) autrichien. Il fut le premier ambassadeur autrichien à Berlin au lendemain de la première guerre mondiale et un partisan déclaré de l'Anschluß (voir sa brochure : *Großdeutsch oder Kleindeutsch ?*, 1921). Weber déforme le titre de l'ouvrage auquel il fait allusion ici. Sa teneur exacte est : *Über historische Entwicklung, Sechs Vorträge* (Gotha 1905).

(42) Les rapports entre Weber et Eulenburg (un commerçant qui devint fonctionnaire avant d'entrer dans l'enseignement) semblent avoir été très ambigus. EULENBURG a écrit pour la *Erinnerungsausgabe für Max Weber* (1923) un article intitulé : *Sind historische Gesetze möglich ?*

(43) Voir RICKERT, *Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung* (5e édit. 1929, pp. 402-407).

(44) Il s'agit de la décision de Bismarck de faire la guerre à l'Autriche. Celle-ci se termina par la victoire prussienne à Sadowa.

(45) Frédéric-Guillaume IV, dont il sera souvent question dans les pages qui suivent, fut roi de Prusse de 1840 à 1861. Rappelons qu'il ne réussit jamais à s'accommoder du régime parlementaire, qu'il eut à faire face à l'émeute révolutionnaire de 1848, qu'il refusa la couronne impériale que lui proposait la diète de Francfort au lendemain des événements de 1848 et qu'il abandonna pratiquement le pouvoir jusqu'à sa mort en 1861 à son frère, le futur empereur Guillaume 1er qui appela au pouvoir Bismarck.

(46) Sur ce point, voir l' *Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive*, p- 471, et l' *Essai sur le sens de la neutralité axiologique*, p. 517.

(47) *Über Willensfreiheit* (1re édit. Tübingen/Leipzig, 1904 et 4e édit. 1924). Weber reviendra plus loin dans la section 2, pp. 270-271 de ces mêmes Études critiques sur la question de l'imputation causale dans la criminologie. Voir également l'étude sur *Roscher und Knies*, pp. 132 et suiv.

(48) Cette étude sur Roscher et Knies est le premier travail d'épistémologie de Weber (voir *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, pp. 1-145. Weber fait allusion aux pp. 46, 124, 132 et suiv., 138 et suiv. de cet opuscule.

(49) En particulier aux pp. 114 et suiv., 27 et suiv. de cette étude.

(50) Karl MENGER (1840-1921), économiste autrichien et principal représentant de l'école marginaliste. Voir ses *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, 1871.

(51) Pour ce qui concerne cette notion, voir RICKERT, *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung*, 5e édit., chap.IV, § § 3 et 5, ainsi que Max WEBER, *Roscher und Knies und die logische Problemen der historischen Nationalökonomie*, dans *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, p. 86.

(52) G. VON BELOW (1858-1927) fut l'un des très importants historiens allemands de l'époque wilhelminienne. Ses principales oeuvres sont *Die Entstehung der deutschen Stadtgemeinde* (1889) ; *Der Ursprung der deutschen Staatsverfassung* (1892) ; *Das ältere deutsche Städtewesen* (1898, 3e édit. 1925) ; *Territorium und Stadt* (1900, 2e édit. 1923) et *Probleme der Wirtschaftsgeschichte* (1920). Tout comme Max Weber et Édouard Meyer il combattit la conception de l'histoire de Lamprecht dans *Die neue historische Methode* (1898).

(53) En particulier aux pp. 56, 64 et suiv. et 133 et suiv.

(54) J. WELLHAUSEN (1844-1918), théologien et orientaliste allemand dont les principaux ouvrages portaient sur l'ancien Israël et l'arabisme. La polémique à laquelle Weber fait allusion a été provoquée par un article de Wellhausen dans les *Göttinger Gelehrten Anzeigen* de février 1897 dans lequel il rendait compte de l'ouvrage de MEYER, *Die Entstehung des Judentums*, 1906. La revue de Göttingen ayant refusé à ce dernier la possibilité de répondre dans ses colonnes, il publia une petite brochure, *Julius Wellhausen und meine Schrift : Die Entstehung des Judentums* (Halle 1897).

(55) N. MICHAILOWSKI (1842-1904) sociologue russe et théoricien du mouvement populiste (*narodniki*). Œuvres complètes en 10 vol. 4e édit., Saint-Pétersbourg, 1908-1914). A paru de lui en français : *Qu'est-ce que le progrès ?* (Paris 897). - N. KARJEJEW (1850-1931), historien et sociologue russe, ami de Dilthey et Simmel. A paru de lui en français : *Les paysans et la question de la paysannerie* (Paris 1899), et *Les sections de Paris pendant la révolution française* (Saint-Pétersbourg 1911). B. KISTIAKOWSKI (1868-1920), philosophe et sociologue russe, représentant du néokantisme en Russie. Outre l'ouvrage cité par Weber il a également publié *Gesellschaft und Einzelwesen* (1899) et *Sozialwissenschaft und Macht* (1906). Élève de Windelband, ami de Rickert et de Simmel, il fréquenta aussi la maison de Weber à Heidelberg. C'est lui qui donna pendant trois mois des leçons de russe à Max Weber qui parlait déjà le français, l'anglais, l'italien et l'espagnol.

(56) K. BREYSIG (1866-1940), historien allemand, élève de Lamprecht, promoteur de la conception dite *Entwicklungsgeschichte* fondée sur de prétendues lois générales du développement. Voir *Der Stufenbau und die Gesetze der Weltgeschichte* (1904, 2e édit. 1927) et *Geschichte der Menschheit* (1936-1955).

(57) RICKERT, *Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung*, (5e édit. 1929), p. 294.

(58) K. BREYSIG, *Die Entstehung des Staates aus der Geschlechterverfassung bei Tlinkit und Irokesen* dans *Schmollers Jahrbuch für Gesetzgebung*, XXVIII (1904), pp. 483 et suiv.

(59) À l'époque où Weber écrivait ces lignes, on ne parlait guère de l'interaction universelle, même en physique. Il faut également rapprocher ce texte de ce qu'il dit à la page précédente de l'influence des décisions de Thémistocle. Tous ces développements sont corrélatifs de sa conception de l'infini comme une diversité inépuisable du point de vue extensif et intensif et de sa doctrine de l'idéaltype.

(60) Dans le discours rectoral déjà cité (*Geschichte und Naturwissenschaft*, 1894) Windelband oppose la procédure nomothétique (propre aux sciences de la nature) à la procédure idiographique (propre aux sciences de la culture), encore que Weber n'ait pas aimé le terme d'« idiographique parce que trop esthétique. De même Rickert oppose la méthode généralisante des sciences de la nature et la méthode individualisante des sciences de la culture. Voir RICKERT, *Kulturwissenschaft und Naturwissenschaft* (Tübingen 1899, 7^e édit. 1926) et *Probleme der Geschichtsphilosophie* (Heidelberg 1904, 3e édit. 1924)

(61) RICKERT, *Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung*, 5e édit., par exemple pp. 225 et suiv. ou encore *Die Probleme der Geschichtsphilosophie* 3e édit., pp. 29 et suiv.. En ce qui concerne Simmel, le problème est plus délicat, car il y eut évolution de la première à la troisième édition des *Probleme der Geschichtsphilosophie*. A l'époque où Weber écrivait ces pages il se référait sans doute à la première édition de cet ouvrage (Leipzig 1892). Néanmoins, relativement au problème en question, Simmel a maintenu la même position. Voir par conséquent les *Probleme der Geschichtsphilosophie* (5e édit. 1923), en particulier pp. 25, 76 et 198.

(62) Sur cette question du rapport des actes singuliers et de l'ensemble, cf. SIMMEL, *Probleme der Geschichtsphilosophie* (5e édit. 1923), P. 139.

(63) Nous ne possédons pas les lettres de Mme de Stein à Goethe.

(64) À cet endroit le texte- original dit : *Diese Interpretation oder, wie wir sagen wollen, Deutung*, etc. Puisque nous avons, traduit comme il se doit *Deutung* par interprétation nous avons laissé de côté le membre de la phrase qui n'a qu'un caractère explétif.

(65) Sur la notion d'interprétation axiologique, voir l'étude sur Roscher et Knies, pp. 67 et suiv., pp. 89 et 122 ainsi que l'Essai sur le sens de la neutralité axiologique, pp. 498 et 510.

(66) Sur les rapports entre Croce et Voßler, voir *Briefwechsel Benedetto Croce-Karl Voßler* (Berlin/Frankfurt 1955).

(67) Le texte original dit : « à la Düntzer », ce qui implique une nuance péjorative. H. DÜNTZER (1813-1901) était un philologue, historien de la littérature classique allemande et un spécialiste quelque peu pédant de Goethe, au sens où certains de ces spécialistes citent cet auteur à propos de tout et de rien.

(68) B. SCHMEIDLER, historien des villes allemandes et de l'Italie au Moyen Âge.

(69) H. RICKERT, *Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung*, 5e édit., pp. 432-435.

(70) Somme toute, c'est l'objet des trois volumes de la sociologie de la religion, dans lesquels Weber essaie de préciser l'originalité et les caractéristiques propres de la civilisation européenne par rapport aux autres grandes civilisations mondiales. Voir en particulier à ce sujet l'avant-propos de l'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme ainsi que l'Introduction à la *Wirtschaftsethik der Weltreligionen* dans *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie* t. 1, pp. 235-275.

(71) Si Weber est d'accord avec la plupart des historiens pour reconnaître que la possibilité de mieux expliquer et de mieux comprendre le présent est l'un des fondements de l'intérêt historique, il n'y voit cependant pas une raison exclusive. En effet, le présent aide aussi à mieux saisir le passé et, de ce fait, l'expérience humaine générale permet de mieux comprendre l'histoire et par conséquent l'homme. En outre, certains événements ou périodes prennent davantage de relief que les autres et semblent valoir par eux-mêmes, ce qui veut dire qu'ils apparaissent comme des situations-limite susceptibles d'éclairer le destin humain dans son ensemble. En ce sens il y a un aspect esthétique de l'histoire, mais aussi, comme Weber le dit un peu plus loin, un aspect « contemplatif ».

(72) Il s'agit évidemment de la trilogie d'Eschyle comprenant : Agamemnon, les Choéphores et les Euménides.

(73) Weber exprime ici son désaccord avec la conception exposée par RICKERT dans *Die Probleme der Geschichtsphilosophie* (Heidelberg 1904) ; voir 3e édit. 1924, chap. III, particulièrement pp. 125 et suiv.

(74) J. WINCKELMANN (1717-1768) fut avec sa *Geschichte der Kunst im Altertum* (1864), l'initiateur de l'histoire de l'art en Allemagne.

(75) Définition de la philologie par A. Boeckh (1785-867) : s Hiernach scheint die eigentliche Aufgabe der Philologie das Erkennen des vom menschlichen Geist

Producierten, d. h. des Erkannten zu sein » ou encore : « So ist die Philologie - oder was dasselbe sagt, die Geschichte, Erkenntnis des Erkannten » dans son ouvrage posthume *Enzyklopädie und Methodologie der Philologischen Wissenschaften*, publié par Bratuscheck (Leipzig 1877), pp. 10 et 12.

(76) U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORF (1848-1931), autre philologue allemand connu pour ses travaux sur *Platon*, 2 vol. (1919), *Pindaros* (1922) et *Der Glaube der Hellenen*, 2 Vol- (1931-1912).

(77) Il s'agit des incidents qui ont été immédiatement à l'origine de l'émeute révolutionnaire à Berlin en mars 1848.

(78) J. VON KRIES (1853-1928), physiologiste, spécialiste de la sensation, ce qui l'a amené à réfléchir sur les problèmes de la psychologie et de la connaissance en général. Voir son *Allgemeine Sinnesphysiologie* (Leipzig 1923). *Les Prinzipien der Wahrscheinlichkeitsrechnung* ont paru en 1886. Il a donné une forme systématique à ses conceptions méthodologiques dans une *Logik, Grundzüge einer kritischen und formalen Urteilslehre* (Tübingen 1916).

(79) A. MERKEL (1836-1896) dans le *Lehrbuch des deutschen Strafrecht* (1889) et *Vergeltungsidee und Zweckgedanke im Strafrecht* (1892) ; - Max VON RÜMELIN (1861-1931) dans *Zufall im Recht* (1896), *Die Verwendung des Kausalsbegriff* (1900) et *Das Verschulden* (1909); - M. LIEPMANN (1869-1928) déjà cité par Weber dans ces mêmes Études critiques p. 222, dans *Einleitung in das Strafrecht* RADBRUCH (1878-1949), juriste et homme politique puisqu'il fut ministre de la justice sous les gouvernements des chanceliers Wirth et Stresemann. Il est connu aussi pour ses travaux de philosophie du droit, *Einführung in die Rechtswissenschaft*, 1910, *Grundzüge der Rechtsphilosophie*, 1914 et *Der Mensch im Recht*, 1927.

(80) L. VON BORTKIEWITSCH (1868-1932), professeur en Allemagne, haut-fonctionnaire russe, puis professeur à l'université de Berlin. Spécialiste des questions démographiques : *Die mittlere Lebensdauer* (1893); *Das Gesetz der Akinen Zahlen* (1898) et *Die Iteration*, (1917). - A. TSCHUPROW, que Weber orthographe aussi CUPROV (*Die Wirtschaftsgeschichte*, p. 32), sociologue russe qui semble avoir été un des amis de Weber. Il n'est guère connu comme auteur : *Die Feldgemeinschaft, tint morphologische Untersuchung*, Strasbourg 1902 et au lendemain de la révolution soviétique, *La décomposition du bolchevisme* (Stockholm 1919). - Le *Brockhaus-Ephronschen Enzyklopädischen Wörterbuch* était la filiale russe (à Saint-Pétersbourg) de la maison d'édition allemande Brockhaus.

(81) Voir Ed. MEYER, *Geschichte des Altertums*, t. IV, I de la 4e édit. 1944.

(82) H. HELMHOLT (1865-1929), partisan d'une conception anthropologique et géographique de l'histoire, assez proche des thèses de Lamprecht et de Breysig.

L'ouvrage auquel il est fait allusion ici est la *Weltgeschichte* en 9 vol. (1899-1907, 26 édit. 1913-1922).

(83) La bataille de Tagiacozzo (23 août 1268) ruina les espoirs de la dynastie des Hohenstaufen. L'ouvrage de K. HAMPE (1869-1936) que mentionne Weber est la *Geschichte Konradins von Hohenstaufen* (Innsbruck 1894), et la phrase à laquelle il fait allusion dit ceci : « Freilich, die Geschichte kennt kein « wenn », p. 327.

(84) « Le moment suprême consisterait à comprendre que tout fait est déjà de la théorie » GOETHE, *Maximen und Reflexionen*, no 575 (Schriften der Goethe Gesellschaft, t.XXI).

(85) En particulier aux pp. 108 et suiv.

(86) W. Busch (1832-1908), poète et dessinateur humoriste. Ces vers sont tirés de l'*Abenteuer eines Junggesellen*, 1re partie de la *Knopp Trilogie* (1875-1877). La citation du troisième vers semble incorrecte. Au lieu de « dringet in die Seele ein » il faudrait lire « schneidet in die Seele ein ». Voir W. Busch, *Sämtliche Werke* en 2 Vol. (1959), t. II, p. 169. L'expression de la pâleur de la pensée est également empruntée à une autre oeuvre de Busch, *Pflisch und Pflum* : « Der Gedanke macht ihn blaß », *ibid.* t. II, p. 456.

(87) BINDING (1841-1920). Il a travaillé presque toute sa vie à cette immense œuvre, *Die Normen und ihre Übertretung*, t. 1 (1872), t. II (1877), t. III (1918), t. IV (impartie 1912 et 2e partie 1920).

(88) H. GOMPERZ (1873-1942), fils de l'historien de la philosophie Theodore Gomperz. Voir de lui *Das Problem der Willensfreiheit* (1904), *Sophistik und Rhetorik* (1912) et *Über Sinn und Sinngebilde. Erklären und Verstehen* (1929). Dans ce dernier ouvrage il prend position dans le sens positiviste à propos de la distinction entre l'expliquer et le comprendre qui agissait à cette époque la méthodologie des sciences humaines en Allemagne.